B-VI
8

F.C
582.4

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du tems, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

MAI 1776.

209674
4 3 27

A PARIS,

Au Bureau, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris.

Au Bureau, & chez Demonville, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue S. Severin, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
MAI 1776.

PREMIERE CLASSE.

ROMANS TRADUITS DU GREC ET DU LATIN.

Les Amours d'Iſmène & d'Iſménias.

CE Roman eſt attribué par les uns à *Eumathius*, & par d'autres à *Euſtathius*. S'il eſt l'Ouvrage de ce dernier, on peut dire que les Evêques de Grèce ont donné l'exemple aux Eccléſiaſtiques & aux Prélats qui ſe ſont depuis exercés à compoſer des fictions ; car Euſtathius étoit Evêque de *Theſſalonique*, & nous avons dit pluſieurs fois déjà qu'Héliodore étoit Evêque de *Trica*.

Nous avons d Euſtathius un Commentaire ſur Homère, le plus utile & le meilleur, au jugement

des érudits. Il est en Grec, & en plusieurs volumes *in-folio*. On peut penser que le Prélat, échauffé par la verve du Poëte Grec, & emporté par le génie qu'il avoit commenté, fut obligé de céder au charme de l'imitation.

Ce Roman fut d'abord traduit en François par Jean Louveau (1559); il le fut en Toscan par *Lelio Garani*, en 1560; il fut ensuite traduit de l'Italien en François par d'Avost de Laval, en 1582. Il le fut encore en 1625 par Colletet, de l'Académie Françoise, qui a fait plusieurs Tragédies, & qui fit tant de vers différens pour sa Servante, dont il étoit amoureux, & qu'il épousa ensuite. Enfin, il y a une dernière Traduction par M. de Beauchamp, Ecrivain élégant, dont nous avons déjà parlé. L'édition est de 1729. Coutelier en a donné une nouvelle en 1743. Elle est enrichie de figures: les soins de la Typographie y égalent les charmes du burin.

C'est Isménias qui parle durant tout le cours de cette narration. Nous le laisserons parler, ou nous parlerons nous-mêmes, selon que l'exigera le besoin de détailler ou de restreindre.

La ville d'Eurycôme, berceau d'Isménias, étoit une des plus agréables cités de la Grèce. C'étoit aussi une des plus riches. Le commerce y répandoit l'opulence, la douceur des mœurs de ses habitans y attiroit l'étranger, & leur piété les

rendoit chers aux Dieux. Ils faiſoient leur principale occupation du culte des Autels. C'étoient eux qui preſcrivoient les jours ſacrés. Ils aſſembloient tous les ans dans le temple de Jupiter les jeunes garçons de leur Ville qui n'avoient point encore aimé. Le ſort décidoit qui d'entre eux devoit être préféré pour aller annoncer aux Villes voiſines le jour de la fête du Souverain des Dieux. Il falloit que, maîtres de leurs cœurs, ils revinſſent indifférens comme ils étoient partis. Si quelqu'un manquoit à ce devoir eſſentiel de ſon emploi, il en étoit ſévérement puni à ſon retour. Le ſort tombe ſur Iſménias : il part pour Aulycôme, Ville célèbre de la Grèce. Là, chaque citoyen ſe diſpute l'honneur de le recevoir chez ſoi. Soſthène l'emporte ſur ſes concurrens; il fait monter Iſménias ſur ſon char, & le conduit dans ſa maiſon, ou plutôt dans ſon Palais, car c'en étoit un. Iſménias viſite les jardins dont il fait une deſcription brillante. L'heure de ſe mettre à table arrive. Iſménias & Cratiſthène, qui l'avoit accompagné, y ſont conduits par leur hôte. Iſmène, fille de ce dernier, reſte debout, & verſe le vin

aux convives. « A peine l'avois-je encore regardée (c'eſt Iſménias qui parle), » grave Miniſtre des Dieux, je n'étois » occupé qu'à ſoutenir ma dignité. Un » regard échappé de mes yeux rencontra » les ſiens : une douce ſurpriſe mêlée » d'admiration, me couvrit d'une rougeur modeſte; j'attachois ma vue ſur » elle : je ne pouvois l'en arracher... » Auſſi troublée que moi, Iſmène me » préſenta du vin une ſeconde fois. Ma » main toucha la ſienne : par un tranſport, dont je ne fus pas le maître, je la » lui ſerrai; je reçus lentement la coupe : » mais il me ſembla qu'elle étoit plus » lente encore à me la donner. Dieux ! » que devînmes-nous dans ce moment ! » Je l'ignore. Comment exprimer ce qu'on » ne connoît pas » ?

Il étoit tard. Iſménias eſt conduit dans ſon appartement. Il y voit entrer Iſmène. Trois eſclaves la ſuivoient. L'une de ces eſclaves portoit ſur ſa tête un vaſe d'or plein d'eau de ſenteur; l'autre, un grand baſſin de même métal, ciſelé par le célèbre Alcimédon; la troiſième portoit dans un vaſe d'albâtre les plus précieux parfums de l'Arabie. Je fus,

pourſuit Iſménias, obligé de permettre qu'on me rendît un honneur dû à mon emploi. Elles me lavoient les pieds. La Religion juſtifie ce qu'elle ordonne. Iſmène elle-même, Iſmène les eſſuya. Que les Dieux ne s'en offenſent pas! Dans ce moment, je crus être Apollon dans le bain au milieu des Heures. Cette cérémonie achevée, Iſmène me dit avec un ſourire enchanteur : Envoyé de Jupiter, puiſſe ce Dieu bienfaiſant vous procurer une nuit tranquille! Je voulus lui répondre, elle étoit ſortie.

Un ſonge lui offre dans la nuit l'image d'Iſmène, & il s'éveille encore plus épris qu'auparavant. Cratiſthène lui apprend à juger de ſa ſituation, qu'il n'approfondiſſoit pas encore. Soſthène les interrompt. Des cérémonies d'uſage rempliſſent la journée : un feſtin la termine. « Iſmène n'y étoit pas. Je déſirois » moins vivement de la voir; je m'ac- » coutumois à ſon abſence : j'étois tran- » quille, du moins je croyois l'être. Ju- » piter, diſois je tout bas, je vous rends » grace : c'eſt vous qui faites en moi un » changement ſi prompt, ſi heureux.

» Hélas ! Jupiter lui-même se jouoit de » ma foiblesse ».

Le festin finissoit : on alloit se lever de table. Ismène, à la tête des plus belles filles d'Aulycôme, entre d'un air modeste. Ce spectacle charme toute l'assemblée : ses regards se partagent entre tant d'objets ravissans. Ceux d'Isménias ne s'arrêtent que sur Ismène. Elle joue de la lyre, & ses compagnes forment des danses qui peignent ce qu'elle exprime. Son père lui ordonne de chanter. On fait silence : « Dieux ! ajoute Isménias, » quel son de voix ! Quelle douceur ! » Quelle étendue ! Quel goût ! Quelle » ame ! Est-ce Philomèle ? Sont-ce les » Syrènes qui chantent ? Non, c'est Is- » mène ».

Isménias s'enflamme de plus en plus. Il ne lui reste pas même assez de raison pour cacher son amour aux yeux du père & de la mère d'Ismène. On étoit à table pour la troisième fois (car il n'en est pas des Romans Grecs comme des Romans de Chevalerie ; les Héros des premiers boivent & mangent). Je fis, dit Isménias, toutes les étourderies d'un homme de mon âge qui commence à

connoître l'amour : j'en fis d'autant plus que je m'étois promis d'en faire moins. Plus prudente que moi, Ismène empêcha qu'elles ne fussent remarquées. Si ma main s'arrêtoit sur la sienne, elle la retiroit modestement & sans affectation ; si je la regardois, elle baissoit les yeux ; si je voulois lui parler, elle détournoit la tête : au moindre mot, au moindre geste suspect, ses regards m'avertissoient que j'étois examiné ; je me contraignois un moment, du moins je croyois me contraindre... Enfin, on desservit.

Sosthène annonce à son jeune hôte, qu'il faut partir le jour suivant pour Eurycôme; qu'ils y doivent un sacrifice à Jupiter ; & qu'il ira s'acquitter de ce devoir avec lui. Ce discours accable Isménias. Il cherche Ismène pour l'en instruire. Elle veut l'éviter, dans la crainte qu'on ne les observe. Hélas ! lui dit-il, d'une voix entrecoupée, je paie bien cher un moment de plaisir : je ne vous verrai plus; je pars demain pour Eurycôme. Et moi aussi, répondit-elle, en s'échappant.

Cette nouvelle combla de joie Isménias. Il étoit dans le jardin. Ismène

pouvoit y être encore ; mais la nuit empêchoit Isménias de l'appercevoir. Il parcourut toutes les allées, tous les détours : il s'arrête ; il prête l'oreille, & n'entend rien. Il appelle Ismène. Il devoit partir avec elle le lendemain ; mais ce lendemain lui paroît trop éloigné. Il accusoit les Dieux ; il accusoit Ismène : bientôt, pour la justifier, il se disoit : elle ignore que je la cherche. Elle l'ignore ! reprenoit-il sur-le-champ ; ne devroit-elle pas l'imaginer ?

Elle ne l'ignoroit pas non plus ; mais sa modestie, & sur-tout la présence d'une de ses esclaves, l'empêchoient de céder au plaisir de répondre à Isménias, ou de l'attendre.

Le jour suivant fut celui du départ. La navigation fut heureuse : Ismène, à son arrivée, fit l'admiration de tous ceux qui la virent. Sosthène reçut dans la maison de Thémisthée, père d'Isménias, le même accueil qu'il avoit fait à celui-ci. Dianthée, sa mère, accabloit Ismène de caresses. Elle la couvroit de baisers. Isménias n'en prodiguoit pas moins à sa mère ; il croyoit par-là recueillir ceux qu'elle avoit reçus de sa Maîtresse.

Vers la troisieme veille de la nuit, les parens d'Ismène & d'Isménias, ainsi que tous ceux qui étoient venus d'Aulycôme, se rendirent au temple de Jupiter. Isménias ne les suivit point, son ministère l'en dispensoit. Ismène étoit couchée ; l'usage & la bienséance ne permettoient point alors aux jeunes filles de paroître la nuit en public. « L'occasion étoit favorable, (c'est Isménias qui parle) : j'en profitai. Je savois que l'Amour, qui la procure, ne veut pas qu'on la laisse échapper. J'entre dans la chambre ; elle s'éveille, & s'écrie. Ne faites point de bruit, lui dis-je d'une voix basse, c'est moi. C'est vous ? reprit-elle avec surprise ; & Sosthène & Panthia (c'étoit sa mere), où sont-ils ? Ils sont allés offrir un sacrifice au Maître des Dieux : mais nous, belle Ismène, n'en offrirons-nous point à l'Amour ? Oui, continuai-je, sacrifions-nous à lui tout entiers. Un baiser l'empêcha de me répondre. Qu'il fut tendre ! Qu'il fut délicieux ! Qu'il fut répété de fois ! Amour, que les premières de tes faveurs sont séduisantes ! Les graces les assaisonnent, la variété les renouvelle ».

Ismène sent le danger de cette situation.

Elle a recours aux larmes, aux prières. Ce n'eſt pas inutilement. La délicateſſe, le reſpect d'Iſménias l'emportent ſur ſon amour; & Iſmène reconnoît un amour véritable dans ce reſpect & dans cette délicateſſe. Elle lui jure un attachement éternel : mais bientôt ſa conſtance eſt miſe à une cruelle épreuve. Dès le jour ſuivant, Soſthène parle de retourner à Aulycôme. Il a deſtiné Iſmène à un jeune homme de cette Ville; & c'eſt pour hâter ce mariage, qu'il veut hâter ſon retour. Il invite ſes hôtes à le ſuivre, pour aſſiſter aux fêtes qu'il prépare à ce ſujet. Que devint Iſménias, que devint Iſmène à ce fatal diſcours? Elle eſt prête à s'évanouir : pour en mieux diſſimuler la cauſe, elle ſe plaint d'une incommodité ſubite. On l'emporte dans ſa chambre. Iſménias déſeſpéré, hors de lui-même, eſt à-peu-près dans un pareil état. La mère d'Iſmène reſte auprès d'elle juſqu'au moment de ſe rendre au temple. C'eſt ce moment qu'Iſménias ſaiſit encore, pour ſe gliſſer auprès de ſon Amante. Leur affliction eſt égale, & d'abord ils ne ſongent qu'à déplorer leur deſtinée; mais les momens

ſont précieux. Iſmène lui adreſſe enfin ce diſcours : « Les maux éloignés trou-» blent la raiſon, les maux préſens l'anéan-» tiſſent. Loin de vous conjurer de vous » ſervir de la vôtre, je ne puis faire uſage » de la mienne. Je ſens comme vous » toute l'horreur de notre deſtinée : voyez » s'il eſt poſſible de nous arracher au » malheur qui nous menace ; je ſouſcris » à tout ce que votre amour vous inſpi-» rera ; je me donne à vous ».

Cet effort de paſſion avoit déjà trop coûté à Iſmène ; elle s'évanouit. Il penſa l'inſtant d'après lui coûter la vie. Iſménias crut l'avoir entendue pour la dernière fois. Il la ſecourut cependant. Elle reprit enfin ſes ſens. Songez, lui dit-elle, que les momens nous ſont chers ; mettons-les à profit. Adieu : quittons-nous un inſtant pour ne plus nous ſéparer.

Tout s'arrange pour leur départ, avec le ſecours de Cratiſthène, qui pourtant avoit combattu d'abord le deſſein de ſon ami ; mais il avoit fini par ſe réſoudre à l'accompagner. Pour Iſmène, elle avoit déjà perdu une grande partie de ſa réſolution. Toutes les conſéquences de ſon entrepriſe ſe préſentoient à ſon eſprit.

Elle en sent les périls, la honte ; elle entrevoit la fureur de Sosthène, le désespoir de Panthia : elle se fait d'avance tous les reproches que mérite une fuite si hardie, si coupable. Isménias avoit déjà épuisé auprès d'elle toute l'éloquence de l'Amour, toutes les prières, sans rien obtenir. Il désespéroit de la vaincre : mais elle apprend que Cratisthène doit les accompagner. Alors elle tend la main à Isménias. Ils sortent sans être apperçus, se rendent au port, & s'embarquent sur un vaisseau qui faisoit voile pour la Syrie.

Le tems est calme, la mer est tranquille durant deux jours. On découvroit déjà la Ville où le vaisseau devoit aborder. Tout-à-coup le ciel s'obscurcit, les vents se déchaînent, l'air s'embrase, une tempête furieuse se forme ; elle agite & tourmente le vaisseau : il s'entr'ouvre, les mâts se brisent ; la manœuvre cesse, l'art même deviendroit inutile. On n'entend que des cris de fureur, ou des gémissemens dictés par la crainte. Ismène étoit tranquille, ou plutôt elle ne craignoit que pour Isménias : Isménias ne craignoit que pour Ismène.

Cependant le Pilote, qui a perdu tout

espoir, assemble l'équipage, & propose de renouveller un ancien genre de sacrifice qui n'a jamais manqué d'appaiser Neptune. Offrons-lui, poursuit-il, une victime qui soit le salut de tous : voyons sur qui le sort doit tomber. On applaudit à ce discours : chacun porte son nom dans l'urne fatale. Le premier billet qui en sort est celui d'Ismène.

Que devint Isménias? Il la saisit, & l'emporte au fond du vaisseau. Il est résolu de se faire mettre en pièces plutôt que de céder. La crainte rend cruel. Ceux qui la veille auroient donné leur vie pour lui plaire, sont les premiers à solliciter sa mort. On croit la Religion offensée, & que chaque moment qu'on retarde la mort d'Ismène, ajoute à la violence de la tempête. Cratisthène veut parler pour elle; on le menace de le précipiter lui-même.

Ismène échappe des bras de son Amant : deux matelots la saisissent, & la précipitent dans les flots mugissans. Le Pilote ordonne d'enchaîner Isménias que cet événement rend furieux. Il se fait des armes de tout ce qui lui tombe sous la main. Le nombre l'accable; il est réduit à des

cris impuissans. Pour s'en délivrer, on aborde, & on le met à terre; mais on refuse d'y mettre Cratisthène avec lui.

Accablé de fatigue & de désespoir, il est surpris par le sommeil. Ismène lui apparoît en songe. Elle est accompagnée de l'Amour, qui ne dit à Isménias que ce peu de mots : Cesse de te plaindre, je te la rends. Il s'éveille, & se trouve esclave d'une troupe de Corsaires Ethiopiens.

Ceux-ci attaquent le vaisseau sur lequel Isménias s'étoit embarqué à Eurycôme. Ils s'en emparent, après un combat de deux heures. Cratisthène est dangereusement blessé. On désespère de sa vie, & l'on est prêt à le jetter dans la mer. Isménias s'écrie que c'est un Grec illustre. L'espoir d'une forte rançon fit que les Barbares songèrent à le conserver; mais il dut sa conservation aux soins d'Isménias.

Les Corsaires surprennent une petite Ville, enlèvent une partie de ses habitans, massacrent les vieillards, les blessés, & vendent le reste; Cratisthène est compris dans ce nombre.

Autre pillage de Ville, nouvelles débauches des Corsaires. La division s'élève

entr'eux. Ils en viennent aux mains ; ils s'entre-massacrent. D'autres Corsaires viennent fondre sur eux, achèvent de les détruire, & s'emparent de tout ce qu'ils possédoient. Ceux-ci étoient Grecs. Isménias espère trouver auprès d'eux un meilleur traitement. Il reconnoît bientôt que les Corsaires de toutes les Nations se ressemblent. On le conduit à Daphnipolis. Il y est vendu comme esclave.

Son nouveau maître s'appelloit Dymas. C'étoit un homme dur & impérieux. Isménias ne trouva presque aucun changement dans sa condition. Criseis, femme de Dymas, avoit plus d'humanité. Elle n'étoit plus jeune. Il étoit cependant aisé de voir, en la regardant, qu'elle avoit été belle ; elle croyoit même l'être encore. Elle adouciſſoit, autant qu'il étoit en son pouvoir, la triste situation d'Isménias ; mais Dymas ne cherchoit qu'à l'aggraver. Il le chargeoit des travaux les plus pénibles. Couvert de mauvais habits, couché sur la terre, réduit à la nourriture la plus grossière, le jeune Grec auroit dû succomber sous le poids de ses fatigues & de ses malheurs. Un pouvoir inconnu sembloit le soutenir.

La fête de Jupiter approchoit. Dymas eſt choiſi par ſes concitoyens pour être l'Ambaſſadeur de ce Dieu. On pouvoit à Daphnipolis être marié, & ſe voir revêtu de cet emploi. Il part pour Artycôme, & emmène Iſménias avec lui. Dymas reçoit chez Soſtrate, riche citoyen d'Artycôme, le même accueil qu'Iſménias avoit reçu chez Soſthène. Le jeune eſclave y trouva lui-même plus de repos, c'eſt-à-dire, moins de fatigue qu'ailleurs. Un jour qu'il croyoit être ſeul dans le jardin de Soſtrate, il donnoit un libre cours à ſa douleur. « Dieux! diſoit-il, » n'êtes-vous point encore ſatisfaits? » Votre vengeance eſt-elle éternelle » comme vous? Malheureux que je ſuis! » ma ſenſibilité augmente à meſure que » s'augmentent mes peines. Que j'envie » le ſort de ceux qui ſouffrent, ſans » eſpérer de fin à leurs maux! L'eſpé- » rance trompeuſe qui me ſéduit, eſt » plus cruelle mille fois que le plus » affreux déſeſpoir ».

La jeune Rhodope ſe promenoit aux environs. C'étoit la fille unique de Soſtrate, & en elle brilloient mille charmes. Elle entendit les plaintes d'Iſménias; elle

en fut touchée, & l'appella. Il avoit conservé cet air noble que donne communément la naissance, & que la mauvaise fortune ne peut effacer. Il aborde Rhodope, & lui demande, en soupirant, ce qu'elle exige du service d'un malheureux que le destin a mis hors d'état de lui en rendre. Artacès, lui dit-elle, (c'étoit son nom d'esclave,) il n'est pas difficile de juger, en vous voyant, que vous êtes dans une situation indigne de vous; &, si je ne me trompe, l'esclavage n'est pas le plus grand de vos maux. Puis-je les adoucir? Je vous offre tous les secours qui dépendent de moi. Généreuse Rhodope, lui répondit Isménias, c'est le propre des cœurs bien faits de s'attendrir sur le sort des misérables: je connois tout le prix de votre pitié; mais je n'en suis pas digne, & je ne puis en profiter. Les Dieux, dont vous êtes l'image, les Dieux, s'ils peuvent encore faire quelque chose pour vous, récompenseront vos bontés: je n'ose les en prier; je craindrois que mes vœux ne vous devinssent funestes. Si j'avois, reprit-elle, la puissance de ces Dieux, dont vous dites que je suis l'image, vous seriez libre ou du moins heureux;

elle rougit, & baissa les yeux. Hélas! reprit encore Isménias, l'un m'est indifférent, l'autre est impossible. Cet entretien amène le récit des malheurs d'Isménias. Il perd la parole & même toute connoissance, après avoir prononcé qu'Ismène n'est plus. Rhodope appelle du secours. On emporte le jeune Grec dans la chambre de Dymas. Artacès, lui disoit Rhodope, aurois-je causé votre mort? Elle lui essuyoit le visage; elle mettoit ses mains sur son cœur pour le ranimer: ses larmes couloient malgré elle. Isménias ouvre les yeux: mais ne pouvant soutenir la lumière, il retombe dans une seconde foiblesse. Un pouvoir supérieur à celui de Rhodope, l'en retire encore. Il entend une voix qui le frappe; il croit la reconnoître: il porte ses regards mal assurés de côté & d'autre; il les arrête sur une jeune esclave, nommée Scylla, qui s'empresse à secourir Rhodope évanouie; il lui trouve tous les traits d'Ismène: c'est elle; il croit n'en pouvoir plus douter: mais bientôt il en doute. Elle a disparu avec Rhodope qu'on vient d'emmener chez elle. On ne peut exprimer le trouble que cette apparition

laiſſa dans l'ame d'Iſménias. Elle ne lui permettoit pas même de réfléchir ſur les ſentimens de Rhodope, encore moins de s'en féliciter : mais Rhodope s'expliqua bientôt plus clairement qu'elle n'avoit encore fait.

Elle ne put réſiſter à ſa vive impatience : elle écrivit à Iſménias. Scylla eſt chargée de lui porter ſa lettre. Iſménias, lui dit-elle, en la lui remettant, Rhodope, ma Maîtreſſe, vous ſalue. Quel ſon de voix, quelle vue frappent Iſménias ! O ciel ! s'écria-t-il, les morts reviennent-ils à la vie ? Eſt-ce vous, ma chère Iſmène ? Eh ! quelle autre me connoîtroit ? Eh ! quelle autre feroit ſur mon cœur l'impreſſion que vous y faites ? Quel Dieu vous rend à mon amour ?... Rhodope ne donne pas le tems à Iſmène de répondre. Elle étoit à portée de les voir ; ſon impatience l'oblige à s'approcher d'eux. Elle s'apperçoit bientôt que ſa préſence les a interdits, troublés. Elle eſſaie d'en pénétrer la cauſe. Iſmène, pour écarter ſes ſoupçons & juſtifier le déſordre où elle les a ſurpris, lui dit qu'Iſménias eſt ſon frère. L'Amour aime qu'on

le trompe plutôt qu'il ne consent à être détrompé. Rhodope ne soupçonne plus rien, pas même qu'Ismènias puisse être insensible à ce qu'elle veut faire pour lui. Elle s'éloigne, & les deux Amans prennent des mesures pour cacher avec soin leur intelligence.

Le même jour, jour si heureux pour Isménias, il rencontre son cher Cratisthène qui venoit de payer sa rançon : il lui apprend qu'Ismène existe encore, mais qu'elle est dans les fers comme lui. Cratisthène promet de travailler à faire leur paix avec leurs parens, à engager Sosthène & Thémisthée à venir les tirer d'esclavage. Cette promesse achève de ramener l'espérance dans le cœur d'Ismène & de son Amant. Ils se cherchoient & se retrouvoient sans cesse, malgré toutes les résolutions qu'ils prenoient, d'en user avec plus de circonspection. Quelquefois ils parloient de Rhodope. Ils se reprochoient la tromperie dont ils usoient envers elle, & ils imaginoient de nouveaux moyens de la tromper. Si Isménias voloit un baiser à Ismène, & il lui en voloit souvent, elle

elle lui demandoit s'il jugeoit à propos qu'elle le portât à Rhodope? Oui, lui disoit-il, en la serrant dans ses bras; & si elle veut quelque chose de plus, je ne puis rien refuser à son Ambassadrice. Non, lui répliquoit Ismène en s'échappant, mes instructions ne vont pas jusques-là.

Rhodope entendit un jour une de ces conversations si humiliantes pour elle. Quelle fut sa douleur! quelle fut son indignation! Perfides, leur dit-elle, les Dieux vous rendent justice; vous n'étiez dignes que d'être esclaves. Craignez ma juste colère. . . . Je veux, s'il est possible, vous rendre aussi malheureux que vous m'avez rendue misérable.

Isménias avoue son crime: il en rejette la faute sur l'amour qui maîtrise tout, & qui fait tout excuser. Ismène mêle ses larmes à ce discours. Rhodope les quitte sans y rien répondre. Si elle eût dit un mot à Sostrate, qui aimoit Ismène, ils étoient perdus. Une autre terreur les tourmentoit encore. Isménias ne devoit plus rester qu'un jour à Artycome, & Cratisthène ne reparoissoit point. On se rendit au Temple pour y

offrir à Jupiter le dernier sacrifice qu'exigeoit sa fête. La cérémonie tiroit à sa fin. Tout-à-coup on entend les cris de deux mères affligées qui redemandent leurs enfans. C'étoient Dianthée & Panthia. Leur douleur toucha toute l'assemblée. On s'émeut, on murmure. Alors Sosthène & Thémistée s'avancent vers l'autel. Peuple assemblé, dit le père d'Isménias en élevant la voix, Sostrate & Dymas osent retenir esclaves deux Citoyens : ne souffrez pas qu'on viole ainsi les priviléges de la Nation.

Par ces priviléges, nul Grec ne pouvoit être esclave d'un autre Grec. Ce ne fut pas sans peine que Sostrate & Dymas se soumirent à cette Loi. Il le fallut cependant. Dymas retourne subitement à Artycome. Sostrate & Sosthéne se rappellent que leurs pères ont été unis par les nœuds sacrés de l'hospitalité. Ils regrettent de ne pouvoir unir leurs enfans par des liens encore plus étroits. Sostrate n'a qu'une fille ; Sosthène n'a qu'un fils ; mais il ajoute que Thémistée en a deux. Sostrate agrée pour gendre Calisthène, frère d'Isménias ; & Rhodope dit alors tout bas à ce dernier :

du moins, Isménias, du moins vous serez mon frère.

On veut savoir d'Ismène comment après avoir été précipitée dans les flots qu'agitoit la tempête, elle a pu se soustraire à la mort. Le récit qu'elle en fait paroîtroit peut-être aujourd'hui trop merveilleux. Un dauphin la reçut & la porta jusques sur le rivage. Elle y resta quelques jours, & n'y attendoit que la mort, quand un vaisseau se présente à sa vue. Elle leve les mains au ciel; on l'apperçoit; on vient à son secours. C'étoient des malheureux échappés à la tempête qu'elle-même venoit d'essuyer. L'excès de leur misère ne les empêcha point d'être sensibles à la sienne. Ils lui procurent tous les secours qu'exigeoit sa situation, & partagent avec elle le peu de vivres que la mer avoit épargnés; mais bientôt des Corsaires d'Ethiopie viennent fondre sur eux, s'emparent de leur vaisseau, les massacrent tous à l'exception d'Ismène qu'ils conduisirent à Artycome. Sostrate la voit couronnée de laurier en sortant de la fontaine de Diane, & l'achete pour sa fille. Cette fontaine avoit une propriété singulière:

c'étoit de faire connoître si une jeune personne avoit conservé, ou non, le trésor de son innocence. Dans le premier cas elle surnageoit sans effort; dans le second elle plongeoit, malgré les efforts qu'elle faisoit pour s'en garantir. Ismène voulut passer par Artycome, & tenter de nouveau cette épreuve si délicate. Isménias s'y opposoit. Elle lui sut gré de sa confiance, mais elle étoit flattée d'avoir de nouveaux témoins de sa vertu.

Ils le furent peu de tems après de son mariage. Celui de Calisthène & de Rhodope se célébra en même temps. Calisthène se trouva heureux avant que d'avoir pu désirer de l'être. Isménias dut sentir encore mieux son bonheur : il l'avoit long-tems désiré.

Les Amours d'Abrocome & d'Anthia, Hiſtoire Ephéſienne, traduite de Xénophon l'Ephéſien, enrichie de figures en taille-douce, &c. par M. Jourdan, *Paris*, 1748, *in-octavo.*

On a douté ſi l'original Grec de ce Roman avoit jamais exiſté; & ce doute étoit fondé ſur ce que M. Huet & l'Abbé Lenglet paroiſſent ne l'avoir pas connu, & n'en ont fait aucune mention. Mais l'exiſtence du livre original eſt démontrée dans la Préface qui eſt à la tête de cette Traduction, tant par les paſſages de Suidas & de Politien qui y ſont rapportés, que par le témoignage de l'Abbé Salvini, qui l'a traduit en Italien, & qui indique le Manuſcrit Grec original, comme étant dans l'Abbaye des Bénédictins de Florence; ce qui eſt pareillement atteſté par le Père Montfaucon, dans ſon *Diarium Italicum*.

Enfin M. Cochin, ſavant Médecin Florentin, a fait imprimer le Texte Grec en 1726, avec une Traduction Latine de ſa façon, que nous avons ſous les yeux.

On conjecture, tant par l'examen des caractères du Manuſcrit original, que par l'élégance & la pureté du ſtyle, que Xénophon l'Ephéſien eſt beaucoup plus ancien que Longus, Héliodore, Achilles Tatius, & les autres Auteurs des Romans Grecs connus; & qu'il vivoit ou ſous Jules-Céſar, ainſi que le préſume M. Salvini, ou à-peu-près comme vers le tems de Sénèque.

Abrocome, né à Ephèse, étoit regardé comme le plus beau des Grecs ; il étoit, en même temps, le plus insensible des hommes. Il ne se bornoit point à ne pas connoître l'amour, il le dédaignoit. On présume bien que l'amour fut vengé. Il le fut dans le Temple de Diane même. Abrocome y vit Anthia, qui conduisoit les jeunes filles d'Ephèse à l'autel de la Déesse. Elle étoit vêtue comme Diane, & plus belle encore. On l'admiroit, on la combloit d'éloges ; mais lorsqu'Abrocome parut, ces éloges furent partagés. Ceux qui les partageoient s'envisagèrent l'un l'autre ; & dès ce moment Abrocome crut qu'Anthia les méritoit seule. Anthia crut à son tour qu'ils n'étoient dûs qu'à Abrocome. Ils étoient tous deux proche de l'autel, plus occupés l'un de l'autre, que du sacrifice. Toutefois il leur parut court, parce que sa fin les obligeoit de se séparer. Leurs derniers regards furent des adieux bien tendres : leur douleur fut extrême lorsqu'ils ne se virent plus. Abrocome étoit indigné cependant contre lui-même, de voir son insensibilité se démentir en un moment. Il essayoit de lutter encore,

mais c'étoit en vain. L'image seule d'Anthia triomphoit de tous ses efforts. Anthia elle-même en avoit fait d'inutiles pour combattre celle d'Abrocome. Le trait de l'amour s'enfonce dans son cœur à mesure qu'elle s'efforce de l'arracher.

Ils se revirent le jour suivant au Temple. Un reste de fierté d'une part, la pudeur de l'autre, les empêchoient d'abord de se regarder. A la fin leurs yeux se trahirent, & chacun d'eux se dédommagea de la contrainte qu'il venoit de s'imposer. Ils avoient déjà toutes les inquiétudes de l'amour, & Anthia avoit de plus, celles de la jalousie. Quelque jeune Ephésienne jetoit-elle les yeux sur Abrocome, aussitôt Anthia craignoit qu'on ne lui enlevât d'avance le cœur de son Amant.

» Abrocome dépérissoit comme une » belle fleur qui sèche sur sa tige, pâlit » & tombe feuille à feuille. Lycomède » & Thémisto (c'est le nom du père & » de la mère d'Abrocome) ne pou- » voient deviner la cause de ce change- » ment, non plus que le remède qu'il » falloit y apporter.

» Les parens d'Anthia, Mégamède & » Erippe, ignoroient aussi pourquoi la

» beauté de leur fille s'effaçoit chaque » jour. On ne lui connoissoit aucun sujet » de chagrin. Après avoir épuisé mille » questions inutiles, ils eurent recours » à des Prêtres & à des Devins pour tâ- » cher de découvrir la véritable source » du mal ».

L'Oracle d'Apollon est consulté par Lycomède & Mégamède. L'Oracle leur fit cette réponse :

Pères infortunés d'enfans trop malheureux,
Unissez-les des plus saints nœuds;
Et qu'aussi-tôt, errans parmi le monde,
Ils aillent, à travers mille périls affreux,
Chercher sur la terre & sur l'onde
A calmer le courroux des Dieux.

Lycomède & Mégamède prirent le parti d'obéir à l'Oracle : ils espéroient que leur soumission pourroit appaiser les Dieux, & prévenir les maux que leur annonçoit Apollon. Pour les deux Amans, ils ne virent presque rien de fâcheux dans sa réponse ; ils alloient être unis : au-delà d'un tel bonheur, ils n'appercevoient qu'un bonheur constant. Cette union s'effectue. Elle fait la joie de tout ce qui entoure les deux époux ; elle fait sur-tout leur félicité, & les prédictions funestes de l'Oracle sont même

effacées de leur souvenir. Mais Lycomède & Mégamède ne les avoient point oubliées. Ils prennent le parti de tenir leurs enfans quelque tems éloignés d'Ephèse ; & pour leur rendre cette espèce d'exil plus supportable, ils leur procurent les moyens de parcourir agréablement toutes les contrées qu'ils jugeront dignes de leur attention.

Le vaisseau sur lequel ils s'embarquent leur appartient, & tout l'équipage leur est soumis. Rien ne trouble, durant deux jours, leur navigation. Ils côtoyent successivement l'isle de Samos, consacrée à Junon, & celle de Gnide, si chère à Vénus. Celle de Rhodes en est peu éloignée. Les Conducteurs du vaisseau furent d'avis d'y prendre terre pour se munir des rafraîchissemens qu'exige une longue navigation. Les matelots débarquent les premiers ; Abrocome descendit ensuite, tenant par la main sa chère Anthia.

Tout le Peuple étoit alors assemblé. On entoure les deux jeunes voyageurs. Leur extrême beauté fait l'admiration de tous ceux qui les apperçoivent : on regarde leur arrivée comme une faveur

des Dieux ; on l'honore par des sacrifices, par des fêtes publiques. Les deux jeunes époux visitent les endroits les plus remarquables de la Ville, & en particulier le Temple du Soleil. Ils y laissèrent pour offrande *une armure d'or complette*, avec cette inscription :

Ces armes d'or furent offertes par Abrocome & Anthia, natifs d'Ephèse.

Peu de tems après ils remontèrent dans leur navire, aux acclamations de tout le Peuple de Rhodes. Ils continuèrent leur route par un vent assez doux, qui les porta le lendemain dans la mer d'Egypte ; mais le calme survint, & les vagues impuissantes battoient inutilement les flancs du vaisseau. L'équipage est réduit à l'inaction. Les Matelots boivent, s'enyvrent. Toutes précautions sont mises à l'écart. Cependant elles étoient plus nécessaires que jamais. Un Corsaire Phénicien suivoit de près le vaisseau d'Abrocome. Il profite de la négligence des Ephèsiens, saute dans leur vaisseau, suivi de ses gens tous armés, tue ce qui résiste, & met le reste aux fers. Abrocome & Anthia furent épargnés. Le Chef de ces Pirates les fit passer

dans sa galère, avec quelques autres esclaves des mieux faits. Il s'empara aussi de toutes les richesses du vaisseau, & le condamna au feu. Tous les Ephésiens qui restoient dans le navire furent inhumainement brûlés avec lui. Les Pirates reprirent la route de Tyr, & abordèrent à quelque distance de la Ville chez Absirte, Corse de Nation, à qui appartenoit la galère qu'ils montoient, & dont Corimbe leur Chef n'étoit que le Commandant. C'étoit à Absirte qu'Abrocome & Anthia devoient appartenir.

Mais Corimbe avoit conçu une passion aussi honteuse qu'effrénée pour son captif. D'un autre côté Euxine, son Lieutenant, étoit passionnément épris d'Anthia. Ils étoient décidés à les soustraire aux yeux d'Absirte, ou, s'il les appercevoit, à les lui demander pour la part qui leur revenoit dans le butin. Les propositions qu'Euxine fait à Abrocome en faveur de Corimbe, & celles que Corimbe fait à Anthia en faveur d'Euxine, jettent le désespoir dans l'ame de ces malheureux époux. Ils sont décidés à mourir, à se donner eux-mêmes la mort: mais Absirte, les ayant vus, les préfère

à tout, s'en empare, & ordonne aux Corsaires de se rembarquer pour une nouvelle course. Outre les deux jeunes époux, Absirte emmène encore avec lui deux autres esclaves; l'un, qui se nommoit Leucon, élevé avec le fils de Lycomède, & l'autre qui s'appelloit Rhode, compagne fidelle d'Anthia.

Certain trafic appelloit Absirte en Syrie. Il confia ses nouveaux esclaves au plus fidèle de ses Affranchis; & pria Manto, sa fille, de veiller également sur eux durant son absence. Cette fille, jeune & très-belle, ne put voir long-tems Abrocome sans en être passionnément épriſe. « Elle ne peut plus résister au » feu qui la dévore; elle ne sait que ré» soudre : & la fierté, plutôt que la pu» deur, l'empêche de déclarer son amour » au jeune Ephésien, qui d'ailleurs pa» roissoit épris sincèrement de la belle » Anthia son épouse. Comment vaincre » ces obstacles ? Ouvrir son cœur à » quelqu'un des siens, étoit trop hasar» der; elle avoit lieu de craindre qu'on » ne la trahît auprès de son père. Tant » de difficultés, en reculant ses plaisirs, » avançoient les progrès de sa passion.

» Enfin, Rhode, compagne d'Anthia, » se présente à ses yeux ; elle se flatte que » cette jeune fille pourra seconder ses » projets : elle l'arrête & l'ayant con- » duite en présence des Dieux pénates » de la maison : Jure-moi, lui dit Manto, » que tu feras aveuglément ce que j'exige » de ta soumission ».

Rhode, toute tremblante, lui promit tout ce qu'elle voulut. Alors la fille d'Absirte l'instruit de sa passion pour Abrocome, lui ordonne d'en instruire le jeune Ephésien, & d'employer son adresse pour qu'Abrocome ne se refuse point au bonheur qui l'attend. Manto ajoute qu'elle attribuera à la négligence de Rhode le défaut de succès de sa mission ; que les plus rudes châtimens lui sont préparés si elle échoue, comme elle aura les plus flatteuses récompenses si elle réussit.

Rhode effrayée va prendre conseil de Leucon, qui lui étoit attaché. Il se charge, sans beaucoup d'espérance, d'informer Abrocome de ce qu'on exige de lui. Il va le trouver, & lui parle en ces termes : « Que vas-tu résoudre, Abrocome? » La fille d'Absirte te trouve charmant ;

» elle soupire pour toi. Quel expédient » imaginer pour rejetter les feux d'une » barbare amoureuse ? Saisis cette occa- » sion pour nous sauver tous ; & quelle » que soit la résolution que tu prendras, » ne permets pas que nous succombions » sous la colère de nos maîtres » ?

Abrocome est indigné de ce conseil. « Non, dit-il : que Manto me menace de » tout ce que la fureur d'une femme est » capable d'inventer ; qu'elle offre, si elle » veut, à mes regards le fer, le feu, tous » les supplices que l'on peut faire endurer » au corps d'un esclave, elle ne me ré- » duira jamais à manquer de fidélité à la » belle Anthia ».

C'étoit en présence d'Anthia même que cette cruelle proposition venoit d'être faite. Elle restoit immobile de douleur & d'étonnement. Elle rappelle enfin sa force ou plutôt son courage ; sa tendresse se montre supérieure à cette nouvelle épreuve. Cher époux, dit-elle à Abrocome, je possède ton cœur, je connois ta délicatesse & ta fidélité ; l'une & l'autre sont pour mon amour d'un prix inestimable : mais au nom de ce même amour, au nom de tout celui que

tu me portes, crains d'exposer tes jours à la fureur d'une femme violente, & qui peut tout contre toi : réponds plutôt à ses désirs; je vais par ma mort lever le seul obstacle qui t'arrête ..... Ne cesse pas de m'aimer même après que j'aurai cessé de vivre : souviens-toi toujours d'Anthia, de cette infortunée qui te fut si chère, & qui t'aimoit si tendrement.

Ce discours mit Abrocome hors de lui-même. Il lui parut mille fois plus cruel que tout ce qu'il avoit souffert. Ce fut dans ce même instant qu'on lui apporta une lettre de l'impatiente Manto. La négociation de Rhode lui paroissoit trop lente : elle avoit pris le parti de s'expliquer elle même.

» Ta Maîtresse a de l'amitié pour toi, » disoit-elle à Abrocome dans sa lettre; » elle ne peut plus vivre sans te l'appren- » dre. La démarche qu'elle fait en est une » assez grande preuve : mais plains une » fille tendre que l'amour y contraint. » Voudrois-tu m'abandonner ? songe » que tu ferois un outrage sensible à » qui s'intéresse pour toi; songe que si tu » te soumets à ce que mon cœur souhai- » te, j'obtiendrai de mon père qu'il nous

» uniſſe pour jamais. Quant à ta femme, » nous nous en débarraſſerons aiſément. » Tu deviendras riche & magnifique ; tu » ſeras heureux : mais, au contraire, ſi » tu m'offenſes, il n'eſt point de peine à » laquelle tu ne doives t'attendre : & ma » vengeance ne ſe bornera pas à punir » ton audace ; elle pourroit être fatale » auſſi à ceux qui te conſeillent de ré- » ſiſter à mon amour ».

Ce qui regardoit Anthia dans cette lettre, fut ce qui révolta le plus Abrocome. Il y fit ſur-le-champ une réponſe qui détruiſit toutes les eſpérances de Manto, & qui ne lui laiſſa que celle de ſe venger. Le retour de ſon père lui en fournit un prompt moyen. Elle déchire ſes habits, s'arrache les cheveux, en ſe jettant aux pieds d'Abſirte : O mon père, lui dit-elle en fondant en larmes, prends pitié de ta fille ; elle eſt outragée par un vil eſclave. Le téméraire Abrocome a voulu me ſéduire. Un auſſi grand attentat reſtera-t-il impuni ? Que ſon châtiment ſoit égal à l'inſolence de ſon procédé.

Cette ſimple accuſation ſuffiſoit auprès d'un homme tel qu'Abſirte. Il n'exa-

mine rien; il ne donne pas même à Abrocome le loisir de répondre à ces reproches. Il le condamne à être dépouillé de tous ses habits, traîné devant les flammes & battu avec des verges de fer rougi. Cet arrêt barbare fut exécuté. Anthia vint embrasser les genoux de son maître, & demander grace pour son époux. Absirte lui répond que c'est précisément à cause d'elle qu'Abrocome mérite une plus grande punition. Il est ensuite chargé de chaînes qui sortent du feu, & jetté au fond d'un cachot.

Absirte avoit amené de Syrie un riche Marchand de ses amis, qu'il destinoit à devenir son gendre. Celui-ci épousa Manto, qui devoit partir quelques jours avant lui pour se rendre en Syrie. Quel nouveau sujet d'affliction pour Anthia! Elle se vit destinée à sa cruelle rivale, & elle laissoit Abrocome sans consolation, sans secours, accablé sous le poids de ses chaînes. L'amour rend ingénieux. Anthia avoit déjà pénétré deux fois dans le cachot qui renfermoit son époux Elle y pénètre de nouveau, & lui apprend leur dernier malheur. C'étoit pour eux le plus cruel de tous. Que ne se dirent-ils pas!

Ils se jurèrent une fidélité éternelle; Anthia baisa mille fois & son époux, & les fers dont il étoit chargé : mais il lui fallut quitter cet époux si chéri, les lieux qu'il habitoit, & partir pour une terre étrangère.

Le premier soin de Manto fut de se venger de sa rivale. Son mariage ne lui faisoit point oublier l'affront qu'elle avoit reçu; & elle vouloit que sa vengeance eût quelque rapport avec cet affront. Il y avoit dans la maison de Meris (c'est le nom de l'époux de Manto) un certain Lampédon, esclave, dont l'emploi étoit de garder des chèvres sur le bord de la mer. Manto résolut de lui faire épouser la jeune Ephésienne, moyen sûr de se venger en même tems, & d'elle & d'Abrocome. Elle fait venir Lampédon, lui ordonne d'emmener Anthia chez lui, & d'en faire sa femme. Il obéit au premier ordre, & prépare tout pour son mariage. Anthia n'épargne rien pour émouvoir sa compassion; & y parvient, en lui apprenant qu'elle est mariée, qu'elle est d'une famille illustre, ainsi que son mari, & comme ils étoient tombés entre les mains des Corsaires. Lampédon, attendri par

ſes pleurs, la reçoit ſous ſa garde, lui jure de ne pas uſer des droits qu'il a ſur elle, & s'efforce même de la conſoler.

A-peu-près dans le même tems, Abrocome ſortoit de ſon cachot, & voyoit tomber ſes chaînes. Abſirte, que le haſard conduiſoit dans l'endroit où couchoit cet infortuné, avant que Manto l'eût accuſé, apperçut le billet que ſa fille avoit écrit au jeune eſclave; il en reconnut le caractère, & ne douta plus que le malheureux Abrocome ne fût innocent. Il répara ſon injuſtice, en le déclarant libre, & lui confiant la ſur-Intendance de toute ſa maiſon : mais cette faveur ne le dédommageoit point de l'éloignement d'Anthia, & rien n'étoit capable de l'en dédomager.

Mais un nouveau péril menaçoit le repos & même les jours d'Anthia. Meris l'avoit apperçue, & en étoit vivement épris. Il voulut même engager Lampédon à le ſervir auprès d'elle, & ſur-tout à ne point le trahir auprès de Manto : mais il étoit moins redouté dans ſa maiſon que ſa femme. Le Chevrier inſtruiſit cette dernière des vues que Meris avoit ſur

Anthia. Nouvel affront pour Manto, nouvelles fureurs de sa part, nouveau motif de se venger. Elle profite d'un voyage que Meris est obligé de faire, fait venir Lampédon, lui ordonne de conduire l'Ephésienne dans la forêt voisine; & là, de lui ôter la vie. Elle lui ordonne de plus, d'enterrer son corps pour qu'il ne reste aucunes traces de sa mort. Le Chevrier a horreur de cette proposition. Il promet cependant d'obéir, pour empêcher Manto de recourir à un bras plus docile; mais il instruit Anthia du péril qui la menace, & du dessein où il est de ne point obéir. Il ajoute que, pour mieux tromper Manto, il faut qu'elle même se détermine à être conduite & vendue dans quelque port voisin. Anthia y souscrit; des Marchands Ciliciens l'achètent, & Manto croit qu'elle n'existe plus. Elle écrit à Absirte qu'Anthia s'est mal comportée; qu'elle a donné de l'amour à Meris; & que, pour interrompre ce mauvais commerce, elle a donné ordre au Chevrier, à qui elle avoit confié l'Ephésienne, de la vendre dans quelque port de Syrie.

Absirte fit part de cette lettre à Abrocome. Il ne crut point à cette calomnie, & n'en eut que plus d'empressement à chercher tous les moyens de recouvrer sa chère Anthia. Il se dérobe de chez Absirte, se rend secrétement à Antioche, où demeuroit Manto, va trouver le Chevrier, qui avoit eu Anthia sous sa garde. Il lui tire son secret, apprend de cet homme la conduite respectueuse qu'il a toujours eue avec l'Ephésienne, & comment, pour lui sauver la vie, il s'est vu réduit à la vendre. Le Chevrier ajoute qu'un certain Abrocome occupoit nuit & jour le souvenir d'Anthia, & qu'elle ne se lassoit point de prononcer son nom.

Le jeune Ephésien n'avoua point au Chevrier qu'il étoit ce même Abrocome qu'Anthia regrettoit. Il prit, dès le jour suivant, la route de la Cilicie, où il espéroit la retrouver.

Mais la malheureuse Ephésienne avoit déjà changé deux fois de maître. Les Marchands qui l'avoient achetée firent naufrage, & tombèrent entre les mains d'une troupe de brigands, commandés par Hippotoüs, aussi redoutable sur terre

que les plus fameux Pirates l'étoient sur mer. Ces brigands passèrent la nuit dans la bonne chère & dans les apprêts du sacrifice qu'ils se proposoient de faire le jour suivant à Mars. C'étoit une victime humaine, & Anthia devoit être cette victime. Le sort étoit tombé sur elle. On alloit l'immoler, lorsqu'un grand bruit frappa subitement les airs. Des gens armés se firent voir de toutes parts : c'étoient les troupes de Périlas, Prefet de la paix, homme puissant & des plus respectés dans la Cilicie. Il étoit venu en personne surprendre la compagnie d'Hippotoüs. La plupart des brigands furent massacrés, les autres pris en se défendant. Le seul Hippotoüs se sauva à l'aide des plus hardis efforts.

Périlas se fit amener Anthia, qui l'instruisit de ses malheurs. La douceur de sa voix, la beauté de ses yeux, celle de son teint, que le trouble avoit ranimé, la couronne de fleurs & les guirlandes dont elle étoit parée ; toutes ces choses réunies lui donnoient tant de grace, que Périlas prit un peu trop de part à son infortune. Il s'éleva dans son cœur une

passion qui mit bientôt Anthia dans de nouvelles alarmes, & dans un péril presque aussi grand que tous ceux qu'elle avoit déjà essuyés. Périlas n'étoit point marié. Anthia lui en fit naître le dessein. Il lui proposa de partager avec lui les richesses considérables qu'il avoit amassées, & lui promit de la regarder moins comme sa femme que comme la souveraine absolue de son cœur & de ses biens.

Les premiers jours Anthia fit voir une ferme résistance. Accablée enfin par les poursuites de Périlas, & craignant quelque violence de sa part, elle feignit de consentir à l'épouser; mais elle prit du tems. Périlas lui accorde trente jours. C'étoit bien peu sans doute, & Anthia craignoit plus que la mort l'expiration du tems qu'elle avoit demandé.

Ce jour arrive, Anthia avoit pris des mesures pour s'y soustraire. Un Médecin d'Ephèse, jeté par un naufrage sur les côtes de Cilicie, & qui avoit trouvé auprès d'Anthia l'assistance la plus généreuse, lui remet à sa prière un poison qu'il lui dit être des plus subtils. Déjà la nuit étoit venue, déjà le lit nuptial étoit

préparé. On y conduisit Anthia avec les cérémonies d'usage. Alors elle feint d'être altérée. On lui apporte une coupe. Elle y glisse le poison, avale le breuvage, & tombe, le moment d'après, sans mouvement & sans connoissance.

Périlas étoit en proie au plus affreux désespoir. Il fit faire à Anthia des funérailles non moins superbes que si elle eût été sa femme, & il choisit un tombeau particulier pour y déposer son corps. La cérémonie s'achève, & Périlas retourne à Tarse. Anthia cependant n'étoit point morte. Le Médecin d'Ephèse ne lui avoit donné qu'un violent somnifère. Au bout de vingt-quatre heures ses yeux s'ouvrirent; mais elle reconnut qu'elle étoit enfermée dans un tombeau. Elle espéra que la faim feroit ce que le poison n'avoit point fait. Cet espoir sinistre fut encore trompé. Des Corsaires avoient appris qu'outre bien des ornemens précieux, le cercueil d'Anthia contenoit aussi beaucoup d'or & d'argent. Ils y accourent dans la nuit, brisent la porte du monument, & pillant tout le butin qu'il renferme, ils voient en même tems que la jeune Ephésienne est vivante, & sa beauté

beauté leur fait espérer qu'ils la vendront à haut prix. Ils la relèvent malgré elle, la conduisent jusqu'au bord de la mer, l'embarquent avec eux, & prennent la route d'Alexandrie.

Abrocome de son côté continuoit ses recherches. Le hasard lui apprit ce qui s'étoit passé chez Périlas. Le même hasard l'avoit contraint de voyager avec le brigand Hyppotoüs, qui l'avoit informé de plusieurs circonstances propres à lui persuader qu'Anthia étoit au pouvoir du Préfet de Cilicie. Il ne doute plus qu'elle ne soit l'héroïne de la triste aventure qui faisoit l'entretien de toute la ville. Il la croit morte; il veut aller arroser de ses larmes le tombeau qui la renferme. Cette consolation lui est encore interdite. On lui apprend qu'il ne trouvera plus même le corps d'Anthia dans son tombeau; qu'il a été enlevé avec toutes les richesses que ce tombeau renfermoit.

On ne peut jamais être plus malheureux que l'étoit alors Abrocome: on lui enlevoit jusqu'aux restes inanimés de celle qu'il adoroit. Il se détermine à les chercher comme il avoit cherché Anthia.

vivante. Il s'embarque pour l'Egypte, & se précipite dans de nouveaux malheurs. Voyons ce que faisoit alors celle dont Abrocome déploroit la perte.

Les Pirates qui l'avoient enlevée de son tombeau, la cédèrent à de riches Marchands d'Alexandrie : ceux ci en prirent très-grand soin, dans l'espérance de la revendre encore plus cher qu'ils ne l'avoient achetée. Ils ne furent point trompés dans leur attente. Psammis, un des Rois de l'Inde, étoit venu visiter l'Egypte par simple curiosité. Anthia fut offerte à ses regards. Ses charmes parurent à ce Prince au-dessus de tout ce que la nature avoit formé de plus beau : il l'acheta tout ce qu'on voulut la lui vendre ; mais bientôt il voulut user de ses droits : il alloit même en venir jusqu'à la violence, lorsqu'une heureuse supposition vint au secours de la jeune Ephésienne. Elle dit au Prince Indien que son père, au moment de sa naissance, l'avoit vouée à la Déesse Isis jusqu'au jour de ses noces, & qu'un an devoit s'écouler encore avant que ce terme fût expiré. Ce Roi barbare étoit superstitieux. Il résolut d'attendre l'instant prescrit, &

jusqu'alors Anthia devoit être pour lui une personne sacrée.

Pour Abrocome, il étoit redevenu esclave : il servoit à Peluse un certain Araxus, vieux soldat retiré du service, qui le traitoit & le regardoit comme son fils. Le malheur d'Abrocome, ou du moins la source de ses principaux malheurs, provenoit de plaire un peu trop aux femmes qui le voyoient souvent. Celle d'Araxus ne le trouva que trop aimable, & ne lui en fit aucun mystère. Elle ajouta que, s'il consentoit à l'aimer, elle en feroit son époux. Il craignit de rencontrer en elle une seconde Manto, ce qui l'obligea d'user de quelque dissimulation. Soudain cette femme vole auprès d'Araxus, le trouve seul, lui plonge un poignard dans le sein, & revient en informer Abrocome. Il frémit de cette action barbare, & quitte cette furie avec horreur. Indignée de son mépris, elle songe à la vengeance, & court accuser Abrocome du meurtre qu'elle-même vient de commettre. On arrête le malheureux Ephésien, & on le fait conduire à la ville d'Alexandrie, pour être jugé par le Gouverneur d'Egypte.

Pour cette fois, deux prodiges viennent au secours d'Abrocome. Le Gouverneur, sur une information assez légère, l'avoit condamné à être mis en croix. Cette croix fut plantée dans une petite péninsule du Nil. Abrocome y est attaché avec des cordes; mais un vent impétueux s'élève, déracine la croix, la jette dans le Nil avec le jeune Ephésien. Les flots emportent l'un & l'autre jusqu'à une très-grande distance, & les rejettent sur le rivage. Abrocome, livré de nouveau au Gouverneur, est condamné à périr par le feu. Déjà il est sur le bûcher, & le bûcher s'allume. Tout-à-coup les eaux du Nil se soulèvent, les vagues s'étendent jusqu'au bûcher & l'éteignent. Le Gouverneur n'ose prescrire un troisième supplice. Il juge qu'Abrocome est protégé des Dieux, & dès-lors innocent. De nouvelles informations prouvent que la mort d'Araxus est le crime de sa femme. Elle périt par le supplice de la croix. Abrocome, que le Gouverneur d'Egypte a comblé de présens, part pour l'Italie; mais les vents contraires l'obligent de relâcher en Sicile. De-là il passe en Crète, à Cythère, & s'arrête pour quelque tems à Rho-

des. Le voisinage d'Ephèse le tentoit peu. Ses parens n'existoient plus, & le séjour de cette ville ne pouvoit que lui rappeller encore plus vivement la perte de sa chère Anthia.

Elle avoit depuis quelque tems essuyé bien de nouvelles vicissitudes. Psammis l'emmenoit avec lui dans l'Inde, lorsqu'il rencontra sur les confins d'Ethiopie le brigand Hyppotoüs à la tête de sa compagnie, qu'on pouvoit prendre pour une espèce d'armée. Hyppotoüs tue Psammis de sa propre main, & enlève Anthia, qu'il ne reconnoît point. Elle-même répond à ses questions de manière à ne point se faire reconnoître. Anchialus, un des principaux entre ces brigands, & l'ami du chef, devient éperdument amoureux d'Anthia, & veut lui faire violence. Elle se saisit d'une épée, & lui perce le cœur. On creuse une fosse large & profonde, & l'on y descend l'Ephésienne, avec deux chiens d'Egypte, destinés à la dévorer. Elle excite la compassion d'un des brigands; il nourrit secrètement & les deux chiens & celle qui étoit destinée à devenir leur proie. Il la retire même de la fosse, après

qu'Hyppotoüs s'eſt éloigné avec la plus grande partie de ſa troupe ; mais Anthia & ſon libérateur ſont pris par Polide, Commandant des troupes Egyptiennes, qui viennent de vaincre & de détruire celle d'Hyppotoüs. Anthia inſpire l'amour le plus vif à Polide. Il la conduit à Memphis, & éprouve toujours de ſa part la plus vive réſiſtance. Rénéa, femme de cet Officier, n'en eſt pas moins jalouſe de la belle Ephéſienne : elle jure ſa perte. Polyde, obligé de retourner à l'armée, ne mène point Anthia avec lui. Elle reſte au pouvoir de ſon ennemie implacable. A peine Polide a quitté Memphis, que Rénéa ſonge à effectuer ſes projets de vengeance. Elle ordonne à un de ſes domeſtiques d'aller en Italie vendre l'Ephéſienne à quelqu'un de ces hommes, dont la profeſſion eſt d'entretenir des femmes eſclaves pour l'amuſement du public ; mais auparavant elle lui coupe les cheveux, & l'entoure de liens pour mieux indiquer ſon eſclavage. Clétus, c'eſt le nom du conducteur d'Anthia, exécute ponctuellement les ordres de ſa maîtreſſe. Il vend la belle Ephéſienne à un certain Lénon, qui tenoit à Tarente

un commerce dont il crut qu'Anthia augmenteroit beaucoup le produit. Ses larmes, ses prières ne purent la garantir d'être exposée au plus honteux concours. Un nouvel expédient la sauve encore de ce danger. Elle tombe tout-à-coup à terre, & paroît agitée de violentes convulsions Alors ceux qui l'admiroient ne songent plus qu'à la plaindre; on croit sa maladie aussi vraie qu'elle est bien imitée, & le lâche Lénon gémit de s'être trompé dans son calcul. Il prend le parti de la revendre. Hyppotoüs étoit alors à Tarente, bien différent de ce qu'on l'a vu jusqu'ici, rougissant & gémissant de sa conduite passée, ayant supporté l'indigence avec courage, & rétabli sa fortune par des moyens légitimes. Il vit Anthia que Lénon venoit d'exposer dans un marché, pour être vendue. Il crut la reconnoître; & sur la réponse qu'elle fit à ses questions, il jugea qu'il ne se méprenoit point. Il l'acheta & l'emmena chez lui. Bientôt il est épris des charmes d'Anthia au point de vouloir l'épouser. Elle est réduite à l'instruire de sa véritable situation qu'elle lui avoit toujours cachée.

Elle lui parle d'Abrocome. Hyppotoüs conſervoit la plus vive amitié pour le jeune Ephéſien. Il eſt au comble de ſa joie d'avoir retrouvé & de pouvoir lui rendre celle dont il a tant regretté la perte. Il inſtruit Anthia que ſon cher Abrocome exiſte encore, & qu'il va tout mettre en uſage pour les réunir. Il s'embarque avec Anthia pour Ephèſe, après avoir fait charger ſur le même vaiſſeau toutes ſes richeſſes. Ce vaiſſeau eſt contraint de s'arrêter à Rhodes. On y célébroit une grande fête en l'honneur du Soleil. Anthia ſe rend au Temple de cette Divinité. Elle y reconnoît l'armure qu'elle & Abrocome lui conſacrèrent autrefois. Quels ſouvenirs cette vue lui rappella ! Elle coupe ſes cheveux, & les réunit à la première offrande, avec cette inſcription : *Pour ſon époux Ab. An. a dédié ſes cheveux au Soleil.* Après ce ſacrifice, elle fait ſa prière, & ſort du Temple avec Hyppotoüs qui l'avoit accompagnée.

Abrocome étoit encore dans cette ville, & logeoit même chez Leucon & Rode qui s'y étoient établis. Ceux-ci apperçurent dans le Temple cette offrande

& cette nouvelle inſcription. Ils en inſtruiſent leur hôte, qui accourt vérifier lui-même cette heureuſe découverte. Sa joie eſt extrême, ſon cœur s'ouvre enfin à l'eſpérance. Le jour ſuivant la réaliſe : Abrocome retrouve ſa chère Anthia, & trouve en même tems la fin de tous ſes malheurs.

Ce Roman, quoiqu'un peu trop compliqué, vaut mieux par les faits que par les détails. Nous avons même laiſſé à l'écart certains tableaux, qui, pour être dans les mœurs des Grecs, n'en ſont que plus directement oppoſés aux nôtres.

SECONDE CLASSE.

ROMANS DE CHEVALERIE.

Isaïe-le-Triste.

Après avoir extrait l'histoire du brave Tristan & de la belle Yseult, nous ne pouvons nous dispenser de faire connoître Isaïe-le-Triste, qu'on nous donne pour leur fils. Nous sommes obligés d'avouer que le fils n'a qu'une partie du mérite du père; & que si l'histoire de celui-ci est le plus beau de tous les Romans de la Table-Ronde, celle d'Isaïe n'en est que le plus rare. Mais elle a du moins cet avantage : car nous n'en connoissons aucun manuscrit, & il n'y en a jamais eu qu'une seule édition. Elle est petit *in-folio*, & les exemplaires en sont très-peu communs.

Nous avons dit que nous croyons Tristan de Léonois écrit dans le douzième siècle; Isaïe nous paroît ne l'avoir été qu'à la fin du quatorzième, ou au commencement du quinzième. Le François en est moins difficile à entendre que celui de Tristan, mais aussi est-il moins énergique. On en jugera par quelques passages. Nous en citerons peu, mais assez pour mettre le Lecteur en

état de comparer la langue des deux siècles. L'avantage sera toujours du côté de Tristan, tant pour le langage, que pour les caractères, les sentimens & les événemens. Cependant le fils n'est point indigne du père; quoique moins intéressant, il mérite d'être connu : l'on peut croire que s'il n'inspiroit aucun plaisir, nous nous serions épargné la peine que nous allons nous donner. Nous osons même avancer que son histoire offre quelques situations heureuses, &, pour ainsi dire, quelques vrais coups de théâtre; elle a un mérite plus particulier encore, celui de faire connoître la différence des mœurs & de façon de penser qui existe entre le commencement du douzième siècle & la fin du quatorzième. Le monde, que l'on accuse si volontiers d'aller en empirant, avoit effectivement bien empiré pendant ces trois siècles. L'ignorance étoit à son comble, sur-tout parmi la Noblesse : la délicatesse des sentimens étoit entiérement détruite. On se battoit bien encore, & les Romanciers sur-tout décrivoient les combats les plus terribles & les batailles les plus sanglantes; il y avoit toujours des principes d'honneur dans le cœur des Chevaliers, mais ils étoient cachés sous une écorce rude & grossiere; la dévotion étoit grande & sincère, mais mal entendue. Enfin, c'étoit avec des vertus &

des qualités, un siècle très-barbare. C'est ce que l'on remarquera en lisant le Roman d'Isaïe, car (nous l'avons déjà dit) il ne faut chercher dans les Romans que les mœurs du tems où ils ont été composés, & non celles du lieu de la scène; ainsi, quoiqu'Isaïe soit donné pour le fils de Tristan, ce sont les usages du tems de la composition qui se trouvent dépeints dans le Roman.

Passons à l'Ouvrage même. Comme l'extrait doit en être court, les réflexions pourroient paroître trop longues.

L'Auteur d'Isaïe nous apprend que les rendez-vous que l'obligeant Dinas procura à la belle Yseult, eurent les suites qui trop souvent attachent le repentir à la foiblesse; & que lorsque Tristan fut obligé de partir pour la Cour du Roi Artus, & de se préparer à suivre ce grand Monarque dans la conquête du Saint-Gréal, cette belle Reine se vit forcée de demander au Roi Marc son mari la permission d'aller faire un pélerinage dans un lieu très-éloigné. C'étoit sans doute au fameux Purgatoire de Saint Patrice, en Irlande, qu'elle vouloit aller faire ses dévotions; mais elle

ne fut pas plutôt au bout de la forêt de Mérai, que des douleurs pressantes la contraignirent de se refugier chez un Hermite très-honnête, qui long-tems avant d'embrasser la retraite, avoit acquis & exercé des talens utiles : il s'appelloit Sarban.

Yseult n'étoit accompagnée que de la fidelle Brangien, du bon Dinas & de deux Ecuyers. Mais l'Hermite comprit, par ce train même, qu'elle avoit un rang distingué dans le monde. Il la reçut avec la considération que l'on s'attire par des dehors imposans. Bientôt il fut occupé d'un soin plus sérieux que celui de la bien recevoir. L'art des accouchemens qu'il avoit étudié, lui apprit le sujet du voyage. La Reine, tourmentée par les douleurs, fut contrainte de s'expliquer ; l'Hermite se disposa à la secourir. Malgré son habileté, il voulut qu'elle prît ses précautions, ou qu'elle payât le tribut que dans ces momens de danger la conscience doit à la Religion. Yseult confessa son amour & ses fautes, & promit, en pleurant, d'opposer *au boire amoureux* tous les efforts de la raison & du repentir, pour oublier Tristan. L'Hermite la rétablit avec Dieu, & l'accoucha bientôt, heureu-

sement, d'un garçon, qu'il s'empressa de baptiser & de nommer. Pour lui composer un nom qui tînt également de ceux des deux auteurs de sa naissance (*Yseult* & *Tristan*), il lui donna le nom d'*Isaïe-le-Triste*.

La Reine s'arrêta chez l'Hermite tout le tems nécessaire pour son parfait rétablissement, & reprit aussi-tôt après le chemin de Cornouailles. Ce ne fut pas sans quelqu'étonnement que Marc la vit revenir si-tôt. Mais la Reine l'assura qu'elle avoit reçu en chemin des preuves si marquées de la bonté du Ciel, qu'elle avoit cru pouvoir se dispenser d'aller jusqu'au Purgatoire de Saint-Patrice. Le Roi la crut; & tout étoit tranquille en Cornouailles, lorsque *Gènes* vint faire part à Yseult du danger où étoit Tristan. Les suites funestes de cette nouvelle forment la catastrophe du Roman de Tristan & d'Yseult. Nos Lecteurs ne se les rappelleront peut-être pas sans attendrissement. Mais oublions-les, pour ne nous occuper que du sort du jeune *Isaïe*.

La Reine l'avoit laissé dans les mains de l'Hermite *Sarban*, dont la sagesse & l'expérience lui assuroient une bonne éducation, du moins pour le siècle où il

vivoit. La nourrice de notre Héros fut une ourse privée, dont les petits avoient servi à régaler la Reine Yseult. Le lait sauvage de cette bête donna bientôt au jeune Prince la force & le courage nécessaires pour exécuter de grandes choses, mais d'une manière un peu rude. Il avoit à peine deux ou trois ans, qu'un jour que l'Hermite étoit absent, quatre Fées qui habitoient à l'autre coin de la forêt, se présentent à l'hermitage, & voient l'enfant jouant avec l'ourse, qui le léchoit tendrement. Etonnées de sa force, & touchées de sa beauté, elles eprouvèrent en sa faveur cet intérêt, dont le témoignage ne se borne pas à de simples caresses. Il étoit habillé avec la simplicité qui convient à l'élève d'un Hermite; elles changèrent ce simple habit en riche vêtement, & les meubles à son usage en un mobilier très-propre & fort abondant.

L'Hermite, à son retour, fut fort étonné de ce changement. Il se douta bientôt que les Fées avoient visité son humble réduit. Il en eut d'abord quelqu'inquiétude. Les Fées n'étoient pas Chrétiennes : mais il y en avoit dont la bienfaisance formoit

le caractère ; & la manière dont celles-ci avoient traité l'enfant & l'ourse même à qui elles avoient laissé une provision de miel, lui fit croire qu'elles étoient de ce nombre. Il ne se trompoit point. Quelques jours après, elles revinrent, & se firent connoître, l'une pour la Fée Vigoureuse, l'autre pour la Fée Courageuse, la troisième pour la Fée Sincère, la quatrième pour la Fée Rare. Elles revirent l'enfant avec un nouveau plaisir, & promirent à l'Hermite de le douer & de le favoriser dans ses exploits, lorsqu'il auroit atteint l'âge où l'on commence à connoître les charmes de la gloire. Vigoureuse, en effet, le doua d'une santé inaltérable ; Courageuse, d'une bravoure héroïque ; Sincère, de l'honnêteté du cœur & de la franchise propre à la vraie noblesse : on aura peine à deviner ce que la Fée Rare ajouta à ces trois dons, celui d'un mérite particulier, que l'on appelle assez mal-à-propos le sens commun, & qui est, à vrai dire, la justesse de l'esprit. Il n'y avoit rien dans ces dons que l'Hermite ne dût envisager avec la plus grande satisfaction pour le jeune Isaïe ; aussi la reconnoissance du saint

homme s'exprima t-elle par l'attendriſſement : mais connoiſſant bien la nature de l'homme & voulant tout prévoir, il pria les Fées de ne pas honorer ſouvent ſa ſolitude de leur préſence, pour ne pas gâter un heureux caractère, par les défauts de l'amour-propre. Les Fées reſpectèrent ſa crainte, & promirent de ſe rendre à ſes vœux ; mais elles voulurent du moins laiſſer auprès du jeune Prince, un gage & une preuve de leur bonté qui le ſuivroit par tout, ce fut *Tronc-le-Nain*. Comme ce perſonnage doit jouer un rôle eſſentiel dans cette hiſtoire, nous devons dire un mot de ſa figure ; l'on apprendra enſuite avec quelqu'intérêt quelle étoit ſon origine, & quelle fut ſa deſtinée, après qu'il eut rempli ſes fonctions auprès d'Iſaïe. C'étoit bien un des plus vilains petits Nains qui euſſent jamais exiſté : mais ſa laideur n'étoit point rebutante ; ſa phyſionomie même étoit fine, & promettoit de l'eſprit ; & ſon eſprit tenoit tout ce que promettoit ſa phyſionomie. Les Fées le chargèrent expreſſément de ſuivre partout Iſaïe, d'éclairer conſtamment ſa conduite, & de leur en rendre un compte

fidèle, par des voies sûres, promptes, & mystérieuses. Pénétré de l'importance de ses fonctions, l'honnête & sensible Tronc n'oublia rien pour plaire à son jeune maître. Il y réussit, & devint bientôt son Achates & son Pilade.

Nous passerons sous silence bien des événemens de l'enfance d'Isaïe, pour arriver au tems où le monde commença à admirer en lui un homme extraordinaire. Ses premiers pas dans la carrière de la gloire, furent, pour ainsi dire, marqués par un prodige. Il se promenoit un jour dans la forêt *verte*, accompagné du bon Sarban & de l'aimable Tronc; le hasard les conduit près de la tombe de l'illustre enchanteur Merlin. Ils entendent sortir de longs gémissemens, & des plaintes effrayantes. Ils s'en approchent; l'Hermite ose interroger l'ombre du Prophète. « Hélas! ré-
» pond une voix sépulchrale, le grand
» Artus est mort. La plaine de Salisbiere
» (aujourd'hui Salisbury, en Angleterre)
» a vu la terrible déroute de ce Monar-
» que, & de ses immortels Chevaliers.
» De tous ceux de la Table-Ronde,
» trois seulement ont survécu à cette

» horrible défaite ; l'illustre Lancelot du » Lac, & le brave Hector des Mares, » son frère, sont de ce nombre : mais ils » ont renoncé au noble état de la Che- » valerie ; sage Sarban, ils ont suivi ton » exemple, & se sont faits Hermites. De- » puis plus de six mois, je pleure chaque » jour un si cruel événement ; mon om- » bre infortunée gémit sans cesse, & gé- » mira jusqu'à ce que quelques Héros » nouveaux remplacent ceux que la terre » a perdus. Noble sang de Tristan, vole » à la gloire, & deviens le digne succes- » seur de ton père : que le bras du vail- » lant Lancelot du Lac, son ami, t'arme » Chevalier ; ce bras seul est digne de » donner un nouveau Tristan à l'Univers » affligé ». A ces mots l'ombre se tait : les trois Voyageurs consternés, restent un moment dans le silence. Bientôt Isaïe fait soupçonner les nobles sentimens qui viennent de passer dans son cœur. Il soupire, il s'agite ; il exprime enfin ses désirs ; Tronc qui savoit tout par inspira- tion, offre de le conduire dans la retraite du preux Lancelot du Lac. Isaïe semble obtenir le plus grand bienfait ; ses mouve- mens sont des transports ; il veut qu'on

marche promptement, Sarban l'approuve & le suit. Leur départ est un éclair : ils arrivent. Hélas ! l'hermitage vuide n'est plus qu'un tombeau. Lancelot & Hector l'ont habité ; mais le genre de vie qu'ils ont été obligés d'y mener, a insensiblement nui à leur santé ; leur ame sans fonctions a, pour ainsi dire, perdu ses ressorts ; & ils ont trouvé dans le repos cette mort qu'ils n'avoient pu trouver dans les combats. Isaïe est consterné en apprenant cette double perte. Ah ! mon père, dit-il à Sarban, Merlin nous a trompés, ou cette science si vantée que son ombre conserve, est absolument fausse. Prince, lui dit le prudent Tronc, on voit que vous n'êtes pas encore initié aux grands mystères ; lorsqu'un Oracle a prononcé, tout s'arrange pour justifier ses prédictions ; & les événemens les moins prévus, en prouvent la vérité immortelle. Rendons-nous sur la tombe de Lancelot ; c'est-là que les volontés du Ciel s'expliqueront.

L'avis du Nain est suivi. Un mausolée d'une simplicité noble s'offre bientôt aux regards de Sarban & d'Isaïe. Ce dernier l'arrose de ses larmes. Restes de

l'ami de mon père, s'écrie-t-il, écoutez ma voix, sortez, armez-moi, rendez-moi digne d'hériter de la gloire de Tristan, de le venger, de l'imiter. A ces mots, un murmure se fait entendre au fond du tombeau. Allons, Messieurs, dit Tronc, vous qui êtes grands & forts, soulevez ce marbre, & voyons ce que le Ciel exige. Le marbre est soulevé, la tombe s'agite, le squelette semble s'animer. J'entends l'Oracle, s'écrie Isaïe; ah! mon père, prenez ce bras décharné, armez-le de cette épée de combat, placée près de lui: & que même, après sa mort, je reçoive l'accolée du preux Lancelot du Lac.... Tronc applaudit à cette idée; Sarban l'exécute; & Isaïe sort de la Chapelle glorieux & Chevalier.

A peine sont-ils éloignés de cent pas, que dans ce canton désert, on voit paroître tout-à-coup une Cour brillante & nombreuse, à la tête de laquelle on distingue les quatre Fées protectrices. L'une présente à Isaïe un cheval de la plus grande beauté, qui le caresse, & paroît le reconnoître pour son maître; l'autre lui offre une épée dont le fer tranchant pénétre & coupe l'armure la mieux

éprouvée; la troisieme s'empresse de le revêtir des armes les plus superbes; la quatrième enfin lui chausse ses éperons d'or, marque distinctive & révérée de la Chevalerie. Sarban voyant son élève si noblement décoré, s'attendrit, le regarde, & lui dit: Allez, mon fils, où l'honneur vous appelle; suivez la carrière qui vous est ouverte si glorieusement; vous n'avez plus besoin de mes leçons, & depuis long-temps je ne suis plus en état de donner des exemples. Je rentre dans ma retraite, & vous livre à vous-même: mais n'oubliez jamais les principes que je vous ai inspirés dès votre enfance; soyez le fléau des *males coutusmes*, & le défenseur de notre Religion sacrée.... Oui, mon père, s'écrie Isaïe: c'est pour la foi que je veux combattre; je promets de la soutenir & de la venger; elle m'inspirera des efforts dignes de celui qui m'apprit à me pénétrer des devoirs qu'elle impose.

A peine a-t-il achevé ce serment, que les Fées disparoissent. Sarban s'éloigne en versant des larmes de tendresse; & le jeune Chevalier, resté seul avec Tronc, part pour suivre ses destins, & accomplir ses promesses.

Ici commence une longue suite d'exploits assez ressemblans les uns aux autres, dans le détail desquels nous n'entrerons point. Isaïe, en parcourant l'Isle de la Grande-Bretagne, répare une infinité de torts, empêche ou fait cesser grand nombre d injustices, détruit des abus, punit des brigands, terrasse des Géans, délivre des Princes & des Princesses, mais sur tout fait grand nombre de conversions. C'étoit son objet principal; n'ayant point encore de Dames de ses pensées, la Religion étoit l'ame & le mobile de ses exploits. Missionnaire aussi ardent que Guerrier redoutable, il alloit par-tout, offrant aux Mécréans de les convaincre, sûr que s'il ne venoit pas à bout de les persuader, il sauroit du moins les détruire. Tronc le suivoit par-tout, & prêtoit quelquefois par son adresse & son esprit de nouvelles armes à son maître.

Un jour, dans une contrée habitée par des Payens, quelques Prêtres des Idoles eurent la présomption d'accepter l'offre que leur fit le Chevalier de disputer contr'eux. Le jour de la dispute étoit fixé au lendemain matin. Pendant la nuit, Tronc qui savoit comment son maître se

tiroit d'une dispute, se glisse dans le camp ennemi, y donne cet avis aussi sage qu'important : Bonnes gens, vous allez faire une imprudence ; apprenez en deux mots quelle est la façon de soutenir thèse du brave Chevalier mon Patron. Plus Guerrier que Théologien, il établit d'abord sa proposition, se fâche si l'on dispute, & tue si l'on refuse de se rendre. Si vous êtes sages, vous ne résisterez point. Les Payens effrayés se soumirent, & Isaïe, après les avoir convertis, alla chercher à en convertir d'autres. Il retira en peu de tems de si grands fruits de son zèle & de sa valeur, que le bruit de sa réputation parvint aisément à la Cour d'Irion. Ce Roi (dont l'Auteur du Roman ne nous apprend point quel étoit le Royaume) avoit une nièce jeune & charmante. Marthe étoit son nom. Elle avoit la prévention la plus favorable pour les Chevaliers ; & sa nourrice, qui lui avoit conté tout ce qu'elle savoit de leurs exploits incroyables, lui avoit persuadé que les plus braves & les plus glorieux étoient les Amans les plus tendres & les plus aimables. Séduite par la renommée d'Isaïe, elle résolut

solut d'être aimée de lui ; & sa résolution prise, elle prit le parti franc & naïf de lui écrire. Nous ne rapporterons point sa lettre, parce que cette pièce, ainsi que la démarche de la Princesse, n'a d'autre mérite que celui de la clarté & de la simplicité d'une déclaration, au sens de laquelle il n'est pas possible de se tromper. Isaïe, qui l'entendit comme nous l'entendrions, y répondit par un procédé non moins franc. Allez apprendre à votre maîtresse, dit-il au porteur de l'épître, que je ne tarderai pas à me rendre auprès d'elle. En effet, il se mit en marche avec Tronc le lendemain ; & il fit tant de diligence, qu'il arriva avant la réponse. Dès qu'il a mis le pied dans la ville, il se fait conduire au Palais du Roi. A la porte, un Officier de garde lui demande qui il est, d'où il vient, & ce qu'il désire? A la première question il répond qu'il est le Chevalier Isaïe; à la seconde, il dit qu'il n'a pas besoin d'en dire davantage ; à la troisième, il saisit l'Officier par le chignon du cou, & lui cognant la tête contre un pilier de la porte, il la lui casse, & monte l'escalier. Arrivé dans

les appartemens, il entend des voix de femmes, entre dans la chambre où elles sont, & voyant une très-belle personne, il lui demande si elle n'est pas la Princesse Marthe. Sur la réponse, il se fait connoître, & il est reçu comme il avoit lieu de l'espérer. Mais bientôt Irion arrive & trouble leur vif entretien. Il se plaint de la manière étonnante & hardie dont il est entré chez lui. Le Chevalier se justifie en peu de mots, & croit devoir faire quelques excuses à l'oncle couronné de Marthe; mais celui-ci, conservant son ressentiment, parle de le faire arrêter. Le Chevalier adouci ou poli par l'amour, aime mieux se retirer que de faire une scène. Cependant Tronc trouve le moyen de faire entendre à Marthe qu'Isaïe n'ira pas plus loin que la première maison du fauxbourg, & cet avis suffit à la tendre Princesse. Dès le soir elle se rend à cette maison; Isaïe la reçoit avec les transports qu'inspire une démarche aussi obligeante; & tous deux, pressés par les circonstances, profitèrent de la douceur d'un tête-à-tête dont la réflexion ne pouvoit plus retarder les effets.

Isaïe partit malgré lui le lendemain matin. Un tendre souvenir exigeoit qu'il s'entretînt avec Tronc de l'objet dont il lui retraçoit l'image. Tronc, rêveur, ne paroissoit pas prendre intérêt à des détails toujours intéressans. Le Chevalier se plaignit de son indifférence. Indifférent, répondit-il; je suis loin de cet état: vos plaisirs m'ont valu cent coups d'étrivières. . . . Comment, dit le Prince surpris ? -- Oui Monseigneur, *Jà en suis-je moulu & déchiré. Les Fées, vos amies & protectrices, m'ont fait chièrement payer vos plaisirs. Ores denssiez-vous aux nopces, & payois-je les violons, & disoient-elles que en ma chair devois-je ressentir le tort que avoit la votre.*

Isaïe le consola comme il put, & ils continuèrent leur route.

Nouvelles aventures, nouveaux exploits, nouvelles conversions. Isaïe défait le géant du Haut-Heurt, qui habitoit dans la forêt de Landevert. Il lui coupe la tête, s'empare de son château, délivre le Comte Hergo que le méchant en avoit dépossédé, & qu'il tenoit dans ses prisons. Il lui rend son château, & l'arme Chevalier. Il combat seul contre

quarante Chevaliers ; il en tue sept ; les trente-trois autres l'entourent, & le font prisonnier. Mais par l'adresse de l'ami Tronc, il trouve le moyen de s'échapper de la tour où il étoit renfermé ; il surprend les trente-trois Chevaliers endormis, & les tue tous. Enfin, il apprend que *Cravintor de l'outrageux passage* veut épouser, malgré elle, la Dame de Bellegarde, & la retient prisonnière. Il joûte contre Cravintor, l'abat, & l'amène enchaîné à sa Dame. Cravintor demande pardon, & la Dame de Bellegarde, qui n'a pour lui que du mépris, le laisse aller honteusement & sans armes. Elle invite le Chevalier à passer la nuit dans le château : il y consent ; & déjà en soupant, il commençoit à la trouver charmante, lorsque Tronc le tirant par la manche : *Oh, oh, Sire, mon maître*, lui dit il, *gardez de me faire encore étriller par les Fées.*

Les craintes de Tronc n'auroient peut-être pas été capables d'arrêter les désirs du Chevalier ; mais la Dame lui avoua qu'elle aimoit le Comte Hergo. Vaincu par la délicatesse, il se détermina sur le champ à la remettre entre les mains du

Comte. Celui-ci unit ſes terres & ſa deſtinée à celles de la Dame, après avoir combattu & tué Gravintor, qui étoit revenu encore une fois pour s'en emparer.

Pendant que toutes ces choſes ſe paſſoient, la malheureuſe Princeſſe Marthe éprouvoit toutes les conſéquences d'une lettre écrite, & d'un rendez-vous donné trop imprudemment. Le Roi, ſon oncle, lui propoſa un parti qui devoit lui paroître avantageux: elle rougit en le refuſant: mais elle rougit bien davantage, lorſqu'il fallut avouer la cauſe de ce refus. Ce ne fut qu'après avoir verſé bien des larmes, qu'elle confia à ſon oncle cet important ſecret. Le Roi Irion fut bien étonné que le brave Iſaïe, n'ayant paſſé que vingt-quatre heures dans ſes Etats, les eût employées à aſſommer ſa garde, & à ſéduire ſa nièce. Mais enfin le mal étoit fait, & ce bon Roi prit le parti de pardonner, & d'élever l'enfant auquel Marthe donna le jour peu de mois après. Il le nomma Marc, & le ſurnomma l'exilé, parce que ſon père, l'ayant abandonné, ſembloit avoir voulu le bannir de ſa préſence, & lui refuſer les ſoins paternels.

Le fils d'Isaïe annonça, presque en naissant, une force & un courage extraordinaires. On put augurer qu'il seroit un terrible joûteur, & un guerrier invincible ; mais en même tems il se montra peu docile aux instructions, très-disposé à la colère, s'emportant aisément, & se vengeant cruellement des plus légères contradictions. Il étoit encore très-jeune lorsque son Gouverneur *s'alla lamenter au Roi Irion, disant que l'enfant mordre ne veut aux documens de chose divine, & que c'est la plus cruelle pièce de chair qui oncques issit de mère.* Le bon Roi, dit l'Auteur du Roman, *s'en rit en sa barbe*, & se contente de dire au Gouverneur qu'il faut le corriger. Le pauvre Gouverneur veut suivre cet avis; mais le châtiment qu'il prépare retombe sur lui-même. L'ame du jeune Marc se déploie de ce moment. Quelques jours après il embroche le Maître-d'hôtel du Roi, & jette son Boureillier dans un puits, *parce que son repaît ne lui avoient apporté à tems.* Le Roi rit encore de cette gentillesse. Les qualités brillantes n'ont malheureusement que trop de quoi séduire, quelque mauvais usage qu'on en fasse. Le jeune

Marc alla beaucoup plus loin dans la carrière que son bras venoit de lui ouvrir; mais n'anticipons point sur l'ordre des événemens.

Tandis que l'on élevoit ainsi ce jeune homme en véritable enfant gâté, Marthe, sa mère, par le conseil de son oncle, cherchoit par-tout Isaïe, dans la sage & juste vue de se l'attacher par les liens du mariage. Le premier moyen qu'elle employa, fut de faire *crier* par toute la Grande-Bretagne un fameux tournoi, auquel tous les Chevaliers étoient invités. On ne doutoit pas qu'Isaïe ne s'empressât pour y venir signaler sa valeur. En effet, dès qu'il eut appris cette nouvelle, il se mit en chemin; mais ce ne fut qu'après avoir fait un serment indiscret, dont nous aurons bientôt occasion de parler. Déjà il avoit pris la route des Etats d'Irion, lorsqu'un *faux & couart* Chevalier, ayant entendu parler & de la gloire d'Isaïe & de la beauté de Marthe, s'avisa de vouloir triompher de celle-ci, à l'abri du nom de son amant. Pour cet effet, il fit faire des armes toutes pareilles à celles d'Isaïe; il fait peindre sur son écu le lion de Léo-

nois, traverſé d'une barre, & décoré en chef des armes de Cornouailles. Un panache noir & couleur de feu orne ſon caſque; ſa lance & ſes éperons ſont dorés. Dans ce brillant équipage il ſe préſente au tournoi. Chacun croit reconnoître Iſaïe. On applaudit, & l'on va porter cette nouvelle à la Princeſſe Marthe. Elle accourt, & prend la première place ſur le balcon magnifique deſtiné aux Dames. Elle veut aſſiſter à la première joûte, & ne doute pas qu'elle ne reconnoiſſe ſon Amant à la nobleſſe avec laquelle il porte des coups toujours aſſurés. Mais que ſon attente eſt trompée! Dès la première atteinte, le faux Iſaïe eſt renverſé. Heureuſement qu'en ſe retenant au crin d'un cheval vigoureux, il ne quitte pas la ſelle. Mais ſautant les barrières, il fuit par le grand chemin. On le pourſuit avec des huées, & c'eſt dans ce moment que le véritable Iſaïe paroît. La viſière de ſon caſque étoit baiſſée, & ſon écu couvert. Il s'informe de la cauſe du bruit qu'il entend, & du mouvement qu'il voit. C'eſt le Chevalier Iſaïe qui s'enfuit, lui répond-on. Le remercîment d'Iſaïe eſt de paſſer ſa lance

au travers du corps du Spectateur qui lui apprend cette nouvelle. Au même instant il entre dans la carrière. Celui qui avoit vaincu le faux Isaïe, triomphoit déjà : il l'attaque, le désarçonne, le perce, & remporte une victoire égale sur tous ceux qui veulent lui résister. Marthe reconnoît, à ces exploits, le véritable Isaïe. Elle l'appelle, & bientôt le voit à ses pieds, le reçoit dans ses bras, & le mène en triomphe au Palais d'Irion. On l'y traite avec magnificence. Le Roi & sa fille se flattent de changer bientôt en myrtes les lauriers qu'il vient de cueillir ; lui-même s'enivre de cette idée ; & la cérémonie du mariage ne paroît être différée de trois jours, qu'à cause des grands préparatifs qu'exige une si belle fête. Mais dès le soir, Tronc fait souvenir son maître du terrible serment qu'il fit lorsqu'il sortit de la tour où l'avoient enfermé les trente-trois Chevaliers. *Si Dieu me délivre de céans*, dit alors Isaïe, *je lui voue, & lui promets de ne jamais demander ni accorder don d'amoureuse merci à Dame quelconque, que je n'aie tué ou ramené au giron de l'Eglise dix fois autant de mécréans que*

ſont des jours dans l'an. Ores, Sire, ajouta Tronc, êtes encore bien loin de compte. Le Chevalier en convient; & lié par ſon ſerment, il prend le parti de s'échapper dès la nuit ſuivante.

La douleur de Marthe fut telle qu'on peut ſe l'imaginer lorſqu'elle apprit ce départ. Elle s'informe par-tout de ce qu'il eſt devenu; on ne peut l'en inſtruire; ſon vœu indiſcret étoit ignoré de tout le monde. Pour lui, pénétré de l'engagement ſacré qu'il a pris, il cherche à le remplir, avec ce déſeſpoir qui ajoute tant à la bravoure. Il convertit ou il aſſomme. Il n'a pas d'autre moyen de ſe dégager. Dans le cours de peu de mois, il peut déjà compter quatre mille mécréans victimes de ſon zèle & de ſon bras; mais il s'apperçoit bientôt avec douleur que ſa valeur même les a rendus rares dans la Grande-Bretagne.

Marthe, déſolée, ne voit d'autre parti à prendre que de courir le monde pour chercher ſon Amant. Elle ſe déguiſe en Ménestrel, & va de château en château, chantant des Lays qui exprimoient ſa peine & ſes déſirs. Nous ne la ſuivrons point dans les courſes inutiles qu'elle fit

pendant quelque tems; mais nous nous arrêterons avec elle à la porte du château d'Argus, pour écouter la chanson que lui inspira l'amour.

Vous qui d'amour sentez la douce flamme,
Savez combien l'absence est grand tourment!
Or, dès long-tems bien l'éprouve en mon ame,
Loin de celui que je vais réclamant.
Est-il au monde ou Guerroyeur ou Dame
Qui n'ait ouï le nom de mon Amant?

Lorsqu'on apprend qu'une ville est réduite,
Qu'un fier géant en deux est pourfendu,
Qu'un seul a mis toute une armée en fuite,
Qu'un grand lion gît sur terre étendu,
C'est mon Amant qu'on nomme tout de suite;
A telle gloire autre eût-il prétendu?

Qui mieux que lui sait signaler son zèle,
Et les Payens tuer ou convertir?
Qui pourroit mieux obtenir d'une Belle,
Palme d'amour ou rose de plaisir?
Qui défend mieux l'honneur d'une Pucelle,
Et, s'il le veut, qui peut mieux le ravir?

A le chercher si je passe ma vie,
Si le chanter est mon plus doux labeur,
Peut-on avoir plus noble fantaisie?
Peut-on choisir plus aimable vainqueur?
Si parmi vous est mon cher Isaïe,
Ah! rendez-moi le maître de mon cœur.

Isaïe étoit en effet dans ce château ; & un moment pouvoit finir les peines de Marthe. Malheureusement Tronc fut le seul qui entendit cette chanson ; craignant encore la correction des Fées, il eut la force de résister à la pitié, & se montrant à Marthe, après s'être assez déguisé pour n'être pas reconnu : *Beau Ménestrel*, lui dit-il, *j'entends que cherchez Monseigneur Isaïe. Na guères l'eussiez ici treuvé, mais a pris le chemin de Blanir ; la ville prochaine. Suivez cette route, ne peuvez manquer de le joindre.*

Marthe suivit ce perfide conseil, & dès le lendemain Tronc engagea son maitre à partir.

Pendant que cette infortunée perdoit ses pas & sa musique, en cherchant vainement l'objet qu'elle pleuroit, & que celui-ci augmentoit trop lentement à son gré le nombre de ses conversions, Marc l'exilé croissoit toujours en force, & se trouvoit en état d'aller les essayer en campagne. Mais c'est de la main de son père qu'il veut être armé ; & pour se rendre digne de cet honneur, chemin faisant, & cherchant Isaïe, il tue des monstres, pourfend des géans, prend

des châteaux, & sauve ou venge l'honneur de mainte pucelle.

Enfin il apprend qu'une armée de cinquante mille Sarrasins, embarqués sur une flotte commandée par l'Amiral de Perse, vient de descendre sur les côtes de la Grande-Bretagne. Cette armée s'est séparée en deux corps. L'un a marché vers les Etats du Roi Irion, l'autre est restée sur la côte pour garder les vaisseaux. Marc l'exilé se trouvant plus près de celui-là, & quoique sans expérience encore, jugeant bien qu'il est important de couper la retraite aux ennemis, se dispose à l'attaquer. Il rassemble, à la hâte, une troupe de Paysans, & les arme comme il peut. Quelques Chevaliers qui avoient été d'abord effrayés, passent sous les étendards d'un jeune *Varlet*, dont l'air de confiance & la force les rassurent. Il y en avoit même déjà parmi eux quelques-uns qui s'étoient fait Hermites, car le froc étoit alors les invalides de la Chevalerie. Cette petite armée marche, ayant à sa tête Marc, qui seul la valoit toute entière. Elle surprend le camp ennemi, à la faveur d'une nuit obscure. A la rapi-

dité des coups que portoit le jeune Héros, les Sarrasins croient l'armée nombreuse. La terreur grossit les objets. On fait un grand carnage de ces Mécréans, & le reste est enchaîné ou forcé de se faire Chrétien. Sans perdre de tems, Marc passe aux vaisseaux qui n'avoient qu'une foible garde, & s'en empare. Sur celui de l'Amiral (qui avoit péri dans le combat) il trouve une fille charmante. C'étoit la belle Orimonde; elle étoit plongée dans la douleur de la mort de son père : Marc l'admire, entreprend de la consoler, l'amène dans sa tente, soupe avec elle, la console, la baptise, & l'épouse, à quelques cérémonies près qu'il remplira dès qu'il sera rentré dans la Capitale du Roi Irion. Le lendemain il se met en marche à la tête de sa petite armée, pour aller à la poursuite de l'autre armée Sarrasine; mais la valeur de son père l'avoit prévenu, & le plaisir d'admirer prit bientôt la place du plaisir de vaincre. Revenons un moment sur nos pas.

Isaïe qui couroit l'Angleterre comme son fils, avoit aussi entendu parler de l'irruption des barbares. A la première

nouvelle qu'en eut Tronc, il lui dit : *Monseigneur, veci belle occasion pour votre vœu parfaire ; ici sont Sarrasins à foison pour occire ou pour sauver.* Isaïe part aussi-tôt, rassemble à la hâte une petite armée, dont il fait toute la force, & marche au corps des Mécréans qui étoit déjà devant les murs de la Capitale d'Irion. L'attaquer, le défaire, & délivrer la Ville, fut l'ouvrage d'une matinée. Tout ce qui ne fut pas tué, fut baptisé : & Isaïe ayant accompli son vœu, vient s'offrir triomphant à l'oncle de Marthe : mais hélas ! elle couroit le monde pour chercher l'objet qui voloit dans ses bras tout couvert de lauriers.

Isaïe, accablé de cette nouvelle, se livroit depuis une heure à tout son désespoir, lorsque le fidèle Tronc accourt vers lui, & lui apprend qu'il vient de trouver la tendre Marthe dans la tente du Général Sarrasin tué dans le combat. L'infortunée Princesse étoit comme ensevelie sous un tas de Mécréans massacrés par la redoutable épée d'Isaïe. Elle avoit été arrêtée par un parti, amenée au Général, & condamnée par lui à amuser ses oreilles par les sons de

ſa harpe. Iſaïe vole vers elle : quel moment pour l'un & pour l'autre ! Marc l'exilé arrive, menant en triomphe la belle Orimonde, & les convertis qu'il a faits. L'eſprit ne peut point décrire ces ſituations.

La poſtérité du grand Triſtan ainſi réunie, ſatisfaite & victorieuſe, on célébra avec la plus grande magnificence les noces du père & du fils ; & le fils fut armé par ſon père. Au milieu des fêtes, on vit reparoître les Fées protectrices. Leurs préſens touchèrent moins les nouveaux époux, que la ſenſibilité & la ſatisfaction qu'elles témoignèrent en les offrant. Il falloit une récompenſe au fidèle Tronc. Il la trouva dans la connoiſſance qu'elles donnèrent de ſon origine, & dans le bonheur particulier d'apprendre qu'il leur appartenoit par le ſang. Il étoit fils de leur ſœur aînée, la Fée Gloriande. Des conjonctures ſingulières, & dont on trouve le détail dans les Annales de la Féerie, l'avoient forcé à faire une longue & rude pénitence ; & pour paſſer le tems, les Fées, ſes tantes, l'avoient déguiſé ſous la figure d'un Nain hideux, & l'avoient attaché

au sort de leur protégé. Ce tems de disgrace étoit expiré. Les Fées le débarbouillèrent, & il parut le plus joli Prince du monde, comme il en étoit déjà le plus spirituel. La petitesse de sa taille fut le seul défaut qui lui resta. Ses tantes lui donnèrent un Royaume, & on l'appella *Aubert*; mais comme il étoit très petit, il est plus connu sous le nom d'*Auberon*. C'est sous ce nom qu'il fit de grands exploits, dont il est parlé dans le beau Roman de *Huon de Bordeaux*, que nous ferons connoître.

TROISIEME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

Amours d'Aſpaſie de Milet, & autres Romans tirés de l'Hiſtoire Grecque; par Madame de Villedieu.

MADAME DE VILLEDIEU nous a donné des Romans hiſtoriques tirés de l'Hiſtoire Grecque, de l'Hiſtoire Romaine & de l'Hiſtoire de France; mais les morceaux de ces différentes Hiſtoires ſont ſi bien mêlés, qu'on y paſſe continuellement de l'un à l'autre ſans aucun ordre chronologique, & que les mêmes Héros y paroiſſent quelquefois à pluſieurs repriſes : c'eſt ainſi que les Amours d'Alcibiade, que Madame de Villedieu a placés dans le portrait des foibleſſes humaines, ſe trouvent encore dans les Amours des grands Hommes, & y ſont différemment tournés.

Pour préſenter à nos Lecteurs ces fruits du génie de Madame de Villedieu d'une façon qui ſoit plus agréable, nous avons pris le parti de refondre ces Romans hiſtoriques, & de les diviſer en trois claſſes, la Grecque, la Romaine & la

Françoiſe, en donnant à chacune pour cadre le Roman principal de Madame de Villedieu dans cette même claſſe. Ainſi nous allons commencer à parler des Romans tirés de l'Hiſtoire Grecque, & nous plaçons la ſcène dans la maiſon de l'illuſtre Aſpaſie; les Romans tirés de l'Hiſtoire Romaine auront pour cadre les Exilés de la Cour d'Auguſte, & ceux tirés de l'Hiſtoire de France, les Amours de Madame de Sauve, première partie des déſordres de l'amour. Ces deux derniers morceaux auront place dans les volumes ſuivans.

Le jeune Cyrus, fils du Roi de Perſe Darius - Nothus, voyageoit, de l'aveu du Roi ſon père, pour s'inſtruire dans les arts, les ſciences & les mœurs de la Grèce. On lui avoit principalement recommandé de s'arrêter à Athènes, & on l'avoit, avec raiſon, aſſuré que c'étoit-là qu'il pourroit recevoir les meilleures leçons de philoſophie, & connoître ceux qui portoient au plus haut degré les talens naturels & acquis. Effectivement Athènes étoit alors le centre de la politeſſe, de la magnificence & du bon goût. Ce fut, de toute la Grèce, la Ville où Cyrus fit un plus long ſéjour. Il y garda, en apparence, le plus ſévère *incognito*, pour pouvoir fréquenter plus

librement le Lycée & le portique. Il n'y passoit que pour un jeune Seigneur Persan ; mais quoique le désir de se conformer à son goût éloignât de lui les honneurs dûs à son rang, on n'ignoroit pas qu'il étoit le fils du grand Roi. Bien avant que d'arriver à Athènes, il avoit entendu parler de la célèbre Aspasie. Sa beauté, ses talens, ses graces, sa philosophie, sa fortune enfin, avoient fait trop de bruit dans le monde pour ne pas pénétrer jusqu'à lui. Un des premiers soins de Cyrus fut de s'informer si elle étoit encore à Athènes. On l'assura qu'elle y jouissoit toujours d'une grande considération, quoique depuis la mort de Périclès & la retraite d'Alcibiade, elle eût la sagesse de ne se plus mêler des affaires de la République ; & que pour mieux constater sa retraite, elle eût épousé un Citoyen obscur, avec lequel cependant elle jouissoit de toutes les douceurs de la vie auxquelles elle étoit accoutumée depuis long-tems. Les Philosophes, les Littérateurs les plus distingués & quelques femmes aimables composoient sa société ; & les jeunes Athéniens n'y étoient admis,

qu'autant que leurs mœurs & leur conduite répondoient de leur caractère. Cyrus brigua l'avantage d'y être présenté, & l'obtint. Il y fut reçu d'Aspasie avec la politesse la plus noble & la moins gênante. Elle étoit déjà loin de la jeunesse; mais les attraits d'une beauté autrefois très-éclatante n'étoient point encore effacés. La fraîcheur de son teint s'étoit d'autant mieux conservé, qu'elle n'avoit point eu recours à l'art pour en augmenter l'éclat. Les minauderies sur-tout lui avoient toujours été étrangères; enfin, à juger de son ame par l'extérieur de sa personne, on voyoit qu'elle avoit réuni toujours la délicatesse, la franchise, l'esprit, le sentiment, la raison & le naturel. Il y avoit cependant beaucoup d'art chez elle, mais c'étoit de cet art supérieur aux petites ressources.

Les premières visites se passèrent en conversations générales, mais dans lesquelles Aspasie fit toujours briller son esprit & ses connoissances. Cyrus lui dit qu'il étoit persuadé que l'amour & les femmes ne devoient pas jouer un si grand rôle dans les Etats Républicains

que dans les Monarchies, parce qu'il étoit plus facile de séduire un seul homme tel qu'un Monarque, qu'un Sénat ou un Peuple entier, dont une bonne partie étoit composée de gens ou vieux ou sages, & qui n'étoient généralement gouvernés par aucune passion. Prince, lui répondit Aspasie, vous ne connoissez pas les Républiques : votre opinion seroit fondée, si dans nos délibérations chacun avoit un avis à soi; c'est ce qui n'arrive jamais. Dans une assemblée (quelque nombreuse qu'elle soit), le crédit est partagé entre un très-petit nombre de personnes : une seule quelquefois ramène toutes les opinions à la sienne; & si cette révolution, assez ordinaire, est l'effet des inspirations d'une femme, c'est alors cette femme qui gouverne véritablement la République. Je n'ai garde, ajouta-t-elle en baissant les yeux, de vous en donner des preuves tout-à-fait récentes : mais tous les tems m'en fournissent. Croyez-vous, par exemple, que Solon & Lycurgue, ces fameux Législateurs de Lacédémone & d'Athènes, n'ont pas consulté l'amour, lorsqu'ils ont donné ces loix, d'après lesquelles ces mêmes

villes ſont encore gouvernées aujourd'hui ? . . . Non, en vérité, je ne l'aurois jamais cru, repartit Cyrus. Eh bien, dit Aſpaſie, permettez-moi de vous l'apprendre.

Hiſtoire de Solon,

La ſageſſe la plus auſtère n'eſt point impénétrable aux traits de l'amour. Solon, ce ſage Athénien, Légiſlateur de ſa Patrie, ne put ſe défendre d'aimer. Il deſcendoit de Codrus, le dernier des Rois de l'Attique, iſſus de Théſée. Les qualités de ſon ame répondirent à la nobleſſe de ſon origine. Son père Euphorion ne lui avoit laiſſé qu'une fortune médiocre. Il l'employa à voyager pour s'inſtruire, & revint à Athènes avec des connoiſſances précieuſes, & plus de richeſſes que ſon père n'en avoit diſſipées.

Il trouva Athènes diviſée en différens partis. L'un favoriſoit le Gouvernement populaire, & vouloit que l'autorité fût partagée entre tous les Citoyens ; les autres vouloient au contraire qu'elle appartînt à un ſeul Magiſtrat perpétuel, qui gouvernât ſous le nom d'Archonte. Solon

fit briller son esprit dans les assemblées tumultueuses, où ces grandes questions furent agitées. On s'apperçut qu'il penchoit vers le Gouvernement populaire; & il avoit pour antagoniste Pisistrate, l'un des plus considérables Citoyens; le plus grand nombre se déclara pour Solon, & il fut fait Archonte, au préjudice de son rival. Il n'usa des droits de sa Magistrature que pour nous donner les loix les plus sages & les plus douces; il abolit celles tout-à-fait rigoureuses qu'avoit établies Dracon, l'un de ses prédécesseurs; il proportionna les peines aux fautes, & n'imposa pas même des supplices terribles pour les crimes les plus atroces, ne voulant pas supposer qu'on pût en commettre dans Athènes. Il établit ou perfectionna l'établissement de ce fameux Aréopage, dont la réputation de justice s'est étendue par toute la terre, & dont les décisions servent aujourd'hui de règles & de loix, non-seulement à la Grèce, mais à une partie de l'Asie & de l'Europe. Enfin, il fit convenir ses Compatriotes que s'il étoit nécessaire qu'ils s'en rapportassent

de

de leurs intérêts particuliers à un conseil de gens expérimentés, tel qu'étoit l'Aréopage; il étoit juste aussi que la paix & la guerre fussent soumises à la décision du peuple, dont chaque membre étoit intéressé à ces grandes résolutions. Il pensa même qu'il falloit leur laisser le choix des Magistrats, & la liberté de bannir ceux qui leur paroîtroient dangereux.

Ce sont ces sages loix que nous suivons encore. Elles furent reçues avec transport dans Athènes, & généralement applaudies au dehors. Les sages de la Grèce s'empressèrent à admettre Solon parmi eux, & vinrent l'admirer & le félicité. Les Romains, peuple d'Italie, à qui nos Oracles promettent une grande gloire & un grand empire, nous ont envoyé demander ces loix, comme les règles les plus sages qu'ils pussent établir pour eux-mêmes.

Solon se préparoit à quitter la Magistrature, & à laisser le choix de son successeur au peuple, lorsque Pisistrate, ce concurrent redoutable, imagina de ravir à Solon sa gloire, & au peuple son pouvoir. Les moyens dont il se servit furent

les attraits de sa fille Argine. Solon en paroissoit épris ; elle n'avoit montré que de l'éloignement pour l'ennemi de son père : mais enfin ce père lui conseilla d'exercer tout son empire sur le cœur & sur l'esprit du Sage qu'il falloit séduire. Il ne fut pas difficile à la belle Argine d'y réussir. Solon, enivré d'amour, lui jura qu'elle pouvoit tout exiger de lui. Eh bien, lui dit la fille de Pisistrate, j'exige que vous remettiez à mon père la Magistrature ; que vous preniez la résolution de voyager ; & que, pendant une absence assez longue, vous lui confiez l'exécution de vos loix : à votre retour, ma main vous est assurée ; vous la tiendrez de l'amour & de la reconnoissance.

Après avoir résisté long-tems à des propositions si embarrassantes, Solon les accepte enfin. Il part, laissant Pisistrate Archonte d'Athènes. Il parcourt l'Egypte, se fait initier aux grands mystères de Memphis, & se fait admirer par les Prêtres Egyptiens, les plus sages de tous les hommes. Il traverse la Lydie ; & vous savez avec quelle noble philosophie il mépriса les richesses de Crésus, & lui prédit ses malheurs. Il trouve à Milet, ma patrie, l'illustre Thalès,

qui veut lui faire accepter un trépied d'or, qui avoit été trouvé près du temple de Delphes, & sur lequel étoit gravée cette inscription : *Au plus sage des hommes.* Solon sentoit bien dans son cœur que ce prix ne lui étoit pas dû : Ah ! Thalès, Thalès, répondit-il, sans doute que connoissant votre propre cœur, vous jugez qu'il n'est pas tout-à-fait digne d'un si grand honneur ? J'éprouve un pareil sentiment. Qui sait si ceux dont nous avons la plus haute opinion, en seroient plus dignes que nous ? ... Allons consacrer ce trépied à Apollon.

En effet, la foiblesse de Solon éclata bientôt. A peine fut-il arrivé dans l'Isle d'Egine, qu'il apprit que Pisistrate avoit dépouillé le peuple d'Athènes de ses droits ; qu'il exerçoit sur sa patrie un pouvoir tyrannique, & qu'il n'avoit conservé des loix qui lui avoient été confiées, que celles qui étoient compatibles avec l'autorité souveraine. Solon, désolé, écrit à Pisistrate la lettre la plus vive, & l'accable de reproches. Pisistrate emploie, pour le séduire, le même moyen qui lui avoit déjà si bien réussi. Solon reçoit cette lettre.

Argine à Solon.

« Solon, si vous m'aimez, pardonnez » à mon père ; revenez dans Athènes » l'aider par vos conseils à rendre heu- » reux nos Concitoyens : venez jouir du » bonheur que vous a promis le cœur » de la fidelle Argine».

Le foible Solon est vaincu ; il retourne dans sa patrie, devient le premier sujet & le fidèle Conseiller de Pisistrate : le tyran jouit de son pouvoir à l'abri de ces mêmes Loix qui avoient été faites pour le prévenir ; & le peuple, étonné de le voir soutenu par celui qui lui avoit été & lui devoit être le plus opposé, troublé, ne s'attendant point à un pareil dénouement, attend, pour secouer le joug de Pisistrate, la mort du sage Solon. De son côté, Pisistrate ménagea le peuple tant que Solon vécut ; Argine y contribua par la douceur de son caractère, & par son empire sur l'esprit de son père & le cœur de son mari : mais, après la mort de celui-ci, Pisistrate devint plus hardi. Il osa être tyran dans toute la force du mot, & fut massacré. Argine ne survécut point à cette double

perte. Mais les Loix de Solon furent rétablies dans toute leur pureté & leur vigueur.

Cyrus parut entendre cette hiſtoire avec plaiſir, & témoigna le plus vif déſir de ſavoir auſſi celle de Licurgue. Je conçois, dit-il, que l'auteur des loix douces & humaines qui gouvernent Athènes, ait pu être ſenſible à l'amour; mais j'ai peine à comprendre que l'auteur des loix auſtères de Lacédémone les ait établies d'après un ſi tendre ſentiment... Ecoutez-moi ſeulement, reprit Aſpaſie.

Hiſtoire de Lycurgue.

Eunome, Roi de Sparte ou Lacédémone, de l'illuſtre race des Héraclides deſcendans d'Hercule, eut deux fils, Polidecte & Lycurgue. Le premier avoit tous les avantages de la figure & de la force naturelle; le ſecond avoit ceux des talens & du courage de l'eſprit. Ils furent tous deux élevés par le père de la belle Argellie, fille d'un des plus conſidérables Citoyens de Lacédémone; & à peine ſentirent-ils l'un & l'autre qu'ils avoient un cœur, qu'ils en firent hommage à la fille de leur Gouverneur. Polidecte,

comme l'aîné, avoit droit à la couronne : Lycurgue devoit rester dans l'état d'un simple particulier. Il osa cependant disputer à son frère le cœur de sa Maîtresse : les dispositions d'Argellie étoient telles qu'il l'eût infailliblement emporté, si la couronne ne s'étoit trouvée du côté opposé. Mais Eunome mourut ; Polidecte devint Roi, & Argellie ne put lui refuser sa main. Lycurgue, au désespoir, ne put soutenir la vue d'une union si contraire à ses désirs. Il prit le parti de voyager, & tira de ses voyages tout le fruit qu'annonçoient les qualités de son esprit. Il s'appliqua particuliérement à connoître les mœurs & les usages des pays qu'il parcourut. Il s'arrêta dans l'Isle de Grète, & y étudia les loix sévères de Minos. Ce fut dans cette Isle qu'il apprit la mort de son frère Polidecte. Il prit aussi-tôt la résolution de revoir sa patrie & sa chère Argellie. Cependant, en retournant à Sparte, il consulte l'Oracle, dont voici la réponse : *Allez, ami des Dieux, & remplissez les augures d'Apollon, en jettant les fondemens de la plus florissante République qui ait jamais été.* Un pareil Oracle sembloit lui promettre

le sceptre de Sparte. Il pouvoit s'en flatter d'autant plus que Polidecte, son frère, n'avoit pas laissé d'enfans : il est vrai que la Reine étoit enceinte. Mais les droits d'un enfant encore à naître, n'étoient guère capables de balancer ceux d'un Prince déjà connu par des exploits, des vertus, des talents, & qui avoit acquis de grandes connoissances. Son premier soin, en arrivant à Sparte, fut de se rendre auprès de la Reine. Ce n'est point, lui dit-il en tombant à ses genoux, d'un cœur qui vous est acquis depuis longtems, que je viens vous rendre l'hommage, c'est d'une couronne dont le défaut m'a privé du bonheur de vous posséder ; je peux enfin vous l'offrir. Demeurez sur le trône, Madame : vous seroit-il moins cher avec Lycurgue qu'avec Polidecte ? Quoi ! Seigneur, lui répondit la Reine, vous venez donc enlever la couronne au fils de votre malheureux frère, au mien ? Ah ! si tel est votre projet, permettez-moi de m'exiler de ma patrie, & de me retirer dans une solitude, où je pleure à loisir, moins mes propres malheurs, que la gloire & la vertu de Lycurgue. En disant

ces mots, Argellie se retire, abandonnant le Prince à ses réflexions. Il en fit de sérieuses ; & dès le lendemain il déclara aux Spartiates assemblés, qu'il n'acceptoit la Régence de l'Etat, qu'à condition que si la Reine mettoit au monde un Prince, cet enfant seroit le véritable Roi, & qu'il lui remettroit fidellement la couronne, dès qu'il seroit en âge d'en supporter le poids. Les Spartiates ne se prêtèrent qu'avec peine à cet acte de modération. Mais enfin ils y consentirent, & Lycurgue en porta la nouvelle à Argellie. Ce n'est pas tout, Madame, lui dit-il ; je veux préparer au fils de mon frère, & de l'objet qui me sera toujours le plus cher, le règne le plus glorieux ; je veux que ce soit sous son nom que soient publiées les loix les plus sages & les plus capables de rendre ses peuples heureux, & la puissance de Sparte redoutable ; qu'on oublie le nom de Lycurgue ; & que celui de Charilaüs (c'est le nom que doit porter votre fils, par les dernières volontés de son pere) orne le frontispice du plus beau temple élevé à la gloire, à l'honneur & à la vertu.

Lycurgue tint parole : Argellie mit au monde un fils qui fut nommé Charilaüs. La couronne & le sceptre furent mis sur son berceau ; & ce fut sous le nom de ce Roi que furent publiées ces belles loix, austères sans doute, mais auxquelles Lacédémone doit sa gloire & sa puissance, & qui nous font si souvent trembler pour notre liberté, nous peuples heureux accoutumés à des mœurs plus douces, mais moins faites pour exciter l'admiration & la terreur. On reconnoît cependant dans ces loix de Lycurgue le cœur d'un homme auquel les plaisirs de l'amour n'étoient pas indifférens. Il laisse ses sujets s'y livrer, il leur en facilite même les moyens ; il les tient bien plus en garde contre le sentiment ; & l'on remarque dans ses réglemens la réflexion d'un homme à qui la délicatesse de son cœur a coûté de grands sacrifices, & qui ne veut pas y exposer les autres.

Lycurgue passa quinze ans aux pieds d'Argellie, occupé & du fils de la Reine, & du bonheur de ses peuples. Il essuya des contradictions violentes, dont il triompha. L'égalité qu'il vouloit établir

entre tous les Citoyens, & le partage égal des biens furent les plus grands objets de contestation. Les esprits se rendirent enfin. Charilaüs ayant atteint l'âge de régner par lui-même, il lui remit l'administration de son Etat, après avoir tiré parole du Roi & du Peuple, que ces loix ne seroient ni changées ni altérées, jusqu'à ce qu'il fût de retour d'un voyage qu'il supposa devoir faire jusqu'en Egypte. Argellie ne le vit pas partir sans verser un torrent de larmes. Charilaüs parut préférer à la douceur de régner par lui-même, le bonheur d'être conduit par un si sage tuteur : mais enfin Lycurgue partit, disparut, & ne revit plus sa patrie. On croit qu'il a voulu mourir en pays étranger, & qu'il défendit que ses cendres fussent rapportées à Lacédémone, pour ôter tout prétexte de dire que Lycurgue étant de retour, Sparte pouvoit changer ses Loix.

J'ose le croire comme vous, dit Cyrus, lorsqu'Aspasie eut cessé de parler. Un homme tel que Lycurgue doit avoir cette conduite : mais, belle Aspasie, qui peut mieux que votre propre exemple

prouver l'empire de l'amour & de la beauté ? ..... Aſpaſie baiſſa les yeux : le Prince inſiſta ; elle continua de faire réſiſtance, & enfin ſe retrancha à demander qu'au moins la partie fût remiſe à un autre jour. Le Prince y conſentit ; & lorſqu'il fut prêt à ſortir, Aſpaſie lui fit entendre qu'elle vouloit peu de témoins des aveux peut-être délicats qu'elle ſeroit obligée de lui faire. Il ne reſtoit plus à Cyrus qu'à chercher une occaſion favorable d'arracher ces aveux : elle ſe préſenta bientôt ; & Aſpaſie, ſans ſe faire prier davantage, commença ainſi ſon hiſtoire.

Hiſtoire d'Aſpaſie.

Milet eſt ma patrie, & ſes malheurs ſont la ſource de ma gloire & de mon bonheur. Etant encore enfant, je fus faite eſclave par les Mégariens, & bientôt vendue à un fameux Marchand Athénien, nommé Naucratès. Celui-ci augurant bien de ma figure & de mon eſprit, ne négligea rien pour perfectionner mon éducation. Il cultiva les diſpoſitions que j'avois pour tous les talens agréables. Je fis des progrès rapides dans les arts.

séducteurs de la danse & de la musique ; je pris même quelques principes du dessin ; & ils ne me furent pas inutiles pour exécuter avec une grande précision différens ouvrages de broderie. Mon inclination me portoit aussi à la poésie : mais le prévoyant, Naucratès me défendit de m'y livrer ; il craignit qu'elle n'échauffât de trop bonne heure mon cœur & mon imagination : il me recommanda bien de tâcher d'être maîtresse toute ma vie de l'un & de l'autre : il me cita l'exemple de Sapho, & celui de Corinne. Ils étoient tout récens. Sapho, victime de son enthousiasme poétique, & de l'ardeur que lui inspiroit le jeune Phaon, après avoir passé quelques années dans les plus cruelles agitations, avoit fini par se précipiter dans la mer du haut du promontoire de Leucate, ne pouvant souffrir plus long-tems les injustices d'un Amant ingrat & infidèle. Corinne étoit aimable, & même aimée du fameux Pindare. Elle faisoit des vers, & s'avisa de disputer le prix de la poésie lyrique à celui qui avoit été son Maître. Elle fit mieux, elle remporta ce prix. Mais Pindare ne lui pardonna pas d'avoir eu

cet avantage, auquel ſes charmes avoient pu contribuer. Il ſe déchaîna contr'elle, & s'adreſſa au ſatyrique Alcée pour la décrier. L'amour-propre des Poëtes eſt encore plus ſenſible que celui des Coquettes. Au reſte, ajouta Naucratès, en ne rivaliſant pas avec les Maîtres de l'art, vous pouvez vivre avec eux. Vous les inſpirerez; & ils ne diſputeront rien à vos charmes, pourvu que vous ne diſputiez rien à leurs talens : conſéquemment à ces principes, il me fit faire connoiſſance avec le vieux & aimable Anacréon. Il menoit encore une vie délicieuſe dans un fauxbourg d'Athènes. J'allai pluſieurs fois ſouper chez lui avec Naucratès, & il vint auſſi ſouvent chez celui-ci, exprès pour me voir. Il conçut pour moi tous les ſentimens dont un vieillard eſt ſuſceptible pour une beauté naiſſante. Il fit pour moi des vers qu'il chantoit lui-même d'une voix un peu caſſée, mais conduite encore avec le même goût. Il les accompagnoit de ſa lyre, & m'apprenoit toutes les fineſſes d'un art dans lequel il étoit conſommé. Il me diſoit ſouvent que le goût du chant & de la poéſie

se donne moins par règle, qu'il ne s'inspire par sentiment.

Ici le Prince interrompit Aspasie. Sans doute, lui dit-il, les vers d'un homme que tout le monde admire, ne sont ignorés de personne : toute la Grèce les chante ; vous jugez qu'ils me sont connus ? Mais ceux qu'il fit pour vous, nous ont été dérobés par votre modestie ou par la sienne : je ne les retrouve pas dans ma mémoire ; ils ne sont pas dans son recueil charmant : ah ! daignez les confier au sentiment qui m'anime pour vous & pour lui-même. Aspasie convint qu'ils n'avoient jamais été publiés. Sensible à l'empressement du Prince, elle les tira de son porte-feuille, & les lui présenta. Cyrus les lut avec transport.

Sujet fidèle de l'Amour,
A cet Enfant je me confie :
Mais lui-même est privé du jour,
Et pour guide a pris Aspasie.

Ainsi, sous l'empire charmant
De l'aimable & folle jeunesse,
Je vois couler rapidement
Les jours de ma douce vieillesse.

Conduiſez-moi, guides chéris,
Juſques à l'infernal rivage :
Mais qu'avec vous les Jeux, les Ris
Sèment des fleurs ſur mon paſſage.

Après les complimens dus à un hommage auſſi plein de délicateſſe & auſſi légitime, Cyrus pria Aſpaſie de pourſuivre. Elle reprit en ces termes :

Je mettois à profit les leçons d'Anacréon, & déjà mes progrès pouvoient flatter ſon amour-propre. Peu de jours après, mes deux Maîtres eurent entr'eux un entretien que j'entendis, & qui eſt encore imprimé dans ma mémoire. Vous voyez, mon cher Anacréon, dit Naucratès, à quel point la nature, vos conſeils & les miens ont porté les agrémens de la jeune Aſpaſie. Il ne lui manque plus rien pour être la plus jolie femme de la Grèce. Les Laïs & les Phryné doivent lui céder la place. Elle peut voler comme elles de conquête en conquête ; & tant que durera l'éclat de ſa jeuneſſe, rien ne pourra lui réſiſter. La mort aura fermé nos yeux avant que ce tems heureux ſoit paſſé pour elle, & nous la laiſſerons au comble de la gloire

& des plaisirs. Mais le tendre intérêt qu'elle m'inspire depuis son enfance, me fait désirer de pouvoir perpétuer son triomphe. L'étude particulière que j'ai faite de son cœur & de son esprit, autorise l'espoir que j'ai de réussir dans mon projet. A présent qu'elle a acquis tous les talens agréables, tâchons de lui procurer des connoissances qui lui donnent un avantage assuré sur toutes celles de son sexe : la poésie & la simple littérature ne lui suffisent point. Pourquoi ne hasarderions-nous pas de l'initier dans les mystères de la philosophie? . . . Anacréon parut d'abord étonné de cette idée : il y trouva des difficultés sans nombre ; il craignit qu'on ne fît de moi une pédante & une ennuyeuse ; qu'on ne déparât, par ces principes austères, les graces de mon esprit, & jusques à celles de ma figure. Au contraire, repliqua Naucratès, elle semera des fleurs sur l'aride terrein de la philosophie, & elles y croîtront étant cultivées par la main des Graces ; si nous attendions qu'elle eût perdu les agrémens de la première jeunesse, la philosophie lui serviroit de ressource, mais elle seroit peu utile à la philosophie.

Cette science gagnera en faisant une pareille prosélyte.

Anacréon se rendit. Il fut décidé que je joindrois le goût d'une étude aussi sérieuse à tant d'autres goûts plus agréables, mais plus frivoles. On commença à m'en donner quelque légère idée; & le premier usage que j'eus à en faire, fut de me consoler de la mort du sage Anacréon. Tous les jours il prioit les Dieux que la fin de sa vie fût douce & imprévue; ils l'exaucèrent. Un matin il s'étoit endormi sous une treille chargée de fruits délicieux : une grappe pendoit jusques sur sa bouche; il la sentit en s'éveillant, & la saisit avidement. Un grain de raisin s'arrêta dans son gosier, & lui causa une toux convulsive, qui, en un moment, le priva de la vie : quoiqu'il eût vu la révolution d'un siècle entier, & que le terme de sa vie ne pût être fort éloigné, il fut pleuré par toutes les personnes aimables qui le connoissoient, comme si sa mort eût été une surprise de la nature, & un événement tout-à-fait imprévu.

Les premiers Philosophes dont je voulus prendre des leçons, furent ceux de

la secte électrique; elle sert d'introduction à toutes les autres. Son nom signifie *considérer & choisir*. Quand de cette première école on passe au Pyrrhonisme, ou à la ridicule opinion de ne croire rien de certain, on s'égare immanquablement; mais elle éclaire lorsqu'on se sert de la connoissance de tous les systêmes pour choisir le plus vraisemblable. De toutes les écoles établies alors dans Athènes, celle de Thalès étoit la plus célèbre. Je voulus la connoître, & j'y fus reçue avec empressement : mais j'avoue que j'en fus bientôt rebutée. Les principes de mathématiques me parurent arides; & prévoyant que je n'étois pas destinée à faire un grand usage de leur application, je ne les suivis pas long-tems; cependant quelques traces de cette science restées dans ma tête, ne m'ont pas été inutiles dans la suite de ma vie.

L'étude de l'astronomie & le systême de la formation de l'univers entier, m'intéressèrent plus long-tems, & me parurent assez curieux. Pythagore, le principal Disciple de Thalès, avoit déjà posé les principes d'une certaine harmonie

universelle, qui me plut beaucoup, d'autant plus qu'il me paroissoit que tout, dans la nature, tendoit à la prouver. Mais je sentis bientôt que l'étude de tout ce qui nous est extérieur, & est étranger même à la terre que nous habitons, doit nous paroître bien indifférente, en comparaison de l'étude de nous-mêmes : aussi m'attachai-je principalement au grand dogme de Thalès & de son Disciple, sur l'immortalité de l'ame, & son émanation de la Divinité. Je sentis combien ce dogme étoit précieux à conserver ; & sans m'égarer dans les recherches qui en dérivent, sans décider entre Pythagore, qui croyoit que l'ame passoit de corps en corps, & Anaxagore, qui croyoit qu'elle rentroit dans le sein de la Divinité, je me suis fermement tenue au principe de la croire immortelle, & j'ai même achevé d'en convaincre le sage Socrate, dont je me rendis la Disciple, après avoir pris une légère idée des autres Sectes de Philosophie. Aucune autre que celle de Socrate ne s'appliquoit à former l'esprit & le cœur : je trouvai ces avantages dans l'école de mon nouveau Maître. C'étoit un Inf-

tituteur zélé, & je vous l'avouerai même, un aimable Philosophe. Il se vantoit d'avoir un génie qui l'inspiroit & le guidoit dans toutes ses démarches. Il m'assura, dès ses premières leçons, que son génie lui avoit révélé que j'ajouterois une nouvelle gloire à l'étude de la Philosophie ; que je prouverois à l'Univers que mon sexe étoit capable d'en saisir les principes & d'en goûter les douceurs. Il m'assura que je l'embellirois d'un charme particulier ; & me dit qu'une de ses maximes étoit qu'il falloit que quelquefois les Philosophes sacrifiassent aux graces, & qu'avec moi il conduiroit les graces jetter de l'encens sur l'autel de la Philosophie. Je fus flattée de l'idée de jouer un si beau rôle, & je m'attachai de plus en plus à Socrate & à sa doctrine. Je ne vous dirai point, Prince, si le Philosophe ne profita pas, pour sa personne, de l'admiration & de la confiance que m'inspiroit sa science ; craindre de le dire, c'est peut-être l'avouer, & ce demi-aveu peut suffire. Bientôt Socrate ne me cacha plus rien des mystères de son savoir profond ; il convint avec moi

que son prétendu génie n'étoit que l'art de connoître parfaitement le caractère des hommes avec qui il avoit à traiter, & ce qui devoit résulter & de leurs opinions & de leurs intérêts; que la vraie Philosophie avoit sa source dans le cœur, mais que la justesse d'esprit devoit rectifier les sentimens qu'éprouvoit celui-ci; que c'étoit à cela qu'il falloit s'en tenir, puisque de-là résultoit toute la Philosophie de conduite applicable aux événemens de la vie, & que le reste n'étoit que de vaines spéculations: que les Dieux, tels que nos Prêtres nous les représentoient, n'étoient que des fables sous lesquelles nous devions entendre les diverses modifications de l'ame, nos passions, nos vertus, nos vices; & que la véritable explication de ce grand système étant trop forte pour le vulgaire, il falloit lui laisser dévorer l'écorce d'un arbre dans le cœur duquel il ne pouvoit pénétrer.

Telles sont les grandes leçons que j'ai reçues de Socrate. Elles élevèrent mon ame, &, je l'avoue, elles touchèrent mon cœur. Ce Sage avoit eu successive-

ment deux femmes, Milto & Xantippe. L'une l'avoit désolé par son humeur indiscrètement coquette ; la seconde l'affligeoit par l'âcreté de son caractère & par une jalousie insupportable. Socrate venoit se consoler avec moi de ses chagrins domestiques : j'avois perdu Naucratès. Il m'avoit laissé, en mourant, la liberté, avec assez d'aisance pour vivre, dans la maison que j'occupe encore aujourd'hui, & ne dépendre que de moi-même. Socrate, en dépit de Xantippe, venoit m'y visiter souvent. Aristophane en avoit fait l'objet de ses railleries & de ses satyres. Il avoit porté l'excès jusqu'à faire prendre à ses Acteurs comiques le masque & la contenance de Socrate. Celui-ci ne fit d'abord qu'en rire ; il s'en amusoit avec moi. Nous assistâmes ensemble à la représentation de la Comédie des Guêpes & de celle des Nuées : mais enfin l'orage grossit contre Socrate. Anitus, Prêtre de Jupiter, l'accusa devant l'Aréopage ; & la cabale eut tant de pouvoir, qu'il ne fut pas écouté dans sa défense. Il étoit prêt à être condamné, mon inquiétude étoit extrême : on me

conseilla de m'adresser à Périclès. Cet illustre Athénien commençoit à avoir dans la République un crédit qui devint ensuite dominant, & que ses victoires portèrent au plus haut degré : mais ce n'étoit encore alors qu'un Citoyen illustre & distingué. J'allai me jetter à ses pieds. Périclès, lui dis je, vous êtes le plus grand des Athéniens : souffrirez-vous que le plus Sage périsse victime d'une atroce calomnie? Eh ! qui prouve mieux qu'il croit des Dieux que celui dont toutes les actions honorent la Divinité, & dont toutes les leçons tendent à pénétrer les hommes des maximes les plus agréables aux Dieux?

Périclès m'écouta avec attention, & je crus m'appercevoir que ma présence ajoutoit un degré d'intérêt à la justice de ma représentation. Il prit le parti de Socrate, &, pendant quelques mois, força ses ennemis au silence : mais ayant été nommé Général de l'armée des Athéniens contre Sicyone, Anitus, profitant de son absence, renouvella ses accusations, & à la honte éternelle de notre Aréopage, fit condamner Socrate à boire

de la ciguë. Vous savez toutes les circonstances de sa mort. Oui, dit Cyrus, j'en ai été instruit dès ma tendre jeunesse : elles font trop d'honneur à la Philosophie, pour que mes Maîtres ne se soient pas empressés à me les apprendre.

Lorsque Périclès (continua Aspasie) revint victorieux des champs de Némée, Socrate n'étoit déjà plus. J'allai le pleurer aux pieds du vainqueur ; il parut partager sincèrement ma douleur, & bientôt il s'empressa à me consoler. Il humilia le fier Aréopage, & fit condamner par le Peuple ceux qui avoient osé condamner la sagesse même dans la personne de Socrate. Je l'assurai de ma reconnoissance : mais il prétendit bientôt à des sentimens plus tendres. Je fis quelque résistance : elle ne fut point trop obstinée. Eh ! pouvois-je refuser mon cœur à l'homme d'Athènes qui réunissoit le plus de qualités personnelles, & qui étoit parvenu au plus haut point du crédit & de la considération ? Aussi grand Général qu'habile Politique, Périclès avoit gagné des batailles, & fait aussi souvent des traités avantageux à la République. Il se vantoit, avec raison, d'avoir

d'avoir encore plus épargné de sang à ses concitoyens, qu'il n'avoit cueilli de lauriers arrosés de ce sang. Juge intègre, Magistrat populaire, c'étoit à force de bienfaits qu'il avoit gagné le cœur de tous les Athéniens, & il exerçoit sur eux un empire absolu, fruit de l'estime générale ; il fut surnommé l'Olympien, à cause de la force de son éloquence. Quand il haranguoit le peuple, sa contenance étoit ferme & assurée ; son geste noble, ainsi que sa figure ; sa voix douce & insinuante ; la vivacité de ses expressions, jointe à la justesse de ses pensées, entraînoit les cœurs & les esprits ; il possédoit tous les talens agréables, & n'ignoroit aucun des mystères de la Philosophie. Il avoit été disciple de Zénon, chef des Stoïciens ; mais il avoit su adoucir l'austérité de cette secte, & il ne lui en étoit resté qu'une charmante égalité de caractère.

Tel fut le héros dont je fis la conquête, & sur lequel j'exerçai autant d'empire qu'il en avoit lui-même sur Athènes. Pendant plusieurs années, je partageai ses triomphes, sa gloire, ses plaisirs, son bonheur, ses revers & ses

inquiétudes. Il me consulta quand il voulut entreprendre la guerre de Samos. Je l'enhardis à cette expédition ; il la fit adopter au peuple, & elle réussit au-delà de nos espérances. Périclès triompha des Samiens, & remporta de leur Isle de grandes richesses. Tous les Temples d'Athènes furent décorés de ses trophées ; le vainqueur en fut enrichi, & j'avoue que l'abondance dont je jouis encore à présent, est née en partie de cette source.

L'envie de venger une injure qui m'étoit personnelle, lui fit entreprendre la guerre de Mégare ; l'événement en fut également heureux. Cependant au milieu de tant de succès, un orage s'éleva contre Périclès. Le peuple parut, pendant un instant, lui retirer sa faveur ; on l'avoit déjà condamné à une grosse amende, & on vouloit le bannir. J'inspire à mon amant la noble audace d'une ame vraiment philosophique. Il se présente au peuple, le harangue, le persuade, & le ramène. Il reprend tout son crédit, & je conservai le mien sur son esprit jusqu'à sa mort. Si j'ai partagé ce crédit avec Alcibiade, c'est que je l'ai bien voulu,

& que cet aimable Athénien en a lui-même acquis sur moi. Il vous est connu, sans doute ? ... Oui, reprit Cyrus, il y a peu de mois que je le vis encore ; il s'est retiré dans les Etats du Roi mon père, & je souhaite qu'il y passe long-tems des jours tranquilles, qu'il a bien achetés par les brillans & singuliers événemens de sa jeunesse. Mais, belle Aspasie, ajouta Cyrus, au nom des Dieux, ne me cachez rien, ouvrez-moi votre cœur : est-il vrai que vous fûtes sensible pour Alcibiade, dans le tems même que Périclès vous donnoit tant de preuves de sa tendresse, & vous combloit de gloire & de bienfaits ? Prince, lui répliqua-t-elle, je vous dévoilerai ma foiblesse, & vous apprendrez par mon exemple à connoître le cœur des femmes, même de celles dont les sentimens sont les plus délicats, & l'esprit le plus cultivé. Souffrez cependant que je remette à un autre jour l'aveu d'un engagement qui me feroit rougir, si le mérite d'Alcibiade ne le justifioit. Cyrus y consentit ; mais deux jours ne se passèrent pas sans qu'il obtînt d'Aspasie la continuation de son Histoire.

Amours d'Aſpaſie & d'Alcibiade.

Dans le tems que Périclès jouiſſoit de la plus grande gloire, un jeune Athénien qui lui étoit uni par le ſang, ayant perdu ſes plus proches parens, ſe trouva ſous ſa tutele; & Périclès s'attacha d'autant plus volontiers à ce jeune homme, qu'il lui trouva les plus heureuſes diſpoſitions (c'étoit Alcibiade.) Sa phyſionomie étoit agréable, ſon air noble, & ſa taille élégante. Il avoit parfaitement réuſſi dans tous les exercices du corps auxquels il s'étoit appliqué, & dans la douce étude des arts agréables, la Danſe, la Muſique, la Poéſie, &c. Il avoit même étudié la Philoſophie à l'école de Socrate; mais la vivacité de ſon âge & de ſon caractère l'avoit empêché de s'y attacher beaucoup. Enfin, il avoit tous les charmes de la jeuneſſe; il en avoit auſſi les défauts; mais il faiſoit eſpérer qu'il ſeroit un jour un grand homme. Périclès, qui liſoit dans l'avenir, ne négligeoit rien pour que la nature fût abſolument ſecondée par l'éducation : ſes vœux peut-être n'auroient pas été remplis, ſi l'amour & moi ne nous en étions mêlés.

Un jour il lui arriva une aventure désagréable : des jeunes gens l'avoient entraîné dans une débauche. Après avoir passé la plus grande partie de la nuit avec des courtisannes subalternes, & fait d'excessives libations à Bacchus, rentrant chez eux à la pointe du jour, ils trouvèrent plaisant d'insulter les Statues de Mercure qui étoient placées au coin de toutes les rues d'Athènes ; ils les défigurèrent, accompagnant une action aussi déplacée, des plus indiscrètes railleries. Le lendemain l'Aréopage en fut informé : on peignit cette étourderie des plus noires couleurs ; & les suites en auroient été fâcheuses pour Alcibiade, si Périclès n'avoit employé tout son crédit pour le sauver. Il y réussit ; mais il se crut obligé de lui faire en même tems les remontrances les plus fortes. Elles parurent plutôt révolter l'esprit altier d'Alcibiade, que calmer la fougue de son caractère. Périclès, qui s'intéressoit véritablement à lui, implora alors mon secours. Aspasie, me dit-il, les leçons dont mon Pupille a besoin, seront plus utiles & plus agréables, quand ce sera vous qui les donnerez : je vous le recom-

mande ; développez l'héroïsme qui est, pour ainsi dire, caché dans son cœur ; modérez le feu des passions qui l'entraînent, & rendez-le le plus grand & le plus aimable des Athéniens.

Je remplis les intentions de Périclès ; & voici comme je m'y pris pour cela : dès le lendemain je le rencontrai plongé dans cette tristesse morne, qui annonce dans les jeunes gens moins le repentir de leurs fautes, que l'humiliation d'en avoir été repris durement ; il sembloit méditer plutôt de nouveaux actes d'étourderie, qu'une conduite plus conforme à la décence. Je le tirai de sa rêverie, & m'occupai à la dissiper par des propos amusans : j'intéressai son amour-propre en vantant ses graces & ses talens (avec retenue cependant) ; il m'écouta avec plaisir ; son front se dérida ; bientôt il parut s'attendrir. Je continuai de le flatter, en l'encourageant à faire valoir des qualités naturelles dont il pouvoit tirer, pour sa gloire & même pour ses plaisirs, le plus heureux parti.

Quel dommage, lui dis-je, que la débauche seule profite de vos avantages ! Et qui ne voudroit être ami d'Alcibiade,

si Alcibiade daignoit mériter de l'attachement & de l'estime ? Il pourroit aller jusqu'à mériter l'admiration, jusqu'à exciter l'enthousiasme. Je vis son cœur s'ouvrir à de si douces espérances. Après avoir fait durer encore quelques momens cette conversation, je le laissai, & j'évitai pendant quelques jours les occasions de la reprendre : il les chercha lui-même, & nous la continuâmes. J'insistai alors sur la nécessité où il étoit de devenir parfaitement aimable & estimable ; je mis un peu plus de force dans mes reproches, & mon cœur, malgré moi-même, suivit avec plus de chaleur le projet de le rendre tel que je le souhaitois, pour l'intérêt de sa gloire & pour le mien propre. Je m'arrêtois quand je croyois pouvoir lui déplaire. Mais bientôt lui-même alla au-devant de mes conseils ; il devina le motif particulier qui les plaçoit sur mes lèvres ; l'ardeur de son âge se communiqua à son cœur, & je vis que maîtresse de son esprit, j'en pouvois diriger toutes les idées vers le but que je m'étois proposé Cher Alcibiade, lui dis-je enfin, la légéreté dont vous faites profession ne vous per-

met peut-être pas de croire aux Oracles. Pour moi, qui ai plus d'expérience, & peut-être plus de sagesse que vous, je les crois, sur-tout quand je les trouve écrits dans mon cœur. Ils m'ont prédit que je serois sensible, & même plus d'une fois : mais que ce ne seroit jamais qu'en faveur de ce que la Grèce a de plus distingué par les vertus, l'esprit & le courage ; c'est à ce titre que votre oncle Périclès a obtenu les sentimens que j'ai montrés pour lui, & il ne peut les partager qu'avec l'héritier de sa gloire & le plus noble imitateur de ses vertus: Vous pouvez l'être ; que dis-je, Alcibiade, vous seriez coupable de ne l'être pas ! Est-ce donc à plaire à de viles esclaves que cette figure fière & charmante est destinée ? Non, il faut que dans votre contenance tout annonce la noblesse de votre ame, celle de votre naissance & la grandeur future de votre destinée. Que veut dire ce graſſeyement affecté qu'Aristophane même a osé vous reprocher en plein Théâtre ? Quittez cette façon efféminée de vous parer, & paroissez homme & militaire. Parmi les talens agréables, choisissez ceux qui

conviennent le mieux à votre état. Laissez la flûte aux jeunes Thébains ; elle ne rend que des sons peu expressifs, & ne permet pas de s'accompagner de la voix : attachez-vous à la lyre, elle se prête à toutes les passions & à toutes les situations de l'ame. Préférez l'éloquence à la poésie ; la prose peut rendre fortement tous les sentimens, comme si on ne venoit que de les concevoir à l'instant : les vers, plus mesurés, supposent un travail fait après le sentiment ou l'idée conçue. Enfin, jeune Alcibiade, qu'on ignore que vous m'avez plu, mais que tout annonce en vous que vous êtes digne de me plaire . . . . . Mon Disciple enchanté me jura mille fois qu'il mériteroit ce bonheur, & il me tint parole.

Notre tendresse & notre confiance mutuelles allèrent toujours en augmentant. Alcibiade, naturellement brave, étoit aussi né colère ; son ardeur bouillante le portoit à se venger durement des plus légères injures. J'adoucis son caractère. Réservez pour les ennemis de la République, lui dis-je, ce courage impétueux qui brave tous les dangers ; apprenez

même à le diriger ſagement dans les combats : mais ſoyez guerrier, ſoyez amoureux de la gloire, ou renoncez à l'être de moi. Cette façon de penſer n'eſt pas rare dans mon ſexe : les femmes en général exigent autant de grandeur, de courage, que de délicateſſe dans le cœur.

Une fois je m'apperçus qu'il avoit dans le caractère une roideur & une obſtination qui le rendoient ſouvent déſagréable dans la ſociété ; il vouloit que ſon ſentiment prévalût toujours contre celui des autres, ſur-tout quand il traitoit avec des gens inférieurs à lui en naiſſance ou en mérite. Alcibiade, lui dis-je, ſongez que vous vivez dans une République ; croyez d'ailleurs que dans quelque ſociété que ce ſoit, l'obſtination & la hauteur ne peuvent jamais réuſſir. On ne parvient à faire adopter ſes ſentimens qu'en écoutant toujours, & en cédant quelquefois. Gagnez le cœur des Athéniens par vos complaiſances : tâchez de les ſéduire pour les dominer ; cela n'eſt pas fort difficile. Si vous ſortez jamais d'Athènes, & que vous ſoyez obligé de vivre chez d'autres

Nations, soyez austère & sobre chez les Lacédémoniens ; simple, mais brave chez les Béotiens ; noble & fier chez les Perses. Enfin, soyez souple, si vous êtes ambitieux . . . Ces conseils, poursuivit Aspasie, donnés par la tendresse, & reçus par le sentiment, eurent un effet qui, dès le moment même, commença le bonheur de tous deux. Aurois-je pu résister à un cœur reconnoissant, dont les mouvemens étoient autant de preuves du triomphe que j'avois voulu procurer à la raison ?

Vous à qui ses grandes actions sont connues, vous savez, Prince, combien elles m'ont fait jouir du soin que j'avois pris de former son ame ! J'ajoutai dans la suite de nouveaux conseils aux premiers : il y trouva de nouvelles preuves de la raison qui me conduisoit toujours, & du sentiment qu'il m'avoit inspiré. Depuis long-tems notre satisfaction étoit parfaite. Périclès qui voyoit Alcibiade se conduire comme il l'avoit désiré, ne pouvoit trop m'en témoigner sa reconnoissance. La guerre se déclara ; Alcibiade y fit des prodiges de valeur & d'intelligence. Dans des assem-

blées du Peuple, il fit preuve d'éloquence, de prudence & de popularité. Il remporta deux fois le prix des Jeux, donna des spectacles avec magnificence, & se fit initier aux mystères de la grande Déesse. Ce fut alors que j'eus avec lui l'entretien sur lequel je viens de vous prévenir, & que j'avois préparé depuis quelque tems. Alcibiade, lui dis-je, je vous aime, & ne cesserai jamais de vous aimer; je vais vous en convaincre, en prévenant l'instant où vos sentimens affoiblis pourroient me donner quelque raison de me plaindre de vous. Vous êtes plus jeune que moi, poursuivis-je, je vous donne votre liberté. Regardez-moi toujours comme l'amie la plus solide que vous ayez eue. Je ne vous ai donné que des conseils utiles, & je crois n'avoir choisi que des moyens agréables pour vous les faire goûter; entrez à présent seul & sans moi dans la brillante carrière qui vous est ouverte; profitez de vos avantages, & faites servir les plaisirs à votre gloire & à votre fortune. Je vous ai sauvé de la honte du libertinage, je vous rends aux charmes de la galanterie: en cou-

rant de belle en belle, vous essuierez & vous mériterez des reproches d'infidélités ; mais au moins n'en méritez jamais d'autres. Evitez toute espèce de mauvais procédés, si toutefois celui de cesser d'aimer une femme n'en est pas un ; ne déshonorez jamais par l'ingratitude ou par l'indiscrétion l'autel sur lequel vous aurez sacrifié, & soyez mon ami, comme vous fûtes mon Amant.

Alcibiade me répondit par des sermens qui peut-être étoient encore sincères ; mais je connoissois trop le cœur humain pour ne pas sentir que j'avois saisi le moment où je devois le rendre libre. Je m'étois apperçue que la jeune Hyparette, fille d'Hyppanicus, le plus riche Citoyen d'Athènes, s'intéressoit à la gloire & au succès d'Alcibiade ; j'engageai Périclès à la demander, & mon jeune Héros à l'accepter pour épouse. Ce mariage s'accomplit ; & si dans la suite il ne fut pas heureux, du moins n'y contribuai-je en rien ; je fus même assez heureuse pour faire éviter entre les époux, quelques éclats fâcheux. Je vous ai déjà dit que je conservai mon empire sur Périclès jusqu'à

la mort de ce grand homme. Je suis toujours restée l'amie d'Alcibiade. Quand par malheur il s'écarta des sages principes que je lui ai inspirés, & que je viens à l'apprendre, je les lui rappelle; & nous nous souvenons volontiers des circonstances dans lesquelles je les lui donnai : cependant je vis dans une retraite dont je sens tout le prix, & qui (vous pouvez en juger, Prince) est vraiment délicieuse. Ma société est composée de Philosophes & de Littérateurs aimables. Le respectable Sophocle daigne me consulter sur ses sublimes Tragédies, qui charment encore le Peuple d'Athènes; le jeune Euripide son rival, vient à d'autres heures me communiquer les fruits de son génie, & rougit quand on lui dit qu'il peut faire oublier ceux de Sophocle; Eupolis & Cratinus amusent notre société par leurs Comédies; j'ai obtenu d'eux que les satyres personnelles en seroient bannies, & je leur ai fait entendre que c'étoit le seul moyen de se faire admettre eux & leurs ouvrages dans la compagnie des honnêtes gens. Hérodote nous instruit par la lecture de

ſes hiſtoires qui remontent juſqu'aux tems les plus reculés ; nous en faiſons quelquefois l'application au tems où nous vivons, mais nous avons grand ſoin que ces applications ne ſoient pas ſatyriques. Thucydide nous raconte des faits plus modernes ; il nous permet d'en diſcuter les circonſtances, d'autant plus qu'il ne s'ingère jamais d'y ſuppoſer des motifs. Le ſavant Hyppocrate même, lorſqu'il paſſe de l'Iſle de Cos en terre-ferme, vient me rendre viſite ; j'aime à cauſer avec lui, & c'eſt plus pour mon amuſement que pour le beſoin que j'en ai, que je le conſulte ſur ma ſanté. Il prétend deſcendre d'Eſculape ; mais au moins il a trop d'eſprit & de connoiſſances pour ne pas être reconnu pour le fils d'Apollon.

Cette dernière partie de l'hiſtoire d'Aſpaſie avoit vraiment intéreſſé Cyrus ; & le tems qu'elle avoit employé à la raconter, ne lui avoit pas paru long. Il s'appercut cependant qu'il étoit tard. Je n'ai plus, belle Aſpaſie, lui dit-il, qu'une queſtion à vous faire ; mais je vous demande pour cela une

nouvelle audience : elle ne lui fut pas refusée. En la revoyant, Cyrus s'exprima en ces termes :

La tranquillité dont vous jouissez depuis la mort de Périclès, n'a-t-elle jamais été troublée par ce même esprit de jalousie, de méchanceté & d'injustice dont Socrate fut la victime, & dont Périclès & Alcibiade ont eu tant de peine à éviter les atteintes ? -- Vous m'excuserez, répondit-elle ; il n'y a pas longtems que ce monstre a voulu vomir sur moi son plus noir venin : j'ai été accusée d'Athéisme. Je fus citée devant l'Aréopage, & telle fut ma réponse : « Pères de » la Patrie, qui a de plus grandes obligations aux Dieux que moi, & qui les » honore davantage ? Quelle action de » ma vie peut-on citer, qui me rende » suspecte de négligence envers eux ? Mon » cœur est rempli de leur idée, & ma » maison de leurs images : tout y respire » leur culte. Venez, graves Sénateurs, » en juger par vous-mêmes. Les Dieux » visitèrent la cabane de l'humble Bau» cis ; daignez visiter la maison d'Aspa» sie ». L'offre que je faisois ne leur dé-

plut pas, ils s'empreſsèrent même à en profiter, & dès le lendemain je vis aborder chez moi l'élite de l'Aréopage. Je les reçus avec les honneurs & l'attention convenables. Je leur fis remarquer que mon veſtibule étoit orné de différentes ſtatues des Dieux; mon ſallon, de diverſes peintures, repréſentant (comme vous le voyez) Apollon & les Muſes; & enfin, ma ſalle à manger, où je leur avois fait préparer une collation, des attributs de Comus, de Pomone & de Bacchus. Quelques-uns me parurent parfaitement ſatisfaits; mais les plus ſévères me firent entendre qu'ils regardoient ces repréſentations plutôt comme un ornement, que comme une preuve des hommages que je rendois aux Divinités. Alors je les priai de me ſuivre juſqu'au Temple que j'avois moi-même fait conſtruire à l'extrémité du jardin qui tient à ma maiſon. Je les conduiſis par une allée de platanes, dans un boſquet formé de myrtes & de lauriers, au bout duquel, au milieu d'une colonnade de treillage, & d'un parterre émaillé de roſes & d'anémones, on voyoit le por-

tique du Temple de Vénus. Il étoit de marbre de Paros ; les bas - reliefs en étoient taillés de la main même de Miron, qui, par amitié pour moi y avoit employé son merveilleux talent. L'intérieur du Temple étoit encore plus richement orné. Une partie des dépouilles de Samos y étoit renfermée. On y voyoit les statues de tous les Dieux ; mais ils y étoient représentés en posture de supplians devant la Divinité principale, la Déesse de la volupté. Vénus, ouvrage merveilleux de l'illustre Praxitèle (qu'il avoit fait chez moi d'après moi-même), paroissoit triompher d'eux tous. Derrière elle, & dans le lieu le plus reculé du Temple, on voyoit suspendue par un art admirable, une figure de l'amour ; il sembloit voler & planer sur l'univers entier soumis à son empire ; des parfums délicieux brûloient dans différens recoins & sur les Autels de ce Temple, & deux chœurs de jeunes filles à mon service, chantoient alternativement l'hymne à Vénus. Vous connoissez, sans doute, cet ouvrage de l'immortelle Sapho ? Anacréon y a ajouté quelques strophes déli-

cates, & Socrate même, qui touchoit quelquefois de la lyre pour me plaire, n'a pas dédaigné, en y changeant quelques vers, d'y gliſſer des maximes de ſon aimable philoſophie.

Pour prévenir la demande que vous m'en feriez, pourſuivit-elle, je vais vous communiquer cette hymne; je l'ai conſervée avec ſoin, comme un monument du goût & du ſentiment.

Aſpaſie la tira de ſon porte-feuille, & daigna la chanter à Cyrus, en s'accompagnant de ſa lyre.

Que le cœur qui n'a point aimé,
Aujourd'hui s'enflamme & ſoupire;
Que le cœur qui s'eſt enflammé
Suive encor l'amoureux empire.

Telle eſt la loi que la Beauté
Preſcrit à toute la Nature;
L'univers, ſurpris, enchanté,
Applaudit par un doux murmure.
En tous lieux, en toute ſaiſon
On chérit cette loi ſuprême.
Le tems amène la raiſon:
Mais dès qu'on reſpire l'on aime.

Que le cœur qui n'a point aimé, &c.

Si les transports des premiers ans
Aux Amours sont plus favorables,
La Beauté peut faire en tout tems
Naître des momens agréables.
Borée & le Zéphyr léger
Règnent tour à tour sur la terre :
Mais Vénus nous fait partager
L'éternel printemps de Cythère.

Que le cœur qui n'a point aimé, &c.

L'abeille bourdonne en volant,
Le lion rugit & l'ours gronde,
L'oiseau s'explique par son chant,
Et le Dauphin bondit sur l'onde :
Mais tous ces langages divers
Qu'Amour interprète lui-même,
Et sur la terre & dans les airs,
N'expriment qu'un sentiment, j'aime.

Que le cœur qui n'a point aimé, &c.

Pluton domine aux sombres bords,
Apollon embellit la terre,
Plutus y répand ses trésors,
Mars la désole par la guerre.
Des Dieux dont il est redouté
Jupiter est le Roi suprême :
Mais un regard de la Beauté
Rend esclave Jupiter même.

Que le cœur qui n'a point aimé, &c.

Les Aréopagistes ne purent résister aux charmes de ce Temple, & peut être à ceux des Prêtresses. Enchantés, troublés, hors d'eux mêmes, ils adorèrent la Déesse, & peu s'en fallut que dans leur enthousiasme ils ne me rendissent à moi-même des honneurs divins. Vous jugez que je fus pleinement justifiée! Rien depuis n'a troublé ma tranquillité. Qu'elle me paroît agréable! Oui, croyez que je la préfère au crédit dont je jouissois dans les jours brillans de ma gloire. L'éclat coûte bien des soins, il est doux de se reposer.

Belle Aspasie, dit Cyrus en souriant, ce Temple subsiste-t-il encore? Oui, Prince, répondit-elle, il subsiste; & à quelques ornemens près qu'exigeoit la cérémonie dont je viens de vous rendre compte, vous pouvez le voir tel qu'il frappa les yeux de l'Aréopage. Le fils du grand Roi se livra à son juste empressement, & Aspasie le conduisit à l'instant même. Il reconnut tout ce qu'elle lui avoit vanté. La statue de Vénus enchanta sur-tout ses regards. Deux volières brillantes d'or étoient placées aux

côtés de l'autel. L'une remplie de colombes & de tourterelles, l'autre de moineaux francs . . . Sans doute, dit le Prince en regardant tendrement Aſpaſie, c'eſt ici le réſervoir des oiſeaux deſtinés aux ſacrifices? Vous avez lieu de le croire, répondit-elle : mais liſez l'inſcription qui eſt placée au bas de ces volières. Cyrus la lut; elle étoit conçue en ces termes :

Vivez, tendres oiſeaux, pour honorer les Dieux;
Aimez & ſoupirez ſans ceſſe :
Vos déſirs & votre tendreſſe
Ont plus de mérite à leurs yeux
Que tout le ſang que l'on répand pour eux.

Ah! dit Cyrus avec tranſport, belle Aſpaſie, mon cœur vous entend, & c'eſt à vos pieds que j'adore Vénus. Pénétrons dans ce ſanctuaire . . . . . Aſpaſie l'y conduiſit ou s'y laiſſa conduire. Il y régnoit un jour doux & affoibli par des rideaux d'une gaze légère; une eſtrade garnie de couſſins d'étoffes précieuſes, en faiſoit l'ornement. Ce meuble voluptueux avoit pour couronnement quatre

rideaux élégamment relevés. Ils étoient tous soutenus par un petit Amour . . . L'enchantement passa dans le cœur du Prince. L'expression de ses regards porta le trouble dans celui d'Aspasie. Tous deux sentirent ce qu'on n'exprime point & ce qu'on ne doit pas entreprendre d'exprimer. Vénus, le Temple & la Prêtresse reçurent un nouvel hommage.

Rentrés dans les appartemens, Cyrus, encore trompé par la volupté, crut pouvoir jurer à Aspasie des sentimens durables & des transports toujours nouveaux. Elle étoit sans amour-propre & sans erreur. Une douce ivresse séduit encore vos sens, lui dit-elle, souffrez que je vous désabuse. Sensible à vos discours flatteurs, je veux les reconnoître & les mériter. Quinze Olympiades * m'apprennent que ce que je vous inspire n'est qu'une ivresse, & ne doit pas toujours durer. Je vous rends à vous-même, à votre gloire, à vos brillans destins.

* Chaque Olympiade étoit de quatre ans.

Retournez auprès du grand Roi votre père ; souvenez-vous seulement qu'il est à Athènes une femme à qui la Philosophie n'a rien fait perdre des avantages qu'elle devoit à la Nature, qui ne négligea rien pour s'instruire, quoiqu'elle dût se flatter de plaire, & qui pouvant se faire honneur de vos soins, aima mieux s'honorer de la sagesse de ses idées & de la franchise de ses discours . . . . Eh bien, reprit Cyrus, venez avec moi exercer sur les Perses l'empire que vos charmes & votre esprit vous ont assuré sur les Athéniens. -- Non, Prince, si j'en jouis ici, je ne pourrois m'en flatter ailleurs. On est accoutumé à moi dans Athènes ; on m'y voit encore avec les mêmes attraits qui firent tant d'impression. Cet avantage me touche, & je dois le conserver. Adieu, souvenez-vous de moi, & croyez que jusqu'au tombeau je serai flattée des sentimens & des illusions que je vous ai inspirés.

Cyrus ne resta pas long-tems dans Athènes après ce dernier entretien. Il retourna cependant dans le Temple avant de partir ; & malgré Aspasie même,

Vénus

Vénus y fut encore célébrée. Son départ fut fixé au lendemain. Il emportoit l'image d'Aſpaſie ſi bien gravée dans ſon ame, que, peu après ſon arrivée à Perſépolis, épris d'une Grecque jeune & charmante, nommée *Myrto*, dans laquelle il crut trouver les charmes, l'eſprit & les talens d'Aſpaſie, il voulut qu'elle prît ce nom, qui lui fut toujours ſi cher.

Les aventures de cette ſeconde Aſpaſie, les événemens importans dont la paſſion de Cyrus pour elle fut l'origine, ſe liſent dans les Hiſtoires de l'Empire des Perſes & des Républiques de la Grèce; mais Madame de Villedieu ne les a point ornés des graces de ſon ſtyle.

Après avoir lu cet Extrait, on pourra nous faire le reproche bien fondé, de n'avoir pas été fidèles au plan de Madame de Villedieu : mais nous eſpérons qu'on nous pardonnera en faveur de la fidélité avec laquelle nous avons ſuivi l'Hiſtoire Grecque. Preſque tous les traits que l'on trouve ici ſe retrouvent dans les Vies des Hommes Illuſtres de Plutarque, & dans celles des Philoſophes & des Poëtes Grecs. Nous avons fait le moins d'anachroniſmes qu'il étoit poſſible dans

un Roman historique ; & si nous avons ajouté quelques détails dont l'Histoire ne parle pas, au moins avons-nous tâché qu'ils fussent conformes au costume.

QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

Carmante, par Madame de Villedieu.

POUR donner quelqu'intérêt au précis de ce Roman, il nous a paru néceſſaire d'en écarter pluſieurs Epiſodes, qui ne faiſoient qu'y jetter de l'obſcurité, ſans y ajouter beaucoup d'agrément. En général, nous avons trouvé que tel étoit le caractère des Ouvrages de cette Dame: il ſemble qu'elle ne travailloit point ſur un plan arrêté, & que chargeant ſes premières pages d'incidens au haſard, elle employoit ce même haſard pour démêler l'intrigue & arriver à la cataſtrophe; c'eſt ce qui nous a obligé de les refondre ſouvent preſque entièrement. Dans celui-ci cependant nous avons ſuivi l'original, & conſervé exactement le ſtyle.

L'Auteur ſuppoſe qu'Evandre, ſon Héros, par des raiſons qui ſe développeront dans la ſuite, eſt venu ſe cacher parmi les Paſteurs du bourg de Légée, en Arcadie. Il y rencontre le fameux Poëte Théocrite,

que des chagrins amoureux ont engagé à se retirer dans cette agréable solitude ; & le vertueux Simas, ancien serviteur des légitimes héritiers du Trône d'Arcadie. Evandre, sous le nom du berger Cléophile, ne peut que voir Carmante, & mourir sans en être reconnu. Cette belle Reine d'Arcadie doit venir assister à la fête de Pan, que vont célébrer les Pasteurs de Légée ; & le vertueux Simas a promis à Evandre qu'il disposeroit les choses de façon qu'il seroit à l'abri de tous les périls où son imprudence sembloit l'avoir précipité. « Mais, Seigneur, dit Simas » au faux Cléophile, si la confiance dont » il vous a plu de m'honorer, peut autoriser ma liberté, oserai-je vous supplier » de m'apprendre par quel prodige inouï » un Prince que toute l'Arcadie croit » mort depuis quatre années, est aujourd'hui dans le hameau de Légée, aux » portes de la Capitale d'un Royaume où » règne le fils de son tyran ! Il est juste, » mon cher Simas, lui répondit Cléophile, que vous sachiez les événemens » d'une vie que j'abandonne à vos soins ; » & je vais satisfaire votre curiosité «.

Vous savez que le vieil Orchomène,

mon aïeul, qui régnoit sur les Arcadiens il y a vingt ans, étant veuf de la sœur du Roi d'Argos, dont il avoit eu le Prince Evandre mon père, épousa en secondes noces la Princesse Arcaste, veuve du Prince de Stimphale, & mère de Palans, dont est sorti le tyran qui règne aujourd'hui en Arcadie. Vous savez que l'ambitieuse Arcaste, abusant du crédit qu'elle avoit usurpé sur l'esprit d'un époux affoibli par l'âge, rendit le Prince son fils si suspect, que non-seulement il le bannit d'auprès de lui, & le força à chercher un asyle auprès du feu Roi d'Argos, contre les persécutions de sa marâtre; mais que couronnant ses injustices par la plus grande qu'il pouvoit commettre, il déshérita ce fils à sa mort, & adopta en sa place le Prince Palans, fils d'Arcaste & du Prince de Stimphale.

Peu de tems après la fuite de mon père en Argos, je perdis la Princesse ma mère, & mon père malheureux ayant été tué d'une flèche empoisonnée dans une bataille qu'il livroit à l'usurpateur de ses Etats, je me trouvai à huit ans sans parens, sans Royaume, & sans autres secours que ceux que la générosité

du Roi d'Argos, mon allié, vouloit bien me fournir : mais ce Prince étoit embarqué dans une guerre contre le Roi d'Elide, qui ne lui permettoit pas de songer à mes intérêts.

J'étois élevé auprès du Prince Teſſandre ſon fils, qui étoit à-peu-près de mon âge, & de la Princeſſe Carmante ſa fille, qui eſt aujourd'hui votre Reine... Quelle différence, mon cher Simas, entre le frère & la ſœur ! Carmante, à la beauté la plus parfaite a joint, dès l'âge le plus tendre, les qualités les plus eſtimables : dans ſa douzième année, elle prononçoit déjà quelques-unes de ces ſentences admirables, qui ont obligé les Peuples de la Grèce à la croire douée du don de prophétie ; & ſon amitié pour moi la rendoit ſenſible à tout ce qui m'arrivoit d'heureux ou de malheureux. Teſſandre au contraire, d'un caractère envieux & farouche, avoit une ſi grande antipathie pour moi, qu'il m'étoit impoſſible de rien faire dont il fût ſatisfait, bien que j'employaſſe tous mes ſoins à lui plaire.

Je ne vous parlerai pas de la naiſſance de ma paſſion pour l'aimable Carmante ; elle étoit déjà extrême, que je ne décou-

vrois encore dans mon cœur que cette tendre amitié qu'un frère a pour sa sœur, & que je devois à la fille de mes bienfaiteurs. Une guerre qui s'éleva entre le Roi d'Argos & l'usurpateur Palans, m'éclaira sur mes véritables sentimens. Je me séparai de Carmante à regret; & l'idée de me rendre digne d'elle, & d'aller combattre mes ennemis, fut à peine capable de modérer ma douleur. La victoire se rangea sous nos drapeaux : j'eus l'avantage de sauver la vie au farouche Tessandre, qui, loin de m'en savoir quelque gré, en conçut un dépit violent, qu'il ne put s'empêcher de laisser paroître. Je revis Carmante avec transport au retour de la campagne : ses yeux me semblèrent plus brillans qu'à l'ordinaire; son air me parut plus animé : je pensai, en l'abordant, mourir de joie & d'amour.

Les succès dont nous revenions couronnés, donnèrent une vivacité nouvelle aux plaisirs de la Cour. Le Roi proposa des joûtes & des tournois, où toute la jeunesse s'occupa avec beaucoup de gloire, & qui finirent par une course de chevaux, dont la Princesse devoit donner le prix.

L'heure du tournoi étant arrivée, le Roi, la Princesse & toutes les Dames vinrent se placer sur des échafauds qui leur avoient été préparés. Le Prince Telsandre étant en lice, suivi d'une partie de la jeunesse d'Argos, j'entrai par un autre côté, à la tête d'une escouade presque pareille à la sienne; & après avoir fait un tour dans la carrière, j'allai me ranger à ses côtés, n'ayant pas voulu combattre contre lui, pour ne pas augmenter l'envie qu'il me portoit: mes armes étoient d'argent, enrichies d'émeraudes aux extrémités, & bordées d'un feuillage d'or haché. Ma cotte-d'armes étoit d'un tissu d'argent sans mêlange d'aucunes couleurs, & ma tête étoit couverte d'un morion à la grecque, ombragé de plumes blanches, comme si j'avois voulu faire entendre que n'étant plus Roi d'Arcadie, & n'étant encore rien autre chose, je n'avois proprement aucune livrée, & que je pouvois les prendre toutes. Mon écu, qui étoit d'argent comme le reste de mes armes, représentoit une figure de la Fortune qui tenoit une plaque d'acier & un burin, & qui les montroit à un Amour, avec

ces paroles pour ame : *Tout ce qu'il vous plaira ;* pour faire connoître à la Princesse que, malgré ma mauvaise fortune, l'Amour me feroit une destinée heureuse quand il voudroit. Aussi lui dis-je, en passant sous son échafaud : « Vous le » voyez, Madame ; il ne tient qu'à » l'Amour que je sois heureux : la for- » tune n'est pas coupable de tout ».

Tessandre commença les courses ; il combattit avec avantage contre trois Chevaliers Argiens : mais à peine avoit-il fini la troisième course, qu'il parut un Chevalier inconnu qui attira les yeux de toute l'assemblée. Ce Cavalier montoit un cheval noir, qu'il manioit avec une grace merveilleuse. Ses armes étoient d'un acier poli, enrichies de pierreries, & il portoit pour devise un Amour qui battoit des chaînes sur une enclume, avec ces paroles : *J'en veux faire un sceptre.*

Ayant obtenu la permission de combattre, le Chevalier inconnu se rendit au bout de la carrière où le Prince Tessandre l'attendoit, & ils commencèrent une course, très-belle à la vérité, mais fort peu glorieuse pour le fils du Roi

d'Argos; car l'inconnu, après avoir reçu la lance du Prince sur son écu sans être seulement ébranlé, choqua Tessandre rudement de la sienne, & il l'envoya sur la poussière si étourdi de sa chûte, que les Ecuyers furent contraints de l'emporter hors du lieu du tournoi : cet intrépide inconnu triompha encore de plusieurs Argiens qui prirent la place du Prince; & il se croyoit déjà le vainqueur de la jeunesse d'Argos, lorsque partant du lieu où j'étois avec impétuosité : « A » moi, Chevalier, lui criai-je, à moi! » c'est contre moi qu'il faut disputer le » prix que donne Carmante ». En achevant ces mots j'étois déjà au bout de la carrière; & l'inconnu m'ayant suivi, on vit commencer entre nous deux une course plus intéressante que les premières; car nous rompîmes trois lances sans nous ébranler, & à la quatrième je fus si heureux, qu'ayant choqué l'inconnu, & de mon cheval, & de mon écu, & de ma lance, il tomba sur la même poussière qu'il avoit couverte de tant de Chevaliers. Un cri général annonça mon triomphe; & les yeux de Carmante, que dans le même instant je vis fixés sur moi,

achevèrent de mettre le comble à ma gloire, & ranimèrent mes forces pour vaincre quelques jeunes Argiens qui se présentèrent encore : je me préparois à aller recevoir le prix des mains de la Princesse, lorsqu'il parut un nouvel inconnu vêtu d'armes toutes simples, & la visière de son casque baissé, qui demande à courir contre le vainqueur. Les gardes du tournoi lui refusèrent d'abord l'entrée de la barriere, & ce ne fut qu'à ma sollicitation qu'elle lui fut ouverte, étant contre toute règle de recevoir un Cavalier dans un tel équipage. Il entra en lice, & courut à moi avec une impétuosité qui fit juger à tous les spectateurs, qu'un autre motif que celui de la gloire le faisoit combattre. Il cherchoit le défaut de mes armes plutôt que le fort de ma lance, & notre course ressembloit plutôt à un combat fort meurtrier qu'à une partie de galanterie. Cette fureur que je remarquois en lui, m'empêcha de le ménager : je profitai du trouble avec lequel il m'attaquoit, pour l'atteindre à demi ébranlé, & je l'envoyai à dix pas de moi sur la poussière. Il fit un cri affreux en tombant, & les courroies de

son casque s'étant rompues par le choc de la chûte, il fut reconnu pour le Prince Tessandre. Je frémis à cette vue, & me jettant précipitamment à terre : « Quoi! » Prince, lui dis je, en m'empressant de » le relever, suis-je assez malheureux » pour avoir disputé quelque chose contre vous! Ah! Seigneur, c'est un crime » de ma main où mon cœur n'a point de » part. Il ne sera pas dit que j'aspire à un » prix où vous prétendiez, & je renonce » à toute concurrence avec le fils de mon » bienfaiteur ». Le Prince parut transporté de rage à ma vue & à mes paroles; & me lançant un regard furieux; « Vas, me dit-il, garde ta gloire si tu le » peux; tu n'en jouiras pas long-tems, » & j'espère être plus heureux avec une » épée qu'avec une lance ». Le Roi, qui étoit accouru, entendit ces derniers mots; il en fut pénétré, & renvoya le Prince dans son appartement. » Venez, généreux Evandre, me dit-il, vous remportez plus d'une victoire en cette journée, & je vous prépare aussi plus d'un triomphe ». Il me prit par la main, & me conduisit au pied de l'échafaud de la Princesse, qui, la joie peinte sur le

visage, me présenta une chaîne de diamans où pendoit son portrait. On fit chercher le Chevalier inconnu que j'avois d'abord terrassé; mais il étoit déjà sorti d'Argos.

Ma victoire eut des suites fâcheuses pour mon amour. Tessandre se trouvant rétabli de sa honteuse chûte, déclara à son père que je portois l'audace de mes vœux jusqu'à la Princesse sa sœur, & jura que quand il devroit lui en coûter la vie, il s'opposeroit à mes desseins. Le Roi ne crut pas devoir dans ce moment faire sentir à son fils combien il manquoit au respect qui lui étoit dû : il lui promit seulement qu'il ne m'accorderoit jamais d'avantage dont il eût lieu de se plaindre, & exigea de lui qu'il ne conserveroit aucun ressentiment contre moi. Cependant il passa dans l'appartement de sa fille; il lui fit part de sa conversation avec Tessandre, & la conjura de se ressouvenir sans cesse que les Princesses de son rang étoient des victimes prêtes à être immolées à la moindre raison d'Etat.

Carniante m'apprit avec douleur tout ce qui venoit de se passer entr'elle & son

père. « Le Roi vous aime, me dit-elle ; » il ne m'a point témoigné qu'il blâmât » la tendresse que j'ai pour vous... Mais, » Madame lui répondis-je, malgré cette » bonté, ne peut-il pas vous immoler à » cette raison d'Etat dont il nous me- » nace ? . . . & ne devez-vous pas vous y » attendre ? reprit la Princesse. Je veux » bien vous avouer que je vous aime au- » tant que je suis capable d'aimer : les » sentimens que j'ai remarqués en vous » depuis votre naissance, me permet- » tent de vous faire cet aveu sans scru- » pule ; j'ai vu les commencemens de » votre passion presqu'aussi-tôt que vous- » même ; je l'ai laissé croître : mais, » Evandre, malgré mon indulgence pour » votre amour, ne vous flattez jamais » que j'oppose quelque résistance aux » volontés de mon père. S'il me falloit » épouser le plus grand de vos ennemis, » je ne serois pas capable de dire un seul » mot pour m'en défendre. Quoi ! Ma- » dame, m'écriai-je tout transporté, » même Palans ! Palans même, reprit » la Princesse ».

Cependant le printems revint, & avec lui la saison de retourner à l'armée. Le

Roi tomba malade en arrivant ; mais la vue de la Princeſſe qu'il fit venir auprès de lui, contribua beaucoup à lui rendre la ſanté. Nous donnâmes bataille aux ennemis ſur les bords du fleuve Inaque ; elle fut ſanglante, & j'oſe dire que ſans ma valeur, le père de Carmante y perdoit la vie, ou tout au moins la liberté. « Je vous dois tout, me dit ce » Prince généreux après le combat : mais » aſſurez-vous que c'eſt un père que » vous venez de ſauver, & non pas un » ami ; & que s'il eſt vrai que vous ai- » miez Carmante, c'eſt par elle que je » paierai ce que je vous dois aujour- » d'hui ». J'étois peu en état de répondre à un diſcours auſſi flatteur. J'avois reçu deux profondes bleſſures, & je perdois beaucoup de ſang. Le Roi me fit porter dans ma tente, & ne me quitta que lorſque les Chirurgiens l'eurent aſſuré que ma vie étoit hors de danger. Une trève de quinze jours engagea le Roi à ſe retirer dans une petite Ville peu éloignée de notre camp, où Carmante devoit réſider pendant nos opérations ; il m'y fit tranſporter ; & ce fut-là que mes plaies s'étant rouvertes à la vue de la Princeſſe,

& le Roi s'appercevant de l'attendriſſement de ſa fille, nous dit en nous preſſant contre ſon ſein : « Mes enfans, que » j'ai de joie de voir cet amour que » vous reſſentez l'un pour l'autre ! Vivez » déſormais ſans contrainte, & ſoyez » aſſurés que vous ne ſerez pas ſi tôt en » état d'être mariés enſemble, que je » vous unirai pour jamais ».

O Dieux ! mon cher Simas, s'écria l'amoureux Evandre, qui m'eût dit que le même Evandre, qui ſe voyoit alors dans les bras du Roi d'Argos & de la Princeſſe ſa fille, ſe verroit aujourd'hui dans le hameau de Légée ſous un habit de berger ; & que cette même Carmante, qui m'étoit accordée ſi authentiquement par le Roi ſon père, ſeroit quelque jour la femme de l'uſurpateur de ma couronne ?..... Cette réflexion lui arracha des larmes.

Tandis que la joie dont j'étois pénétré, reprit le faux Cléophile, accéléroit ma guériſon ; Teſſandre oubliant ce qu'un fils doit à ſon père, faiſoit éclater ſa rage, & proteſtoit qu'il mourroit plutôt que de ſouffrir cet effet de la reconnoiſſance du Roi, qu'il appelloit du nom

de la derniere des foiblesses. Il porta sa colère à un tel dégré d'insolence, que la patience de ce bon Prince en fut épuisée. « Allez, lui dit-il, fils indigne; ôtez-vous » de mes yeux pour jamais, & apprenez » que je donne à Evandre non-seule- » ment votre sœur, dont je puis disposer » absolument, & qu'il honore par son » alliance, mais avec elle la couronne que » je porte ». La réponse du Prince auroit mérité la mort. Il sortit à l'instant du camp, en menaçant de signaler son retour par les actions les plus criminelles.

Le chagrin que Tessandre venoit de causer à son père, fit tomber ce vertueux Prince dans une langueur dont on eut bientôt lieu de craindre les suites: les Médecins lui conseillèrent de retourner à Argos, & me défendirent de l'y suivre d'un mois. Que ce tems me parut long! Enfin, j'ai permission de me mettre en marche: déjà je découvre les murs désirés de la ville d'Argos. Je presse mon cheval; j'arrive à la porte: on y posoit des gardes; j'en demande la raison: O ciel! aurai-je la force de poursuivre! On m'apprend que le Roi, mon bienfaiteur, & des mains duquel je croyois

recevoit Carmante, vient d'expiter dans les bras de sa fille. Je cours au Palais; & le premier objet qui s'offre à ma vue, c'est Carmante baignée de ses larmes, que ses femmes arrachoient comme de force de l'appartement du Roi pour la conduire dans le sien. « Ah! Prince, me » dit-elle, en laissant tomber sur moi » ses regards mourans, nous avons tout » perdu ». Elle m'apprit ensuite que son père étoit mort au milieu de douleurs affreuses qui faisoient naître d'étranges soupçons sur le genre de sa maladie; & qu'avant de rendre le dernier soupir, en présence des principaux de l'Etat, il avoit exigé d'eux le serment solemnel, qu'au péril de leur vie ils nous réuniroient tous deux. Je sus ensuite que le Roi à peine avoit fermé les yeux, que Tessandre s'étoit trouvé dans le Palais, & que par son ordre on avoit posé des gardes à toutes les avenues. Je crus de mon devoir d'aller aussi-tôt lui rendre mes premiers hommages. Il les reçut avec un froid qui m'annonça ce que je devois espérer de cette ame féroce. « Mon père n'est plus, me dit-il; je suis » Roi, & je veux être obéi. Je vous dé-

» fends de prétendre à ma sœur.... Roi » d'Argos, lui répondis-je, l'héritier lé- » gitime du Trône d'Arcadie ne connoît » point d'homme sur la terre qui puisse » lui faire quelque défense. Si la fortune » a mis quelque différence entre nous » deux, apprenez que la naissance n'y » en a mis aucune, & que mon épée n'y » en mettroit point qui ne me fût avan- » tageuse, si le sang de Carmante n'étoit » sacré pour moi ». Le Roi perdit toute considération à ce discours : violant les droits de l'asyle & de l'hospitalité, il me fit arrêter par ses gardes ; & si-tôt que la nuit fut venue, on me plaça sur un chariot, & on me conduisit au-delà des frontières du Royaume d'Argos du côté de la mer, où l'on me signifia une défense d'y reparoître sous peine de la vie.

Mon désespoir me conduisit dans le Latium, dont je savois que les Habitans avoient été fort affectionnés au feu Roi mon père. Comme dans ce tems les Aborigènes leur faisoient une guerre cruelle, ils reçurent avec joie un Prince capable de leur rendre d'utiles services. En moins de trois mois, j'acquis une

grande réputation parmi les Latins ; & la fortune me fut si favorable, que bientôt après ils me nommèrent leur Général. Je cherchois à mériter la confiance des troupes, lorsqu'on m'amena un Etranger qui se disoit chargé d'une lettre importante, qu'il avoit ordre de ne remettre qu'à moi. Je le reconnus pour appartenir à la Princesse dont il me présenta les tablettes, & j'y lus ces mots : « Si la » renommée vous apprend de mes nou- » velles comme elle m'apprend des vô- » tres, peut-être les avantages que vous » remportez où vous êtes, ne vous con- » soleront-ils pas entiérement des pertes » que vous faites ici. Il n'y a qu'une Car- » mante au monde, & les Latins ne sont » pas capables de vous rendre votre » Princesse, quand Palans vous l'aura » enlevée pour jamais ».

Palans m'enlever ma Princesse, m'écriai je ! « C'est une vérité, Prince, que » je ne puis vous dissimuler, me répon- » dit l'Officier de Carmante. La paix est » conclue entre les Royaumes d'Argos » & d'Arcadie ; & la Princesse Carmante » est la victime innocente qui doit être » sacrifiée à la tranquillité des deux Cou-

» ronnes ». Ce même Etranger m'apprit le voyage de Teſſandre en Arcadie, pendant qu'il étoit dans la diſgrace de ſon père, & qu'on ne doutoit pas que d'avance il n'eût conclu avec l'uſurpateur ce mariage funeſte. Il ne me cacha pas non plus qu'on l'accuſoit d'avoir précipité par le poiſon, la mort du feu Roi.

Mille projets plus impoſſibles à exécuter les uns que les autres, ſe préſentèrent alors à mon eſprit, & la réflexion m'empêcha de m'arrêter à aucun. Ne pouvant rompre par la force cet hymen déteſtable, je me déterminai à aller au moins mourir aux pieds de ma Princeſſe, avant qu'il fut conclu. Je pris ſeulement un ami fidèle, nommé Turnus, & quelques eſclaves; & partant furtivement du camp des Latins, je me rendis au port de Picéne, où je m'embarquai ſur un vaiſſeau marchand qui faiſoit voile vers l'Iſle de Taſinte.

Le Gouverneur de cette Iſle étoit une de mes créatures; je me découvris à lui, & il me promit que ſi je pouvois trouver le moyen d'enlever Carmante, il me livreroit le paſſage pour la conduire dans le Latium.

Cette offre réveilla mes espérances. J'envoyai Turnus vers un frère de ce généreux ami, qui commandoit une place forte sur la frontière ; & sans examiner quel péril je courois, je me rendis à Argos, où je venois d'être déclaré criminel d'Etat. La nuit même de mon arrivée, j'osai m'introduire dans le Palais, dont je connoissois toutes les avenues, & je me fis annoncer à la Princesse sous le nom de l'Ecuyer qu'elle m'avoit envoyé. Quelle fut sa surprise, quand au lieu de celui qu'elle attendoit, elle me vit à genoux à côté de son lit. « Evandre, me » dit-elle, que faites-vous & à quel » affreux danger venez-vous exposer » votre vie ? Pourquoi, dans ces mo- » mens douloureux, montrez-vous l'in- » fortuné Prince d'Arcadie à la malheu- » reuse épouse de Palans ? ... A la femme » de Palans ! m'écriai-je en l'interrom- » pant : ah ! s'il est vrai que vous ayez » aimé Evandre, vous ne serez jamais à » son ennemi. Jamais le Tyran d'Arcadie » n'épousera Carmante.... Vous parlez » d'empêcher cet hymen, me dit la Prin- » cesse en poussant un soupir, comme si » vous commandiez cent mille hommes

» devant ces murailles. Tenez-vous Pa-
» lans assiégé ? Avez-vous les places
» frontières de ce Royaume en votre
» disposition ? Enfin, êtes-vous en état
» de donner des Loix au Roi d'Argos
» dans son palais, & d'enlever sa sœur
» presque à ses yeux. Non, cher Prince,
» ajouta-t-elle en répandant quelques
» larmes, il ne nous reste plus d'espé-
» rance ; je vous perds, & vous me per-
» dez ; cette passion si tendre, & qui de-
» voit nous causer une félicité si par-
» faite, ne sera plus qu'un supplice con-
» tinuel pour vous & pour moi. La seule
» consolation qui me reste, c'est que
» vous vivrez, & que vous conserverez
» mon idée jusqu'à la mort ». Je dis mille choses touchantes à Carmante, pour la remercier de la tendresse qu'elle me témoignoit. Je lui proposai de l'enlever : elle frémit ; mais l'amour m'inspirant sans doute alors, je lui fis voir avec tant de force la nécessité de ce parti extrême, qu'elle y consentit. « Allez, me
» dit-elle, hâtez-vous d'exécuter votre
» dessein avant que je sois entièrement à
» Palans ; car si je suis assez malheureuse
» pour être un jour dans ses mains, sou-

» venez-vous que le mari de Carmante » doit être un homme sacré pour vous, » & je ne vous ordonne pas moins de » respecter sa vie, que de vous conser- » ver pour votre Princesse, & de l'aimer » jusqu'à votre mort ». En achevant ces mots, elle me commanda de me retirer. Je montai à cheval, & je me rendis en diligence au lieu où Turnus m'attendoit. Je disposai tout pour l'enlevement que je projettois. Il auroit réussi, si je n'étois tombé malade. Pendant que la fièvre minoit mes forces, les Ambassadeurs de Palàns épousèrent Carmante en son nom; elle partit avec eux de la Cour d'Argos; hélas! elle passa sous les fenêtres de la maison où je logeois. Les acclamations du Peuple m'instruisirent qu'il n'étoit plus pour moi d'espérance, & que Carmante seroit rendue le lendemain sur les terres d'Arcadie. Simas, & je ne suis pas mort! Et les Dieux n'ont pas regardé en pitié le malheureux Evandre! De quel usage m'étoit la vie dans un tems où l'usurpateur de mon Trône étoit devenu l'époux de Carmante, & où je ne pouvois plus

tenter

tenter le recouvrement de mon sceptre, sans l'arracher des mains de la Princesse d'Argos ?

J'ordonnai à Turnus de retourner vers les Latins, de leur persuader que j'étois mort de la maladie dont j'avois été frappé, & de faire ensuite publier cette mort prétendue dans toute la Grèce. Il m'a ponctuellement obéi. Pour donner plus de couleur à cette fausse nouvelle, j'ai voyagé deux années entières, cachant mon rang & mon nom avec soin, & persuadant mon propre trépas dans tous les lieux où j'ai passé. Enfin, ayant été à Syracuse, & ayant appris que Théocrite étoit en ce hameau, un désir que je n'ai pu surmonter de revoir Carmante, m'a ramené dans cette contrée : mais, Simas, je me défie de mes propres forces, quand j'apprends que la Reine vient à cette fête, & je sens que mon audace diminue à mesure que le péril approche.

Le Prince ayant ainsi terminé son récit, Simas le conduisit dans la grande place du hameau, où ils trouvèrent déjà les Pasteurs rassemblés, & d'où ils allèrent ensemble travailler au déguisement du faux Cléophile.

Cependant, le bourg de Légée retentissoit du doux son des instrumens champêtres, & des cris d'alégresse que poussoient les bergers, à la vue de leur Souveraine. La divine Carmante montoit un cheval blanc, qui, tout fier d'une si belle charge, sembloit en augmenter l'audace de ses allures.

Après la Reine marchoit la Princesse Arcaste, sœur du Roi Palans, qui régnoit alors sur les Arcadiens, & petite-fille de cette même Reine dont elle portoit le nom, qui avoit arraché la Couronne au sang d'Evandre, pour la transporter dans sa famille. Elle étoit accompagnée d'un Prince de son sang, nommé Nicostrate, qui lui étoit destiné pour époux, & dont la mine fière & audacieuse répondoit merveilleusement à l'air impérieux de la Princesse qu'il aimoit.

Carmante étant arrivée à un Palais rustique qui se trouvoit au milieu de la forêt, fit appeller les principaux d'entre les Pasteurs de Légée, & s'informa de tout ce qui s'étoit passé dans le hameau depuis son dernier voyage; ensuite, ayant apperçu Théocrite, elle lui ordonna d'approcher; & s'appuyant sur

le bras de ce Poëte aimable, elle descendit dans un parterre de gazon, qui servoit de jardin à ce Palais.

Après s'être entretenus pendant quelques minutes de propos indifférens, la Reine fit à Théocrite de tendres reproches sur son éloignement pour la Cour, & sur sa prédilection pour la campagne : « Madame, lui répondit Théocrite, le » hameau de Légée m'a fourni jusqu'ici » tant de sujets d'amusement, que je n'ai » pas eu besoin d'en aller chercher dans » le tumulte des villes. Les bergères de » ce lieu sont spirituelles & polies ; les » bergers sont sages & honnêtes, & » depuis peu il y en a un parmi eux qui » est l'homme du monde le plus accom- » pli..... Comment le nomme-t-on, » interrompit la Reine ? Madame, re- » partit Théocrite, il se fait appeller » Cléophile, & il paroît Grec de nation. » Quelques déplaisirs secrets, qui le ren- » dent moins sociable qu'il ne l'est sans » doute naturellement, l'ont attiré dans » cette retraite. Mais quand sa mélan- » colie lui permet de se communiquer, » c'est avec tant de grace, & tout ce » qu'il dit a un caractère si héroïque & si

» relevé, qu'on ne peut l'entendre sans
» concevoir de l'estime & du respect
» pour lui. Enfin, Madame, tout ce que
» je puis dire à Votre Majesté & à l'avan-
» tage de Cléophile, c'est qu'il ressemble
» parfaitement au Prince d'Arcadie; &
» que si sa mort n'étoit pas confirmée
» depuis deux années, & qu'il y eût
» la moindre apparence qu'Evandre fût
» dans le Royaume de Palans, je croi-
» rois que ce seroit lui qui se seroit
» déguisé sous l'habit de Pasteur. Hélas!
» interrompit la Reine, il y a long tems
» qu'Evandre est délivré des maux qui
» accablent le berger Cléophile. Tels
» qu'ils puissent être, & quand sa mort
» seroit moins certaine qu'elle ne l'est,
» je connois trop le respect qu'il me por-
» toit, pour le soupçonner d'une action
» aussi injurieuse à ma gloire, que le
» seroit son séjour en Arcadie. Ah!
» Madame, reprit Théocrite en souriant,
» tous les excès d'amour portent leur
» excuse avec eux; & si la mort du
» Prince Evandre.... Ces idées, repli-
» qua la Reine, sont trop douloureuses;
» & si vous voulez m'obliger, vous ne
» me parlerez jamais de ce Prince infor-

» tuné. Ah! Madame, s'écria Théocrite, » avec cette liberté que la Reine lui permettoit de prendre, vous n'avez jamais aimé ce Prince, s'il eſt vrai qu'on » vous déplaiſe en parlant de lui ».

On vint à propos avertir Carmante qu'on n'attendoit plus que ſa préſence pour célébrer les jeux de Pan & de la Nymphe Syrinx : elle ne pouvoit plus ſoutenir un entretien qui commençoit à lui arracher des larmes. Elle s'achemina dans une prairie que la ſaiſon émailloit de mille fleurs, & que le fleuve Alphée arroſoit de ſes ondes. Au milieu de cette prairie, on voyoit en bronze les ſtatues de Pan & de Syrinx, poſées ſur un piédeſtal de marbre blanc, & ornées de draperies de cuivre de Corinthe. A l'oppoſite de ces ſtatues, on avoit dreſſé un amphithéâtre décoré de fleurs, ſur lequel la Reine prit place avec toute ſa Cour.

La fête parut charmante. Les Bergers & les Bergères s'y montrèrent dans tous leurs avantages. Celui qui repréſentoit Pan, attira ſur-tout les yeux de l'aſſemblée. Théocrite apprit à la Reine que c'étoit ce même Cléophile dont il

venoit de lui parler. Tant que durèrent les divertissemens, elle ne put s'empêcher de le regarder en soupirant ; & lorsque la fête fut finie, elle le fit appeller, & lui demanda par quelle aventure il se trouvoit dans le hameau de Légée. « Les aventures d'un simple Berger tel » que je vous parois, Madame, répon- » dit Cléophile d'un ton de voix mal » assuré, sont peu dignes de la curiosité » d'une grande Reine. Un agneau dévoré » par un loup, ou une brebis morte en » faisant son petit, sont les plus grands » accidens de la vie champêtre ; & ce » qui me paroît un malheur insuppor- » table, seroit peut-être un événement » si commun dans votre esprit, qu'à » peine ma douleur vous sembleroit-elle » digne de mériter ce nom ».

Le son de voix de Cléophile augmentant le trouble de la Reine, il lui fut impossible de répondre ; mais la Princesse Arcaste prit la parole : « Quelle est donc, » dit-elle au faux Cléophile, cette dou- » leur qui vous paroît si violente, & » qui nous sembleroit si foible? J'avois » une brebis, répondit-il, en regardant » fixement la Princesse; elle m'étoit chère:

» un Pasteur me l'a volée ; & depuis » cette perte cruelle, j'ai été attaqué » d'une telle mélancolie, que je vais de » contrée en contrée pour tâcher de la » dissiper. Quoi ! s'écria le Prince Nicostrate, peut-on être si mélancolique » pour la perte d'une brebis ? La douleur » n'est grande ou petite, reprit froidement Cléophile, que selon que notre » imagination nous en représente l'objet. Si je n'aimois qu'une brebis, & » qu'on me l'ait dérobée, je suis aussi à » plaindre que si j'eusse aimé une Bergère, & qu'un rival me l'eût ravie Il » suffit qu'on soit privé de ce qu'on aime » uniquement, pour avoir un sujet raisonnable de s'affliger ; & un misérable » Laboureur, à qui on ôte un morceau » de terre qu'il possède, a autant de » sujet de déplorer sa perte, qu'en auroit un Roi qui perdroit son Royaume ». Arcaste & Nicostrate se regardèrent dans ce moment. Ils ne pouvoient concevoir comment un simple Berger osoit mettre en comparaison la perte d'un trône & celle du plus médiocre bien. Tous deux étoient superbes jusqu'à l'audace ; ils détestoient la qualité de

sujet, & tous deux avoient une passion secrette pour la Couronne, qui jusqu'alors les avoit empêchés de s'épouser, ne pouvant se résoudre à obéir.

La conversation auroit été plus longue, si de tristes réflexions n'avoient occupé l'esprit de la Reine : elle se retira dans son appartement, pour s'y livrer avec moins de contrainte. « N'est-ce » point Evandre, disoit-elle en elle-» même, que je viens de voir ? C'est » lui ; les Dieux l'ont ressuscité, pour » l'offrir encore à ma vue. Hélas ! pour-» suivoit-elle avec un soupir, qu'est-ce » que j'ose croire ? Quoi ! le Prince » Evandre seroit déguisé dans le même » lieu où je suis aujourd'hui ? L'héritier » de la Couronne d'Arcadie seroit dans » les Etats de Palans ? Non, cela n'est pas » possible. Ce n'est point Evandre que » je viens de voir ; c'est une ombre » agréable qui m'annonce les malheurs » de ma condition présente, & les suites » de la tyrannie qu'on a exercée sur » mon cœur ».

Ces pensées affligeantes conduisirent la Reine jusqu'au jour. Elle se leva avec le soleil ; & sans autre suite qu'une de

ſes filles, elle alla s'enfoncer dans les routes les moins fréquentées de la forêt de Diane, pour s'entretenir dans une rêverie que rien ne pût diſtraire.

Tandis que Carmante s'abandonnoit à ſes chagrins, Cléophile demandoit à ſon cher Théocrite s'il étoit bien vrai que ſa Princeſſe l'eût reconnu. « Et que » vous importe, lui répondit l'aima- » ble Poëte? Ah! reprit languiſſam- » ment Cléophile, l'oubli de Car- » mante eſt ce qui peut m'arriver de plus » cruel au monde ». En diſant ces mots, il quitta ſon ami & alla promener ſa douleur dans la forêt de Diane, préciſément vers l'endroit que la Reine avoit choiſi pour rêver à lui. Il la rencontra au détour d'une allée. « Ah! Evandre, » lui dit-elle d'un ton courroucé, retirez- » vous; vous offenſez aſſez ma gloire » par votre déguiſement, ſans m'expoſer » encore au danger d'être vue ſeule dans » ce bois avec vous ». Le Prince fut ſi ſaiſi d'étonnement en voyant devant lui tout ce qu'il aimoit le plus au monde, qu'il ſe laiſſa aller contre un arbre, ſans avoir la force, ni de ſe ſoutenir, ni de prononcer une ſeule parole. Ces deux

illustres amans, revenus peu-à peu de leur surprise, commencèrent une conversation où la Reine mit toute la vertu, & Evandre tout l'amour dont ils étoient capables. Carmante la termina, en lui disant : « Ménagez ma gloire, Prince; » partez, si vous voulez me laisser croire » que vous n'avez pas renoncé à l'obéis- » sance que vous m'avez promise, & » recevez l'adieu que je vous dis, comme » le dernier que je vous dirai jamais ». A ces mots elle se leva; & voyant le Prince à ses genoux, qui ne pouvoit se résoudre à les abandonner, elle serra doucement sa tête entre ses mains, & se penchant vers lui, elle accompagna ce mouvement d'un baiser. Mais comme si la honte qu'elle eut de lui avoir accordé cette faveur, lui eût rendu la vue du Prince insupportable, elle se déroba à ses yeux avec une extrême vîtesse.

Pendant qu'Evandre se livroit à des ravissemens dont il n'y avoit qu'un homme aussi amoureux que lui, qui pût être capable, un inconnu passa par l'endroit où il étoit, & demanda s'il n'avoit pas vu la Reine. Non, dit le Prince indifféremment. L'inconnu, qui n'étoit pas

accoutumé à se voir traiter avec cette froideur, le regardant fixement : « Et qui » es-tu, Pasteur incivil, lui dit-il, que » tu me parles avec si peu de respect? » Es tu si étranger dans cette contrée, » que tu ne me connoisses pas pour le » Monarque qui règne en Arcadie » ? A ce mot de Monarque, Evandre tressaillit; & jettant les yeux sur Palans, il fut saisi d'un tel mouvement d'horreur & de colère, qu'il auroit donné quelque soupçon de la vérité, si le Roi se fût arrêté à le considérer. Mais comme son amour & son impatience l'appelloient ailleurs, il ne remarqua pas l'action du Prince déguisé. Quelques gardes l'ayant joint dans ce moment, il leur commanda de se disperser par la forêt, pour trouver la Reine plus aisément, tandis que par une autre route il alloit à sa recherche.

O Dieux! que devint le faux Cléophile à une vue si détestée & si peu attendue! « C'est donc-là ce rival heu- » reux, s'écria-t-il tout hors de lui- » même! C'est-là le possesseur de Car- » mante, & l'usurpateur de mon trône! » Il mourra.... Il mourra. Ah! malheu-

» reux Evandre, as-tu donc oublié que
» les ordres de Carmante assurent la vie
» du ravisseur de ta Couronne & de ta
» Maîtresse contre les entreprises de ton
» courage & de ta haine » ? Tout entier
à son désespoir, il résolut de sortir de la
forêt, & bientôt de l'Arcadie. Comme
il cherchoit à se démêler d'un endroit
écarté, où ses pas l'avoient insensible-
ment conduit, il apperçut un ruisseau
de sang encore tout fumant, qui sortoit
d'un buisson assez épais. Il s'avance, &
trouve un corps percé de plusieurs
coups, qui venoit d'être massacré. Mais
quelle fut sa surprise, quand après avoir
considéré attentivement le visage de ce
mort, il le reconnut pour le même hom-
me qui, peu de momens auparavant,
lui avoit appris qu'il étoit Palans. Il fit
d'effroi trois pas en arrière, & il étoit
encore dans le premier désordre que
devoit lui causer cette aventure, lorf-
que quelques gardes du Roi arrivèrent.
A la vue du cadavre, qu'ils reconnois-
sent pour celui de leur maître, ils pous-
sent des cris douloureux. Les yeux éga-
rés de Cléophile, quelques traces de

sang sur ses habits, semblent leur désigner l'assassin ; ils l'arrêtent & le conduisent à la Reine. Elle étoit alors avec Théocrite. Lorsqu'ils l'eurent abordée, & qu'avec des torrens de larmes ils lui eurent appris l'accident qui venoit d'arriver, elle jetta les yeux sur celui qu'ils disoient en être l'auteur, ou du moins le complice. Mais quand elle reconnut que c'étoit Cléophile, elle fut surprise d'une douleur si violente, qu'elle pensa s'évanouir. Comme elle étoit dans cette perplexité ; & que regardant tantôt Evandre, tantôt Théocrite, & d'autres fois les gens qui lui avoient annoncé cette nouvelle, pour chercher dans leurs regards l'éclaircissement de cette aventure extraordinaire, Simas arriva avec un inconnu, qui, ayant appris la mort du Roi, & la prise de son assassin prétendu, en voyant Cléophile, fit un grand cri ; & levant les yeux & les mains au Ciel : Dieux ! s'écria-t-il, c'est Evandre. A ce nom, & au ton de cette voix, la Reine tourna la tête ; elle le reconnut pour le Roi d'Argos, son frère.

Cette vue & la reconnoissance du

Prince Evandre, ayant fait enviſager à la Reine le danger où ſa gloire alloit être expoſée, & la rigueur où la préſence de Teſſandre alloit porter ſon devoir contre l'infortuné Cléophile, elle fut ſi ſaiſie de douleur & de tendreſſe, que toute la force de ſon eſprit ne put garantir ſon corps des premiers effets de ſon déſeſpoir. Elle tomba évanouie dans les bras de Théocrite.

Tandis qu'on s'empreſſoit à lui adminiſtrer des ſecours, Teſſandre donna des ordres pour garder le Prince accuſé, & pour faire tranſporter au Palais le corps du feu Roi. Simas & Théocrite qui ne doutoient point de l'innocence de leur ami, allèrent concerter enſemble les moyens de remédier à une aventure ſi funeſte & ſi extraordinaire. Tout cependant ſembloit atteſter qu'Evandre s'étoit rendu coupable du crime dont on l'accuſoit. Sa haine légitime pour le tyran de l'Arcadie, ſon amour pour la Princeſſe, ſes liaiſons avec Simas, de tout tems ennemi déclaré de la tyrannie, ſon déguiſement même, tout portoit témoignage contre lui. Théocrite

se chargea de persuader aux Pasteurs de Légée l'innocence du Prince, & Simas courut à Mégare pour en soulever les habitans en faveur de l'héritier légitime d'Arcadie.

Pendant que ces choses se passoient, Nicostrate, qui en fut informé, tenta de sacrifier Evandre à sa sûreté ; mais les Pasteurs apprenant le péril où se trouvoit leur Prince, se rassemblèrent au Palais, armés de tout ce qui se rencontra sous leurs mains, & attaquant les gardes du nouveau tyran avec une valeur inconcevable, ils causèrent une telle épouvante à Nicostrate, qu'il sortit par une fausse porte, & se réfugia dans la Province de Tymphale, qui appartenoit de droit à la famille de Palans.

Qui n'auroit cru qu'alors Evandre étoit hors de danger ! Nicostrate n'avoit point de troupes ; les habitans du lieu où l'on gardoit le Prince, se déclaroient en sa faveur ; Mégare lui tendoit les bras ; le peuple, impatient, demandoit à grands cris la liberté de son maître. Carmante, la vertueuse Carmante s'y oppose. Elle craint qu'on ne la soupçonne d'être com-

plice du meurtre de son mari ; elle ordonne aux révoltés de se retirer, & sa présence enchaîne leur courage. O Dieux! combien cet effort de vertu lui coûta-t-il de soupirs & de sanglots! Que devint-elle, quand, retirée dans son appartement, elle envisagea l'action qu'elle venoit de faire! Si Théocrite avoit été auprès de la Reine alors, il auroit, sans doute, réveillé en elle une juste tendresse, que la sévérité du devoir sembloit avoir étouffée; mais il étoit occupé à soutenir le parti d'Evandre dans la place de Légée, contre les amis de Nicostrate. Un étranger, qui l'avoit écouté quelque tems, s'approche de lui, & lui demande, en langue Latine, s'il n'est pas Théocrite, l'ami & le confident du Prince d'Arcadie ? « La qualité de confident de ce » Héros, lui répondit Théocrite, est » trop précieuse pour moi, pour ne pas » avouer que je suis le même dont vous » parlez. Ah! Seigneur, reprit l'inconnu » avec transport, s'il est ainsi, donnez-» moi les moyens de sauver ce Prince » illustre du péril qui le menace. Je suis » Latin, & le même qui suivit Evandre

» en Argos, lorsqu'il tenta d'enlever la » Princesse Carmante. C'est moi qui, » par ses ordres, ai publié sa mort par » tout le Latium ; & si vous pouvez » m'aider à faire aborder des troupes en » Arcadie, j'ai trois mille de mes com- » pagnons à la rade de Zasinte, qui, » comme moi, exposeront leur vie » avec plaisir pour sauver celle d'Evan- » dre ».

Théocrite loua les Dieux, dans son ame, d'une aventure si favorable ; & ne pouvant douter que l'inconnu ne fût le fidèle Turnus, il en envoya donner avis à Simas, & suivant le Latin jusques à l'embouchure du Golfe, ils se mirent tous deux dans une barque qui les conduisit à l'Isle de Zasinte, dont le Gouverneur étoit dans les intérêts d'Evandre. En arrivant, on lui apprit que la meilleure partie du Royaume d'Argos étoit révoltée contre son Roi, & que dans la confusion où cet Etat se trouvoit alors, il étoit fort aisé de faire descendre les troupes Latines, & de les faire filer le long de la frontière jusques en Arcadie, sans craindre qu'elles trouvassent aucun

obſtacle de la part de Teſſandre. Pendant que Turnus raſſembloit cette petite armée, Théocrite fit voile vers le Golfe, afin de la dévancer, & de donner les ordres néceſſaires pour le reſte de la marche des Latins, & leur logement aux environs de Mégare.

Cependant, la ſituation d'Evandre devenoit de plus cruelle en plus cruelle. C'étoit en vain que les Mégariens avoient fait dire ſourdement à la Reine, que ſi elle vouloit leur donner entrée dans le hameau, tandis qu'elle en etoit la maîtreſſe, ils remettroient l'héritier légitime ſur le Trône de ſes pères, & le lui feroient partager avec lui. Bien qu'elle fût perſuadée de l'innocence de ſon Amant, les apparences qui l'accuſoient, lui donnoient une telle horreur pour toutes les propoſitions qu'on faiſoit de le ſauver, qu'à peine pouvoit-elle en ſouffrir la penſée.

Il y avoit à la Cour un Prince de Syracuſe, nommé Timoléon. Ce Prince, après l'aſſaſſinat du Roi, n'avoit ſuivi le parti de Nicoſtrate que par occaſion; & ſans trop ſe décider, il s'étoit em-

ployé à faire fortifier le hameau de Légée contre les entrepriſes des Mégariens. Il eſtimoit Evandre, & étoit charmé du mérite de Carmante, à qui il avoit laiſſé entrevoir pluſieurs fois que, quoiqu'il parût ſoutenir les intérêts de Nicoſtrate, elle n'avoit qu'à lui donner des ordres, & qu'il les exécuteroit ſans les examiner. Un jour, entr'autres, qui fut celui de l'arrivée des Ambaſſadeurs d'Achaïe, de Sparte, de Corinthe & de pluſieurs autres Villes, vers leſquelles on avoit député pour les engager à venir prononcer ſur le crime prétendu d'Evandre, la triſte Reine regardant tous ces Envoyés, comme autant d'arbitres d'une deſtinée où la ſienne étoit attachée, elle ſe livra à la mélancolie la plus profonde. Timoléon la voyant dans cet état : « Madame, lui dit-il, je puis, ſans manquer au reſpect que je vous dois, vous » déclarer que je connois toute l'étendue de votre douleur ; & j'oſe ſupplier Votre Majeſté de croire qu'il n'y » a rien que je ne ſois capable d'entreprendre pour la ſoulager. Hélas ! » reprit la Reine, que pourriez-vous

» faire pour guérir des maux sans remè-
» de? Madame, répartit Timoléon, si
» l'on ne peut ressusciter le Roi d'Arca-
» die, on pourroit sauver au moins le
» Prince Evandre. J'avoue qu'il est cou-
» pable d'un grand crime; mais l'amour
» d'un trône excuse bien des choses, &
» peut-être que vous ne serez pas blâ-
» mée, quand vous arracherez au trépas
» un Prince illustre qui vous adore, &
» qui, à bien considérer son action, n'a
» tué que l'usurpateur de son trône &
» son rival. Ajoutez, interrompit la
» Réine, qu'il n'a pas même tué ce rival
» & cet usurpateur dont vous me parlez.
» Quoi, Madame, dit Timoléon!....
» Non, Prince, répondit Carmante; l'es-
» time d'un homme tel que vous, doit
» être trop chère à l'infortuné Prince
» d'Arcadie, pour vouloir vous laisser
» soupçonner qu'il ait commis l'assassinat
» dont on l'accuse. Il est innocent; &
» s'il m'étoit permis de faire éclater cette
» innocence, comme il m'est impossible
» d'en douter, il ne seroit pas dans le
» péril où vous le voyez. Quoi, Mada-
» me, s'écria Timoléon tout éperdu,

» Evandre est innocent, & vous le laissez périr ? Je ferai plus, dit la Reine, » en versant des larmes, je solliciterai » sa mort : car ce n'est pas assez que » Carmante soit contente d'elle-même, » il faut que tout l'univers le soit aussi ; » & tant qu'il n'y aura que la veuve de » Palans qui saura l'innocence de celui » qu'on croit être son meurtrier, il est » aussi près de mourir, que si je le » connoissois pour le plus criminel de » tous les hommes ».

Malgré la juste admiration que Timoléon devoit à cet effort vertueux de la Reine, il ne laissa pas de combattre sa résolution de tout son pouvoir : mais ses remontrances furent inutiles ; & Carmante tourna adroitement le discours sur le Roi d'Argos son frère, qui s'étoit montré un moment en Arcadie, sans suite, sans équipage, & qui avoit aussitôt disparu sans prendre aucune part à l'événement tragique qui venoit de la priver de son époux. Timoléon soutint à la Reine que l'amour seul pouvoit avoir occasionné un voyage aussi surprenant : « car, lui dit-il, de quelqu'autre passion » qu'un Roi puisse être possédé, on la

» reconnoît à des marques éclatantes. » S'il croit avoir reçu quelqu'injure, il » arme ses peuples, il intéresse ses alliés » dans sa querelle, & tout l'univers » sait comment un Monarque se venge, » quand il est possédé de la passion de » la vengeance. L'ambition produit des » effets à-peu-près semblables. Il n'y a » que l'amour, qui, agissant par un » principe extraordinaire, produise des » effets aussi peu communs que sa cause; » & dès l'instant qu'un Souverain ressent » les mêmes inquiétudes amoureuses que » le moindre de ses sujets, il se porte » aux mêmes actions que lui. Le rang, » la dignité, la puissance qui soutiennent » les Souverains contre les suites funestes » des autres passions, ne leur fournissent » aucune défense contre le pouvoir de » l'amour ». Carmante convint de cette vérité, & chargea Timoléon de s'informer si son frère étoit encore en Arcadie, ou s'il avoit repris la route du Royaume d'Argos.

Avant que d'aller retrouver Théocrite à l'Isle de Zasinte, où nous l'avons laissé, il est nécessaire de dire quelque chose

de l'état de son ame, & du motif de sa retraite dans le hameau de Légée. Théocrite étoit fils de Praxoras, chef du parti de la liberté à Syracuse. Inspiré par Apollon même, il se livra aux charmes de la poésie, & cette dissipation garantit longtems son cœur de l'amour & de ses fureurs: mais il est un tems où l'ame la plus distraite se soumet à un vainqueur. Ardélie, jeune esclave, affranchie nouvellement par Praxoras, fut l'écueil où se brisa l'indifférence de cet aimable Poëte. Il ne reconnut sa défaite qu'aux mouvemens jaloux qu'il conçut contre Timoléon, jeune Syracusain, descendu en ligne directe des anciens Souverains du Pays. Il eut honte de sa foiblesse, & s'absenta vainement pour en triompher: il revit Ardélie, & son amour en prit de nouvelles forces; mais Timoléon avoit obtenu toute la tendresse de cette belle affranchie.

Pendant que Théocrite travailloit à triompher d'une passion malheureuse, Hermocrate, un des premiers Sénateurs de Syracuse, devint amoureux d'Ardélie, & la demanda en mariage à Praxoras; mais quoiqu'Ardélie fût mécontente

de la froideur avec laquelle Timoléon la traitoit depuis quelque tems, elle ne laissa pas de témoigner sa répugnance pour un hymen qui l'auroit fait monter à un rang auquel elle ne sembloit pas devoir prétendre. « J'ignore qui je suis, répon» dit cette charmante fille à la femme » de Praxoras, qui lui parloit en faveur » d'Hermocrate; & tant que je ne con» noîtrai point mes parens, je ne dispo» serai pas de ma main, & je refuserois » pour époux Timoléon lui-même, que » j'aime uniquement ». Cette réponse fut rapportée à Timoléon; & par une bizarrerie assez ordinaire aux Amans, cette fille lui parut plus précieuse, lorsqu'il crut sa possession plus difficile qu'il ne l'avoit pensé. Son ambition se réveilla avec son amour. Il sonda les amis de sa famille, les anciens alliés, & se prépara à reprendre une couronne qu'il ne brûloit de posséder que pour la placer sur la tête d'Ardélie.

Il est bon de remarquer que la Ville de Syracuse est séparée en deux par un bras de mer qui passe au milieu de son enceinte, & qui la divise en haute & basse Ville. Sous le nom de la Ville basse, est comprise

compriſe cette partie de Syracuſe, qui regarde le Cap Paſſore du côté de l'Iſle de Mélite, dans laquelle ſont le port, les baſtions, qui défendent la Ville des irruptions des Barbares, & la tour d'Archimède, qui prend le nom de ce fameux Mathématicien qui la fit bâtir, & qui s'y retiroit d'ordinaire pour faire ſes obſervations. Timoléon logeoit dans cette partie de la Ville; & par les intelligences ſecrettes qu'il entretenoit parmi les gens de la marine, les vaiſſeaux du port étoient entiérement à ſa diſpoſition. Praxoras au contraire logeoit dans la Ville haute, à la porte du Sénat, & au milieu des Sénateurs. Cette partie de Syracuſe eſt enfermée d'une triple muraille de brique, fortifiée de tours de cent pas en cent pas, & cloſe de portes d'airain, défendues par des demi-lunes & des baſtions; & elle n'a de communication avec la Ville baſſe que par de petits bateaux d'écorce, qui paſſent & repaſſent inceſſamment les Habitans d'une des parties de la Ville à l'autre.

Timoléon fait armer tous ceux qui ſont dans ſes intérêts : au lever de l'aurore, il paſſe le bras de mer, s'empare

d'une des portes de la Ville, vole à la maison de Praxoras, & enlève Ardélie, qu'il remet à un fidèle serviteur pour la conduire en sûreté chez lui, pendant qu'il va mettre à fin sa périlleuse entreprise. Mais toute la valeur emportée de Timoléon, cède au froid courage de Praxoras & à la fureur de Théocrite. Le parti de la Royauté est repoussé, celui des Républicains triomphe. L'amoureux Timoléon regagne la basse Ville avec peine, & va rougir aux pieds d'Ardélie des torts de la fortune. Cette fière Affranchie reçoit les soumissions de son Amant avec un dédain de colère : « Je » vous aime, lui dit-elle, mais non pas » au point de renoncer pour vous à tous » les sentimens de l'honneur & de la re» connoissance. J'exige de vous que dans » l'instant vous me remettiez entre les » mains de Praxoras, dont je me regarde » toujours comme l'esclave ; ou que si la » situation de vos affaires ne peut pas » vous le permettre, vous me conduisiez » à cet asyle sacré des Vierges de Diane, » dont la mer baigne les murs ». Il fallut obéir à cet ordre sévère. Ardélie entra dans cette retraite, & Timoléon retourna au combat. Pendant six mois, les deux

partis s'attaquèrent & se défendirent avec des succès divers. Un jour que les Républicains avoient franchi le bras de mer, & qu'ils étoient prêts à pénétrer dans la basse Ville, Timoléon & Théocrite se rencontrèrent dans la mêlée, & commencèrent un combat qui auroit été funeste à l'un ou à l'autre, s'il n'eût été interrompu par un Officier de Timoléon, qui crioit de toute sa force : « Arrêtez Timoléon, arrêtez Théocrite. » Ne vous arrachez pas la vie. Ardélie » en a besoin, elle vient d'être enlevée » par Hermocrate ». A ces mots terribles, la fureur de ces deux illustres rivaux est anéantie. A peine leur reste-t-il assez de force pour soutenir leurs armes. Timoléon, le premier, rompt le silence : « aimez-vous assez Ardélie, dit-il » à Théocrite, pour faire cesser ce com» bat, & pour me laisser courir après ses » ravisseurs ? Mais, vous-même, répond » Théocrite, l'aimez-vous assez pour » faire sonner la retraite ; & pour laisser » retourner mes troupes dans la Ville ? Je » vous engage ma parole, reprend Ti» moléon. Eh bien, repart Théocrite, » vous êtes trop brave pour n'être pas

» généreux : je m'abandonne à votre
» bonne foi, sans scrupule & sans pré-
» caution ; souffrez que je vous aide à
» remettre Ardélie en liberté, & son-
» gez que je ne combattrai que pour
» vous, quand je tâcherai de l'arracher
» des mains du téméraire Hermocrate.
» Croyez-moi, courons après notre ver-
» tueuse Affranchie, & laissons le soin de
» Syracuse entre les mains des Dieux ;
» je sacrifie de bon cœur la défense de
» la liberté publique, au désir d'enlever
» cette fille illustre à un ravisseur que
» je sais qu'elle abhorre. Sacrifiez-lui
» l'espérance de la Couronne ; peut-être
» ne lui abandonnerez-vous qu'un es-
» poir chimérique. Jusques-ici vos droits
» sont assez incertains : & quand le succès
» favorable du commencement de votre
» entreprise, vous auroit assez enflé le
» courage pour vous faire regarder son
» entier accomplissement comme une
» chose infaillible, songez que vous serez
» en pouvoir de tenter le recouvrement de
» votre sceptre quand il vous plaira ; &
» que si vous différez de cette journée à
» courir après Ardélie, vous la perdrez
» peut-être pour jamais ».

Nos deux généreux rivaux se jettèrent dans un vaisseau qui se trouvoit à la rade ; ils ordonnèrent de faire force de voile pour atteindre celui que montoit Hermocrate, & qu'on appercevoit encore dans l'éloignement. Ils le suivirent un jour & une nuit, & ils touchoient presqu'à leur proie, lorsqu'il survint une tempête, qui non-seulement leur fit perdre la route du raviſſeur, mais qui les jetta sur les côtes de l'Isle de Crète, si maltraités, qu'ils furent obligés d'entrer dans le premier port pour se faire radouber.

Pendant que les Ouvriers s'empressoient à réparer les dommages causés au vaisseau par la tempête, Timoléon & Théocrite se transportèrent dans un Temple de Jupiter, fameux par les oracles qui s'y rendoient. Ils y firent leurs prières, & consultèrent ce Dieu sur la destinée d'Ardélie, & sur le succès de leur amour. Voici ce qui leur fut répondu :

Donne trêve aux erreurs où ton ame s'égare ;
Et sans faire en ce lieu d'inutile séjour,
Cours vîte recevoir, par les mains de l'Amour,
Une grande Princesse aux rives de Mégare.

A qui des deux s'adreſſoit cet Oracle? Qui des deux auroit cédé Ardélie pour une grande Princeſſe? « C'eſt à vous, » dit Théocrite à Timoléon, que le ciel » daigne répondre; & c'eſt pour moi » ſeul que la Divinité eſt ſourde: comme » je n'ai rien à eſpérer, il n'eſt pas be- » ſoin que les Dieux s'expliquent ſur » mes demandes. Pour vous, ils vous » promettent une Princeſſe, qui ſans » doute vous conſolera de la perte d'Ar- » délie. Je vous entends malgré votre » ſilence, pourſuivit-il, ô Dieux im- » mortels; vous méconnoiſſez Théocrite » lorſqu'il vous demande Ardélie. J'ou- » vre les yeux; le mépris que vous » faites de mes prières, me prouve que » je vous ai offenſés, en donnant à » l'amour une vie que j'avois vouée à » l'étude de la ſageſſe. Adieu, Timo- » léon; faites tous vos efforts pour re- » trouver Ardélie: je ne m'oppoſerai » jamais à votre bonheur ».

Théocrite ſort du Temple en achevant ces paroles: il gagne le rivage dans le deſſein de partir avec le premier navire qui fera voile pour le Levant. Timoléon le ſait; il le conjure de ne pas le quitter,

& le fait consentir à passer ensemble en Arcadie, où il pourra trouver quelque soulagement à sa douleur dans le hameau de Légée, asyle inviolable contre les persécutions de la fortune, & les chagrins amoureux.

Retournons à l'Isle de Zasinte, où nous avons laissé ce même Théocrite, pour éclaircir quelques faits de son histoire. Avant de se livrer tout entier à la bonne foi du brave Turnus, notre aimable Poëte exigea de lui le récit de ses aventures, & voulut savoir par quel événement lui qui étoit né à Carthage, se disoit Latin.

« Mon père, lui répondit Turnus, » étoit cet Albius, si célèbre par sa » science. Il fut appellé à Carthage par » le Roi Bellus, pour prendre soin de » l'éducation du jeune Prince Pigmalion, » son fils; & il y conduisit son épouse » qui étoit enceinte de moi. Je fus élevé » auprès du jeune Prince, moins comme » le fils de son Gouverneur, que comme » son frère & son ami. Lorsque Pigma- » lion fut en âge d'être marié, Bellus lui » destina pour épouse Perselide, Prin- » cesse de Numidie; & ce mariage se

» célébra bientôt à la satisfaction des
» Carthaginois, qui fondoient toutes
» leurs espérances sur les grandes qua-
» lités du jeune Pigmalion. Deux ans
» après, la Princesse accoucha d'une
» fille, à laquelle on donna le nom de
» sa mère; & plût aux Dieux qu'elle
» fût morte en naissant! Vers ce tems,
» la colère du ciel éclata sur la malheu-
» reuse Carthage : un monstre vint ra-
» vager les côtes de l'Afrique. On courut
» aux Temples, on interrogea les Divi-
» nités protectrices, on en tira pour
» toute réponse, que ce fléau dureroit
» jusqu'à ce qu'une victime royale l'eût
» fait cesser. Hélas! c'étoit rappeller les
» Carthaginois à cet affreux usage d'im-
» moler leurs enfans aux Dieux dans
» les calamités publiques. Le Peuple,
» conduit par des Prêtres inhumains,
» vint aux portes du Palais demander
» à grands cris la jeune Perselide, comme
» la victime désignée. Sa mère veut se
» dévouer elle-même. Pigmalion fu-
» rieux l'arrête, & s'offre à la place de
» ces objets chéris. Mais les Prêtres le
» rejettent, & ne veulent que la jeune
» Perselide. Dans cette horrible confu-

» sion, je ne sais quel Dieu m'inspira.
» Je vole à l'appartement de la Prin-
» cesse : une esclave morte depuis quel-
» ques jours, avoit laissé une jeune fille
» de l'âge de Perselide, qu'une chèvre
» nourrissoit ; je l'enlève, & je viens la
» remettre entre les mains de ces barba-
» res interprètes de la volonté des Dieux.
» Ils sont satisfaits : l'innocente victime
» est immolée ; le monstre disparoît, &
» le peuple bénit le ciel, qui n'ordonna
» jamais ces sanglans sacrifices.

» Ma tromperie pouvant être décou-
» verte, Pigmalion me chargea de con-
» duire sa fille dans le Latium, & de
» la laisser en dépôt chez mon père,
» qui, fatigué de la Cour, y étoit allé
» terminer sa carrière. Je m'embarquai
» avec l'enfant & la nourrice : mais
» lorsque nous appercevions déjà cette
» pointe de la Pouille, qui borne le
» Latium du côté de Syracuse, notre
» vaisseau fut attaqué par des Pirates,
» qui, après nous avoir vaincus, me
» mirent à la chaîne, & m'enlevèrent
» Perselide. Mon père me racheta de leurs
» mains : mais mes recherches jusqu'ici

» ont été inutiles, & j'ignore le sort de » cette enfant infortunée. J'ai été à Del- » phes, j'y ai consulté l'Oracle d'Apol- » lon; & si j'en crois sa réponse, la » mort me l'a ravie ».

Renonce à tes soins superflus,
Perselide n'est plus :
Mais Ardélie à tes vœux doit se rendre,
Le jour où finiront les misères d'Evandre.

» Ardélie! s'écria Théocrite, en inter- » rompant Turnus, & comment Ardélie » pourra-t-elle vous rendre une Prin- » cesse qui n'est plus? Je ne sais, Sei- » gneur, repartit le Latin; & cette con- » trariété m'inquiète : mais ce qui me » semble véritable, c'est que le jour où » finiront les misères du Prince d'Ar- » cadie, une certaine Ardélie qui m'est » inconnue, doit me rendre la Princesse » de Carthage. Jugez si j'ai intérêt à » tout tenter pour sauver la vie à ce » Prince infortuné ».

Pendant que Turnus achevoit son ré- cit, Théocrite rêvoit profondément à tout ce qu'il venoit de lui apprendre de cette Perselide; & repassant dans sa

mémoire ce qu'on lui avoit dit autrefois d'Ardélie, il y trouvoit lieu de soupçonner que cette illustre esclave pouvoit être la même Princesse que Turnus avoit perdue. La conformité des aventures de l'Affranchie de Praxoras & de celles de Perselide, & le souvenir qu'il eut que c'étoit un Pirate Arabe qui l'avoit vendue, augmentèrent de telle sorte la confiance de Turnus en la promesse des Dieux, qu'il ne douta presque plus que dans la personne d'Ardélie, il ne trouvât la Princesse qu'il cherchoit. La difficulté étoit de trouver Ardélie elle-même : mais comme les Dieux assuroient, par l'Oracle qui avoit été rendu à Timoléon & à Théocrite, qu'on trouveroit une Princesse en Arcadie, ils demeurèrent fermes dans la croyance que la félicité d'Evandre feroit le dénouement de toute cette aventure. Ce fut dans cette espérance que Théocrite quitta le brave Turnus, pour aller annoncer aux amis du Prince d'Arcadie les secours inespérés qui devoient bientôt arriver.

Comme il passoit auprès d'un écueil fameux, que les Marins appellent *Strivale*,

il entendit des cris & des gémiſſemens, qui ſortant de cette roche fatale faiſoient retentir l'air de plaintes confuſes, & de ſons pitoyables. Théocrite fit mettre quelques Matelots dans une chaloupe, & leur ordonna de s'approcher le plus près qu'ils pourroient de cet écueil redoutable. On aborde par une petite langue de ſable, qui s'avançant entre les pointes des rochers aſſez avant dans la mer, rendoit cette eſpèce d'Iſle acceſſible par ce côté. Théocrite ſaute à terre avec une partie de ſes Matelots, & s'engage dans un bois de cyprès, qui paroît devoir le conduire au lieu d'où ſembloient partir les voix qu'il avoit entendues. Mais quel eſt ſon étonnement? Il règne dans cette Iſle un ſilence profond. Cependant il ne s'eſt pas abuſé. Des cris douloureux ont frappé ſes oreilles. Il faut éclaircir cette aventure. Il diſperſe ſes gens de façon qu'ils pourront ſe réunir tous dans le lieu qu'il indique, & il prend un petit chemin qui lui paroît plus frayé que le bois. A peine a-t-il marché quelques momens dans cette route inconnue, qu'il ſe trouve dans une eſpèce de ſalle verte, bordée de cyprès d'une hauteur prodigieuſe, &

arrosée par un agréable ruisseau. Les arbres y sont chargés de devises, de chiffres, de vers grecs qui expriment les peines de l'amour : une ardoise qu'il voit suspendue à une branche excite sa curiosité ; il la détache, & y lit avec attendrissement les derniers adieux d'une Amante malheureuse à son Amant. Il lui semble que les caractères de cette lettre ne lui sont pas inconnus.

Pendant qu'il faisoit ces remarques, deux de ses matelots accoururent à lui : « Seigneur, lui dirent-ils, nous avons » trouvé la cause du silence qui règne » dans cette Isle. Ceux qui le trou- » bloient par leurs cris se sont tous » tués les uns les autres ; & à vingt » pas d'ici, il y a dix à douze corps » étendus sur le sable, qui sont pri- » vés de la vie ». Théocrite se fit aussitôt conduire à ce lieu de carnage. Mais, ô Dieux ! quelle fut sa surprise, quand le premier cadavre qui frappa ses regards fut celui de Tessandre, Roi d'Argos ! Elle redoubla encore, lorsque faisant écarter un homme dont le corps étoit entrelacé avec celui du Roi, & qui sem-

bloit être l'ennemi contre lequel il s'étoit battu, il le reconnut pour Hermocrate, le ravisseur d'Ardélie. Il fit un grand cri à cette vue, & s'écria : « C'est Ardélie » qui a fait les vers que je viens de lire ; « il sont de son écriture, & voilà le » corps d'Hermocrate. Ardélie a fini ses » jours sur ce rocher. C'est moi, c'est » mon fatal amour qui lui arrache la » vie. Si je n'avois point opposé des » obstacles à la passion de Timoléon, » ces Amans seroient heureux, & le » brave Théocrite n'auroit point de re- » proches à se faire ». Ces tristes réflexions attachant son esprit fortement, il s'enfonça dans le plus épais du bois ; & se trouvant accablé de douleur & de lassitude, il tomba au pied d'un cyprès. Il entendit une voix de femme qui disoit à une autre : « Non, Madame, vous » ne devez point vous donner la mort. » Soyez certaine que les Dieux ne vous » abandonneront point à la cruauté de » votre destinée. Eh ! que veux-tu que » j'attende, reprit celle à qui l'on par- » loit ; n'ai-je pas vu le Roi d'Argos « dans cette Isle ? Ne m'a-t-il pas pour-

» suivie; & sans la rencontre d'Hermo-
» crate, ne serois-je pas en sa puissan-
» ce? Quel que soit le vainqueur, il
» m'est odieux. S'ils périssent tous deux
» dans le combat, nous mourrons de
» misère sur le rocher. Voilà notre sort.
» En supposant que le hasard nous fasse
» sortir de cette Isle, retournerai-je chez
» Praxoras? Je donnerois le coup de la
» mort à Timoléon. Irai-je me jetter dans
» les bras du Prince de Syracuse? Ce se-
» roit percer le cœur du généreux Théo-
» crite. J'aime Timoléon avec transport;
» mais j'ai pour Théocrite une estime &
» & une reconnoissance qui ne finiront
» qu'avec ma vie ».

A ce discours touchant, le vertueux Théocrite ne put retenir ses larmes; il se traîne aux pieds d'Ardélie: « Suspen-
» dez votre douleur, fille charmante &
» généreuse, lui dit-il; ce n'est plus un
» de vos persécuteurs que vous voyez
» devant vous, c'est un homme vaincu
» par vos bontés & par votre exemple.
» Il n'est pas juste que vous combattiez
» toute seule pour les intérêts de Théo-
» crite: il faut que je vous aide; &

» puiſque vous pouvez obtenir de vous-
» même de réſiſter à vos deſirs pour
» l'amour de moi, il faut que je ſur-
» monte ma foibleſſe pour l'amour de
» vous. Vivez, Ardélie; & vivez pour
» Timoléon : je conſens à ſa félicité,
» puiſqu'elle doit faire la vôtre; je l'ai
» promis aux Dieux, je vous le promets
» à vous-même ; & ſi quelqu'un de nous
» doit être immolé à la puiſſance de
» l'Amour, il vaut mieux que ce ſoit un
» miſérable qui fut toujours haï & mal-
» heureux, qu'une fille toute divine, &
» qu'un homme deſtiné à la gloire de
» vous poſſéder. Hé bien, Seigneur, ré-
» pondit Ardélie, ſi vous êtes dans les
» ſentiments que vous me témoignez,
» ſauvez-moi de la tyrannie de mes per-
» ſécuteurs, & de la violence d'Hermo-
» crate & du Roi d'Argos ».

Théocrite ne pouvoit concevoir comment Teſſandre étoit devenu le perſécuteur d'Ardélie, ce n'étoit pas le moment de s'en inſtruire. Ils s'avancèrent vers le lieu du combat; mais les corps avoient été enlevés par les gens ſortis de deux vaiſſeaux, cachés dans les rochers qui

bordent l'Isle de Strivale. Un seul étoit resté ; & comme les Matelots s'étoient apperçus qu'il respiroit encore, ils le firent transporter dans leur navire. Théocrite y conduisit Ardélie ; & dans le blessé, qui n'avoit plus que quelques heures à vivre, elle reconnut son fidèle Antenor. Cet homme ayant jetté les yeux sur elle : « Dieux pitoyables, dit-il, je » vous remercie de ce que ce vertueux » objet a été arraché au cruel destin que » mes trahisons lui avoient préparé, & » de ce qu'avant mon trépas je puis lui » demander pardon de toutes mes per- » fidies, & lui déclarer le secret qu'elle » ignore. Et voyant qu'Ardélie avoit le » visage inondé de l'armes : N'augmen- » tez pas mes remords, ajouta-t-il, » par cet attendrissement que je ne mé- » rite point. Je suis le plus criminel & » le plus opiniâtre de vos persécuteurs. » Vous tombâtes dans mes mains à l'âge » de deux mois. Ayant su par votre » nourrice que vous étiez d'un sang » illustre, je vous remis à la garde d'un » Marchand Arabe, qui faisoit sa ré- » sidence à Memphis en Egypte : après

» quinze années, je fus redemander mon
» dépôt ; le traître vous avoit vendue
» à Praxoras, chef du Sénat de Syra-
» cuse : j'y courus ; je vous vis : c'étoit
» peu que j'eusse été votre tyran & votre
» ravisseur, il falloit encore que je
» fusse votre Amant. J'appris que vous
» refusiez la main d'Hermocrate ; je
» m'insinuai auprès de lui, & je lui fis
» naître l'idée de vous enlever, remet-
» tant au tems le moyen de lui arracher
» sa proie. Mon projet réussit. Timoléon
» nous poursuivit ; la tempête l'empêcha
» de nous joindre, & nous fûmes jettés
» sur les côtes du Royaume d'Argos.
» Vous fûtes présentée à Tessandre, qui
» prit pour vous la passion la plus vio-
» lente. J'étois désespéré ; craignant qu'il
» n'eût recours à la force pour satisfaire
» ses vœux, je lui déclarai votre nais-
» sance, en lui disant toutefois que vous
» l'ignoriez. La connoissance de ce se-
» cret l'engagea à vous offrir sa foi ;
» mais comme il vous parut aussi odieux
» avec un amour légitime, qu'il l'avoit
» été avec un amour criminel, sa pas-
» sion dégénéra en fureur. Dans cette

» extrémité, je lui donnois l'affreux con-
» seil de vous séduire, & de vous met-
» tre en quelque lieu où il pût contenter
» ses desirs, sans attirer sur lui la colère
» des Argiens. Il goûta ma proposition,
» & me fournit un vaisseau qui nous
» emmena dans cette Isle fatale, où je
» vous laissai, sous prétexte d'aller cher-
» cher un vaisseau plus propre à nos
» desseins. Tous mes crimes alloient être
» couronnés par le succès, lorsque je
» tombai entre les mains d'Hermocrate,
» qui, à force de tourmens, a tiré de
» moi le lieu de votre retraite. Nous
» abordions ce matin dans cette Isle,
» mais en y arrivant, nous avons appris
» que le Roi d'Argos, son rival, venoit
» d'y prendre terre. Le furieux Hermo-
» crate croyant que je l'avois trahi,
» ma percé de coups, & m'a abandonné
» baigné dans mon sang, pour courir
» à la vengeance. J'ignore ce qui s'est
» passé depuis; & je meurs en remer-
» ciant les Dieux d'avoir, au milieu de
» tant de dangers, conservé les jours de
» la fille du Roi de Carthage». Il ex-
pira après ces mots.

Ce récit du Pirate jetta Ardélie, que nous nommerons maintenant Perſelide, dans le plus profond étonnement. Avant de connoître le ſang dont elle étoit ſortie, elle en avoit les ſentimens. Elle ne pouvoit concevoir de quels affreux périls les Divinités bienfaiſantes l'avoient retirée, pour la remettre entre les mains du vertueux Théocrite, qui, quoiqu'il l'aimât toujours, brûloit de lui faire le ſacrifice de ſa paſſion, & de lui voir couronner les feux de Timoléon. Pour ajouter quelque clarté au récit du Pirate, elle fit part à Théocrite des perſécutions que lui avoit fait eſſuyer Hermocrate, de ſon naufrage ſur les côtes d'Argos, de l'amour emporté de Teſſandre, du deſſein qu'il avoit conçu de la marier avec Hermocrate, de l'oppoſition qu'à l'autel il mit lui-même à ce mariage, de la révolte des Argiens, indignés de la conduite de leur Roi, & enfin de ſon arrivée dans l'Iſle de Strivale, où ſe paſſa, entre Hermocrate & le Roi d'Argos, l'affreuſe ſcène qui vient d'être décrite.

Ces particularités firent l'entretien de

Perſelide & de Théocrite, juſqu'à l'endroit de la côte d'Arcadie, où l'on crut pouvoir deſcendre ſans craindre les troupes de Nicoſtrate. Théocrite y fit mouiller l'ancre; & faiſant mettre un de ſes gens à terre, il l'envoya à Mégare, pour demander une eſcorte pour conduire la Princeſſe en cette Ville. Simas vint avec l'envoyé de l'illuſtre Syracuſain, à qui il apprit que le Prince d'Arcadie étoit réduit à la dernière extrémité du péril & de l'infortune; que le Roi d'Elide avoit embraſſé ouvertement le parti de Nicoſtrate; & que ce Prince ambitieux, fortifié d'un ſecours ſi conſidérable, & ne craignant plus autant les Mégariens qu'il les avoit appréhendés avant cette déclaration, avoit envoyé ſes ordres dans le hameau pour faire périr Evandre ſans aucun délai. Déjà ſes Commiſſaires étoient nommés, déjà le nouveau tyran avoit fait marcher des troupes vers Mégare pour la contenir dans ſon devoir pendant cette funeſte expédition, & l'on n'attendoit plus que la préſence de Nicoſtrate pour achever cette grande & fatale entrepriſe.

Ces nouvelles engageoient Théocrite à presser l'exécution de ce qu'il avoit projetté. Il remit Perselide à l'escorte qui devoit la conduire à Mégare ; & montant un cheval que Simas lui fit présenter, il courut à toute bride vers les retranchements que Timoléon avoit fait élever pour défendre le hameau de Légée. Ce Prince en visitoit les travaux. Théocrite l'apperçoit : « Vous voilà encore chef de parti une seconde fois, » lui dit-il en l'abordant ; &, suivant » l'ordre de notre destinée, vous êtes » encore le protecteur de la tyrannie de » Nicostrate, contre les justes prétentions du Prince d'Arcadie. Je ne suis » rien moins que ce que vous dites, » reprit Timoléon avec fierté. Je défends » la personne de la Reine ; & bien loin » d'être l'ennemi d'Evandre, je voudrois » au prix de mon sang l'arracher à la » mort qu'on lui prépare. Si vous avez » ces sentimens héroïques, dit Théocrite en baissant la voix, il n'est pas » besoin d'un si grand sacrifice. Abandonnez ces lignes, ouvrez ces retranchemens aux Mégariens : permettez

» à ce peuple fidele de défendre son Roi
» légitime ; & sans qu'il vous en coûte
» qu'un peu de négligence affectée, vous
» rendrez à l'Arcadie son véritable Maî-
» tre, vous servirez la Reine, vous serez
» juste ; & pour prix de la rançon de
» leur Monarque, les Mégariens vous
» donneront Ardélie. Ardélie ! s'écria
» Timoléon avec une surprise extrême.
» Oui, repliqua Théocrite ; elle est en
» leur pouvoir. Ils vous la rendront,
» mais plus illustre que nous ne l'avons
» perdue ; non comme l'Affranchie de
» Praxoras, mais comme la Princesse
» de Carthage. O Dieu ! Théocrite, in-
» terrompit Timoléon, quelles nouvel-
» les m'apprenez-vous ? Et c'est vous
» qui m'instruisez de mon bonheur ?
» C'est mon rival qui me rend Ardélie !
» Ah ! s'il est vrai, comme je n'en puis
» douter, ordonnez ce que je dois faire
» pour jouir de la vue de mon Ardélie.
» Prince, je ne veux rien d'indigne de
» vous, répliqua Théocrite ; donnez-
» moi le temps de fléchir la Reine en fa-
« veur d'Evandre ; &, s'il le faut, quit-
» tez le parti de Nicostrate : venez vous

» mettre à la tête des Mégariens, & » combattez pour la bonne cause ». Pour remplir ces idées, ils tournèrent leurs pas vers le Palais.

Lorsqu'ils arrivèrent, Carmante entretenoit un Argien qui étoit venu l'instruire de la mort déplorable de Tessandre son frère; & qui voyant Argos en proie à diverses factions, avoit cru devoir l'avertir de ce qui se passoit, afin qu'elle conservât une couronne qui lui appartenoit de droit, & que les violences du feu Roi avoient mise à deux doigts de sa ruine. Ce fut par ce même Argien qu'elle apprit que Tessandre allant chercher Ardélie à l'Isle de Strivale, avoit été obligé de relâcher aux côtes d'Arcadie, dans le tems de l'assassinat de Palans. Il en étoit parti avec autant de précipitation que de rage, de voir à la Cour de sa sœur Timoléon & Théocrite ses deux rivaux.

Le Prince de Syracuse obtint de Carmante la permission d'aller à Mégare voir la Princesse de Carthage; & Théocrite étant resté seul avec la Reine, il déploya toute son éloquence pour lui faire

faire sentir la nécessité de conserver les jours d'Evandre. « Je suis arrivée au » comble du malheur, lui dit-elle ; » Evandre a des Juges, & va mourir » par mes ordres & ma sollicitation. » Telle est la rigueur de mon sort. J'a- » voue, lui répondit Théocrite, que » votre destinée est la plus cruelle & la » plus extraordinaire qu'on puisse ima- » giner ; mais j'ose dire à Votre Majesté, » que vous faites la plus grande partie » de sa cruauté. Si les loix d'une vertu » scrupuleuse n'avoient point autant de » pouvoir sur votre ame, non-seulement » les jours d'Evandre ne seroient point » en péril, mais vous le justifieriez plei- » nement du crime dont on l'accuse, » puisque vous savez qu'il ne l'a pas » commis. Quoi ! interrompit la Reine ; » vous voulez que j'apprenne aux Juges » du Prince d'Arcadie, qu'au moment » que j'étois la femme du grand Roi » qui m'aimoit avec passion, j'avois des » conversations secrètes avec son enne- » mi, dans le cœur de son Etat, & avec » un ennemi encore, qu'on sait qui m'a » aimée & que je n'ai pas haï ! Ah ! » Théocrite : aux Dieux ne plaise que je

» faſſe cet humiliant aveu! J'oſe croire » de l'amour d'Evandre, qu'il ne voudroit pas devoir ſa vie à cette confeſſion qui me couvriroit de honte. Non, » Théocrite, Evandre mourra; rien ne » peut le ſauver, puiſque je ne puis conſerver ſes jours ſans faire tort à ma » vertu. Eh bien, Madame, reprit Théocrite, ce n'eſt plus à l'Amante d'Evandre que je vais parler, c'eſt à la Souveraine d'un grand Royaume. Vous êtes » Reine, ſoyez équitable, ou deſcendez » du trône. Vous connoiſſez l'innocence » du Prince d'Arcadie : mourez plutôt » que de ſouffrir qu'on le puniſſe comme » coupable. Ah! barbare, s'écria Carmante, eſt-ce ainſi que vous portez du » ſoulagement à mes douleurs, & lorſque vous concevez que je m'arrache » le cœur en obéiſſant aux loix d'un devoir impitoyable »? Elle tomba ſans force ſur ſon ſiége; & Théocrite la voyant en cet état, fut obligé d'appeller ſes femmes, & de ſe retirer.

Cependant, Timoléon étoit arrivé à Mégare, & après avoir dit les choſes les plus tendres à ſa chère Perſelide, il diſcutoit avec Simas les moyens de rendre

la liberté au Prince d'Arcadie. Tous deux furent d'avis qu'avant l'arrivée des troupes Latines, il seroit imprudent de rien entreprendre; & que sans espoir de succès, on ne devoit pas tenter une action qui solliciteroit le tyran à se défaire de son illustre ennemi.

La Reine, pendant ce tems, s'abandonnoit au désespoir, & sa tendresse livroit de terribles combats à sa gloire & à sa vertu. Dans cet état douloureux, où la raison conserve peu de droits, elle veut voir, pour la dernière fois, le Prince d'Arcadie. Un Officier de confiance lui sert de guide. Elle entre dans l'appartement qui lui sert de prison; il étoit assoupi; des larmes tomboient de ses yeux; ses mains en étoient mouillées; des soupirs sortoient de sa bouche, & d'une voix plaintive, il disoit en rêvant: « Carmante, Carmante, est-» il possible que ce soit vous qui en-» voyiez votre Evandre à la mort? » A ces mots, la Reine fit un cri qui réveilla le Prince. Il se jetta à ses genoux, sans pouvoir autrement exprimer les sentimens de son cœur que par ses regards. Enfin, en faisant un effort:

» Quel Dieu favorable vous amène ici, » Madame, lui dit-il? Eſt-ce à votre » pitié que je dois une viſite ſi obli- » geante? Eſt-ce à la compaſſion de » mes amis, ou à la cruauté de mes » ennemis? C'eſt à votre mort, mon » cher Prince, interrompit la Reine en » le faiſant relever; & cette viſite qui » vous paroît ſi avantageuſe, eſt un » meſſage funeſte qui vous annonce » votre trépas..... Puiſque l'arrêt de » ma mort eſt prononcé par votre bou- » che ſacrée, lui répondit Evandre, je » mourrai ſatisfait. Je ne vivois que » pour vous; je n'attendois que vos » ordres pour mourir, & les Dieux me » ſont témoins que le commandement » que vous me faites aujourd'hui, eſt » mille fois plus doux pour moi, que » celui que vous me fîtes autrefois de » conſerver ma vie infortunée ».

Evandre alloit continuer, lorſque le même Officier qui avoit amené la Reine à l'appartement du Prince, vint l'avertir que la Princeſſe Arcaſte demandoit à lui parler, & qu'elle paroiſſoit animée d'une colère violente. Carmante frémit à cette nouvelle, & ne doutant point que

la fureur d'Arcaſte n'eût pour ſujet l'imprudente viſite qu'elle venoit de faire à Evandre ! « Eſt-il poſſible, lui dit-elle, » que toutes les démarches que je fais » en votre, faveur, ſoient funeſtes pour » ma gloire » ?

La furieuſe Arcaſte attendoit la Reine dans ſon cabinet. En entrant, Carmante, pour prévenir ſes reproches, lui dit : « Oui, Madame, je viens de voir Evan» dre ; il va mourir. Il ne mourra point, » interrompit Arcaſte d'un ton de voix » terrible, il ne mourra point. Il mour» ra, reprit la Reine, je viens de lui » annoncer ſon trépas. Qu'il vive, Ma» dame, qu'il vive cet Evandre ; ce n'eſt » pas ſa mort que les mânes de mon » frère demandent. Apprenez, Reine » aveuglée, apprenez votre devoir dans » le récit que je vais vous faire.

» On ſait par-tout qu'Arcaſte eſt am» bitieuſe : je n'ai pas pris la peine de » le cacher. Le déſir de régner eſt né » dans mon cœur avant tous les autres » déſirs. Nicoſtrate me fut deſtiné pour » époux : mais il ne portoit point de » couronne, & je mépriſai ſes vœux. Il » s'en apperçut ; & ſoupçonnant le motif

» de mon indifférence pour lui, il me
» protesta que puisque je mettois ma
» main au prix d'une couronne, il sauroit
» un jour la poser sur ma tête. Je ne
» vous dirai pas, Madame, comment
» Nicostrate fit la connoissance d'un Sa-
» vant Arabe qui avoit des secrets mer-
» veilleux, & qui possédoit plusieurs sim-
» ples qui portoient avec eux le poison
» le plus subtil : ce que je sais, c'est qu'il
» obtint quelques feuilles de l'Arabe ;
» & que Tessandre, votre frère, & qui
» étoit alors à notre Cour, en emporta
» plusieurs, qui, si j'ose en croire mes
» soupçons, ont précipité les jours du
» Roi d'Argos.

» Peu de tems après je perdis le
» Roi mon père ; votre mariage avec
» mon frère ne tarda pas à se conclure ;
» & au lieu que jusqu'alors il n'y avoit
» que la personne du Prince qui m'é-
» loignât du trône, je me vis réduite à
» craindre qu'un successeur de Palans
» ne détruisît le peu d'espérance qui me
» restoit.

» Ceux qui souhaitent des punitions
» aux ambitieux, ne savent pas combien
» leur propre ambition est un supplice

» cruel pour eux. Cependant, je dévo-
» rois ma rage; Nicostrate s'en apperce-
» voit, & me promettoit sans cesse qu'il
» me couronneroit. Enfin, le lendemain
» de la fête de Pan, ce Prince indigne
» s'étant levé avec le soleil, rencontre
» le Roi, qui, se faisant un plaisir de
» vous surprendre dans votre solitude,
» vous cherchoit dans la forêt de Diane.
» Il étoit seul; & Nicostrate, à travers
» les arbres, lui décoche un trait qui
» sur le champ le prive de la vie. La for-
» tune a voulu que le Prince Evandre
» ait été accusé de ce crime, & qu'ainsi
» le seul homme qui pouvoit disputer la
» couronne à Nicostrate, ait semblé ne
» revivre, après deux années d'une
» mort confirmée, que pour l'affermir
» sur son trône. Mais, ô Dieux! Madame,
» ce qui me reste à vous apprendre est
» incroyable. Nicostrate est Roi; j'ai con-
» tribué, par mes affreux conseils, à lui
» placer la couronne sur la tête; je suis
» complice de tous ses crimes, & il fait
» monter à ma place une vile & simple
» Bergère. Vous concevez & mon es-
» poir & mon projet! Il ne me veut pas
» pour compagne, il m'aura pour enne-

» mie. J'aime mieux arracher un ſceptre » de mes mains, en vous apprenant l'in- » nocence d'Evandre, que de mourir » l'objet du mépris de l'ingrat Nicoſ- » trate ».

Tandis que la Princeſſe Arcaſte par- loit encore, on entendit des cris épou- vantables. Les Gardes, les Paſteurs, les Soldats, courant tous enſemble à l'ap- partement de la Reine, prononçoient confuſément les mots de *tue*, *tue*, *à moi*, *à moi*, & pluſieurs paroles ſemblables. La triſte Carmante frémit à ce tumulte. « O Dieux, dit-elle, Evandre eſt mort »! Mais quelle fut ſa joie & ſa ſurpriſe quand elle vit le Prince d'Arcadie lui-même, qui, l'épée à la main, & le bras gauche chargé d'un écu, s'oppoſoit aux efforts d'une troupe de gens armés, qui tâ- choient de l'empêcher d'avancer vers la porte du cabinet de la Reine. En entrant, il jetta ſes armes aux pieds de Carmante. » Le zèle de mes amis, lui dit-il, a trahi » le reſpect que je dois aux ordres de » Votre Majeſté. Ils viennent de m'arra- » cher de ma priſon; mais je viens vous » apporter ma tête pour expier leur au- » dace. Ah! cher Prince, s'écrièrent en

» même tems la Reine & Arcaſte, vous » êtes juſtifié ».

Cependant, Soldats, Paſteurs, Mégariens, & Timoléon & Simas à leur tête, entroient dans la chambre de la Reine, bien réſolus de défendre la vie du Prince, même contre ſa propre réſiſtance. Ce fut au milieu de cette aſſemblée, & en préſence des Ambaſſadeurs Grecs qui étoient accourus, qu'Arcaſte accuſa publiquement le perfide Nicoſtrate, & juſtifia le Prince d'Arcadie du crime qu'on lui avoit imputé. Mille cris répétèrent : Vive Evandre, vive notre Roi ! « Seigneur, lui dit » Carmante en tombant à ſes genoux, » je ſais que le feu Roi, mon époux, » fut l'uſurpateur de votre trône, & le » raviſſeur de la Princeſſe d'Argos : » mais il ne doit plus être à vos yeux » qu'un Monarque aſſaſſiné, dont le » ſang demande vengeance. J'oſe vous » la demander » Evandre relevant la » Reine avec reſpect, lui dit : « Mada- » me, il n'y a point de Souverain dans » le ſoumis Evandre, par-tout où ſera » la divine Carmante : commandez ici » en Reine abſolue ; & ſi j'accepte l'or-

» dre que vous me donnez de venger la » mort de Palans, ce n'eſt qu'à titre de » votre premier ſujet?

Une alégreſſe générale ſuivit cette ſcène attendriſſante, & ſe répandit dans tout le hameau de Légée. Les Mégariens réunis aux Paſteurs, attaquèrent les troupes de Nicoſtrate du côté de Mégare, tandis que les Latins qui venoient de débarquer, les preſſoient du côté de la mer. Voyant ſon armée taillée en pièces, il ſe ſauva dans ſa Ville de Stimpale, où Evandre l'aſſiégea auſſi-tôt. Les remparts furent bientôt emportés, & les troupes ſe précipitant en foule pour gagner le palais, le furieux Nicoſtrate fut au-devant d'elles; & appercevant Evandre qui les commandoit: « Roi d'Arca- » die, lui cria-t-il, voilà comme un » homme qui perd l'eſpérance de ré- » gner, doit ſupporter ſon infortune, & » ce que tu aurois dû faire autrefois, ſi » tu avois eté auſſi charmé de l'éclat d'un » ſceptre, que l'a été l'ambitieux Nicoſ- » trate ». A ces mots il enfonça un poignard dans ſon ſein, & tombant preſque aux pieds d'Evandre, il vomit, avec ſon ſang, ſon ame ambitieuſe & parricide.

Ce dernier trait de la furie de Nicostrate éteignit le feu de la révolte, en réunissant les deux partis en faveur du Prince légitime. Evandre remonta sur son trône, à la satisfaction des peuples & de toute la Grèce. Il obtint la main de sa chère Carmante, qui reçut, quelque tems après, l'hommage de la Couronne d'Argos, & l'offre de celle du Latium, où ils établirent le siége de leur empire; & où ils firent fleurir les Arts & les Sciences avec tant d'éclat, qu'Evandre fut révéré comme s'il eût été le fils du Mercure, & qu'on institua des fêtes en l'honneur de Carmante.

La belle Princesse de Carthage, ayant succédé à son père Pigmalion, couronna l'amoureux Prince de Syracuse.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume du Mois de Mai de la *Bibliotheque des Romans*; & je crois que cet Ouvrage, qui, en donnant des Romans la plus exacte analyse, en sauve les longueurs, ne peut manquer d'être très-favorablement reçu du Public. A Paris, ce 30 Avril 1776. CREBILLON.

De l'Imprimerie de DEMONVILLE, rue S. Severin.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

Dans lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François ou traduits dans notre langue ; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages ; ainsi que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulieres & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

JUIN, 1776.

A PARIS,

Au Bureau, rue du Four Saint-Honoré, près Saint-Eustache, pour Paris ;

Au Bureau, & chez Demonville, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Saint Severin, pour la Province.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
JUIN, 1776.

CINQUIEME CLASSE.

ROMANS DE SPIRITUALITE, DE MORALE ET DE POLITIQUE.

Les pieuſes Récréations du Père Angelin Gazée, de la Compagnie de Jeſus, œuvre remplie de ſaintes joyeuſetés, & divertiſſement pour les ames dévotes, mis en François par le ſieur Remy, A Rouen, 1647.

SI nos Lecteurs ont rendu juſtice aux louables intentions qui ont engagé M. le Camus, Evêque de Béley, à compoſer des Romans de

Spiritualité ; ils n'en doivent pas moins au zele du bon Père Gazée, qui a raſſemblé les Hiſtoires, ou (tranchons le mot) les Contes édifians qu'on va lire. Ils ont fait long-tems dans toute la France & les Pays-Bas, & font peut-être encore dans quelques Provinces l'amuſement des Communautés Religieuſes. Le Jéſuite qui les a publiés, ne nous oblige pas du tout à les croire. Quoique quelques-unes de ces Hiſtoires ſoient tirées de Livres reſpectables, il les donne aux ames dévotes comme des amuſemens, & des amuſemens ne ſont pas des hiſtoires authentiques ; mais il nous invite à les écouter ou à les lire avec un eſprit diſpoſé à en ſaiſir la morale ; c'eſt à quoi nous invitons auſſi nos Lecteurs.

Nous ne pouvons pas répondre que l'édition d'après laquelle nous avons fait cet Extrait, ſoit la plus complette. Il y en a un grand nombre, & tous les ſavans Bibliographes qui parlent de ce Livre, le placent ſans difficulté parmi les Romans de Spiritualité.

D'environ une cinquantaine d'Hiſtoires que contient ce volume, une trentaine nous a paru mériter d'être parcourue ; nous avons craint cependant d'arrêter trop long-temps le Lecteur

ſur cet objet, & nous avons abrégé, ou même ſupprimé tout ce qui ne nous promettoit pas un effet conforme à nos vues. Nous avons employé aſſez ſouvent les termes même de l'Auteur, parce que leur naïveté donne un air de bonhommie intéreſſante à ces narrations.

Les plus grands eſprits ont beſoin de ſe relâcher quelquefois. Les amuſemens que nous mêlons à nos occupations, pourvu qu'ils ſoient honnêtes, n'ont rien de trop futile. De quoi rougiroit-on, après l'exemple que nous donne le grand Evangéliſte S. Jean? Ce favori du fils de Dieu, étant à Ephèſe, avoit une perdrix domeſtique, avec laquelle il paſſoit le temps de ſa récréation, en lui faiſant mille careſſes, *lui donnant à boire & à manger, & lui paſſant quelquefois la main ſur les plumes pour les polir davantage, juſques là même que quand il venoit à ſommeiller, il la mettoit dans ſon ſein, & la laiſſoit dormir à ſon aiſe; diſſemblable en ceci des petits enfans, qui lorſqu'ils tiennent un moineau, ſe plaiſent à l'agacer, lui preſſent les pieds, lui ſerrent le bec, lui font les cornes & mille autres méchancetés. Le moineau ſe retire, ſe ramaſſe*

en un bloc ; tourne, retourne pour se défendre, & ne se courrouce jamais plus que quand on pose le doigt sur sa queue ; alors effarouche, furieux, il cherche a pincer la main qui le tourmente. Il n'en étoit pas ainsi de la perdrix de S. Jean ; rien ne la flattoit autant que de lui chatouiller le cou : on la voyoit présenter à son maître, d'un air joyeux, tantôt l'aile droite, tantôt l'aile gauche, afin qu'il soulageât ses démangeaisons.

Un jour S. Jean jouoit à son ordinaire, avec sa chère perdrix. Un Chasseur qui depuis long-tems desiroit rencontrer cet Evangéliste, & prendre ses instructions, fut étonné de le voir s'abaisser ainsi : Quoi, s'écria-t-il, S. Jean, ce grand personnage, s'amuse avec un oiseau ! Peut-on faire si peu de cas d'un chose aussi précieuse que le tems ? *Tout beau, Seigneur*, lui dit le Saint : Pourquoi tenez-vous votre arc débandé ? Par une raison bien simple, reprit le Chasseur, la corde se romproit, si je la tenois toujours tendue. *Oh, oh, voilà où je vous attendois*, repliqua l'Evangéliste : sachez que l'esprit est une corde, qui foiblit bientôt si on ne ménage pas sa

force; il faut lui donner du relâche, pour qu'il soit long-tems vigoureux.

Le grand S. François d'Assise étant un jour à sa fenêtre, entendit chanter une cigale; il réfléchit combien Dieu est admirable dans ses plus petits ouvrages: *Ma sœur*, dit-il à la chanteuse, *je vous prie de venir jusqu'à moi, je desire de vous parler.* A l'instant elle saute de dessus un figuier, & vole se reposer sur l'épaule de S. François, en le saluant par une inclination de tête très-respectueuse; le Saint lui rend honnêtement son salut, & lui dit: *Chantez, ma sœur, chantez encore, & que la grandeur de Dieu soit l'objet de votre doux concert.* La cigale, toujours obéissante, se met à dégoiser avec tant de mélodie, que toutes les cigales des environs, *filles, sœurs, nièces, cousines & toute la parenté*, accoururent se placer autour du Saint. Il est dans l'enthousiasme; il ne se lasse pas d'écouter les merveilles que chante la cigale: mais enfin s'appercevant qu'elle est fatiguée; *c'est assez, ma sœur*, lui dit-il: *recevez mes remercimens & ma bénédiction.* L'animal docile accepte son congé, & s'en va avec ses compagnes.

Si ce trait peint la piété de S. François, le suivant nous montre en même tems sa candeur & sa sensibilité.

Un Villageois traînoit des agneaux à la boucherie. S. François se trouve sur son chemin : à peine les agneaux l'ont apperçu, qu'ils jettent des cris attendrissans. Le Saint ému demande au Villageois ce qu'il va faire de ces animaux ; *les égorger*, repondit celui-ci. Quelle cruauté, s'écrie le bon S. François ! quel cœur dur & féroce peut résister aux douces supplications de ces innocens.... *Oh, oh*, reprit le Villageois, *on ne fera pas tant de façons, on coupera ces braillards en mille morceaux ; chacun prendra le sien, le fera bouillir, rôtir ou griller, & puis s'en régalera.* S. François ne put tenir à cette idée, son cœur étoit déchiré ; il abandonna son manteau au barbare Villageois, & en obtint les agneaux en échange. Il les conduisit à son Couvent, & les laissa vivre & grandir.

Parmi ce petit troupeau étoit une brebis qu'il aimoit tendrement. Il se plaisoit quelquefois à lui parler & à l'instruire. *Ma sœur*, lui disoit-il, *rends grace à ton*

Créateur, selon ton petit pouvoir. Je trouve bon que tu entres quelquefois dans le temple, mais sois-y plus modeſte que quand tu entres dans ta bergerie : ne marche que ſur le bout des pieds ; fléchis le genoux, donne l'exemple aux jeunes enfans ; ſur-tout, ma chère ſœur, ne cours pas après les moutons ; ne te vautres pas dans la boue ; mais brouste modeſtement l'herbette dans nos jardins, & garde toi bien de gâter les fleurs dont nous parons nos autels.

Tels étoient les préceptes que S. François donnoit à ſa brebis. Cet animal intéreſſant *y refléchiſſoit dans ſon particulier*, & les pratiquoit ſi bien, qu'il faiſoit l'admiration de tout le monde. Paſſoit-il un bon Religieux, la brebis cherie de S. François couroit au-devant, *& lui faiſoit une profonde révérence. Si elle entendoit chanter à l'Egliſe, elle s'en venoit droit à l'autel de la Vierge, & la ſaluoit par un doux bélement. Ce qui eſt plus admirable, c'eſt que quand on ſonnoit une cloche qui annonçoit les ſacrés myſtères, elle baiſſoit la tête pour marque d'adoration.* O heureux animal ! s'écrie l'Auteur, tu n'es pas une brebis, mais un Docteur ; tu

fais honte à ces mondains qui ne vont à l'Eglise que pour se faire admirer, & non pour adorer.

Je sais bien, ajoute le Révérend Père Angelin Gazée, que le Huguenot se moquera de cette histoire, & dira que ce sont contes de ma mere l'oie; mais malgré lui la vérité vivra, les hérésies se dissiperont, & la brebis de S. François sera toujours louée.

Lorsqu'on est parvenu à un certain degré de sainteté, on n'a plus rien à craindre des persécutions du démon: loin de vous nuire, il devient votre esclave & vous avez tout droit sur lui. L'histoire suivante nous convainc de cette vérité.

Un petit diable présomptueux, comme est toujours la jeunesse, osa gager cent coups d'étrivieres avec un vieux diable consommé dans son art, qu'il feroit donner l'illustre S. Dominique dans quelque embuche. La gageure acceptée, notre étourdi s'introduisit chez le Saint sous la forme d'un singe; & par mille bouffonneries, cherche à le distraire. Il

se roule sur le plancher, danse avec son ombre, fait des cabrioles, se cache sous la table à laquelle le serviteur de Dieu étoit assis ; & sans un reste de respect, il eût porté la méchancheté jusqu'à le tirer par la robe. Cependant S. Dominique écrivoit toujours, & ne disoit mot. Le petit diable s'épuise en grimaces, aucune ne réussit ; son imprudence s'accroît par l'impunité, il veut faire une nouvelle tentative, saute enfin sur la table. Le Saint lui jette un regard foudroyant... Reste-là, lui dit-il, & tiens moi cette chandelle. Le pauvre diable honteux, stupefait, n'ose plus remuer, & sert humblement de chandelier. Il est confus d'être pris dans son piege ; il en gémit tout bas, *fait la moue, se mord la langue*, cependant la chandelle se consume, il n'en reste plus qu'un petit bout : *Hola, oh ! Monsieur diable, gare les doigts.* Il souffle la chandelle, elle ne s'éteint pas ; le feu gagne, ses ongles sont déja brûlés. Il hurle, il appelle l'enfer à son secours, mais c'est en vain. S. Dominique impose le respect aux puissances infernales ; le petit diable est réduit à implorer sa pitié, enfin on lui

permet de se retirer, & il s'enfuit au séjour des damnés, où les cent coups d'étrivières achevèrent d'abaisser son orgueil.

Un Hermite appelé Jean Petit, avoit souvent entendu parler par son frere, Abbé régulier, très-estimé, de l'état de perfection & du bonheur des Anges. Il savoit que ces êtres glorieux n'étoient assujettis à aucune des incommodités des mortels ; il ambitionna de parvenir à ce degré de béatitude. Oh mon frère, dit-il un jour à l'Abbé, qu'il me déplaît d'être homme ! toujours boire, manger, dormir, avoir des besoins importuns ; quelle servitude ! ah ! qu'il est bien plus doux d'être Ange ; ils jouissent de la lumiere céleste ; un air pur les nourrit ; des objets riants les égaient : quelle volupté !... Oui, quoi qu'on en dise, je veux être Ange. Aussi-tôt il se deshabille, court tout nud sur le haut d'un mont isolé ; & là, soutenu par l'espérance & l'ambition, il passe sept grands jours sans prendre la plus légère nourriture. Patience, Jean Petit, se disoit-il, ne te rebute pas, le moment de ta métamorphose s'ap-

proche. Tu vas être ravi au trentieme ciel. Comme il parloit, un essaim de guêpres fond sur son dos, & le déchire cruellement ; les douleurs éveillent la faim, ces maux réunis lui font oublier sa nouvelle vocation, il retourne en courant à l'Abbaye de son frère ; il frappe & appelle : l'Abbé fait semblant de dormir ; enfin il demande qui vient ainsi troubler son repos. *Helas !* dit Jean Petit, *c'est votre bon frere.* Cela ne se peut pas, répond l'Abbé : mon frère est à présent parmi les Anges, & c'est quelque démon ou esprit follet qui parle en son nom. *Ah ! mon frère*, reprit Jean Petit, *remettez ces brocards à une autre fois ; c'est bien le tems de rire, pendant que je meurs de faim.* On ouvrit au pauvre Hermite, on rétablit autant qu'il fut possible son estomac & sa tête, & il ne lui resta de cette belle équipée, que le surnom de *Petit Ange*.

L'histoire suivante commence par une invocation : le Père Gazée supplie toute la Hiérachie céleste de l'aider à nous réciter l'aventure d'un Peintre. Je ne prétends point, dit-il ensuite, parler de ces

Peintres indécens, qui choisissent leurs sujets dans les archives de la volupté, des Graces, de Vénus, des Amours, de Diane au bain, voilà où se réduit leur habileté : mais celui dont je parle, poussoit bien plus loin les ressouces de son génie. *Il peignoit les diables au naturel ;* eux-mêmes s'y trompoient tous les jours ; & voyant les figures de notre Artiste, ils s'imaginoient rencontrer de leurs compagnons, & les saluoient très-civilement.

La grande réputation de ce Peintre lui procuroit l'entreprise des ouvrages les plus difficiles. Un jour il fut chargé de représenter la Vierge Marie, portant dans ses bras l'enfant Jesus, foulant aux pieds le dragon infernal. Il épuisa tous les secrets de son art dans le portrait de la Vierge & de son divin Fils ; mais il ne savoit encore quelles couleurs employer pour faire un monstre digne de son pinceau, lorsqu'une nuit le Prince des ténèbres lui apparoît dans tout l'appareil de sa laideur, & lui fait d'horribles menaces de l'exterminer s'il ose encore peindre un seul de ses sujets, dont il reçoit, ajoute-t-il, des plaintes tous les

jours. Le Peintre, pour adoucir le furieux démon, lui repréſente que le More le plus beau eſt celui qui eſt le plus noir. Mais Lucifer n'entend pas raiſon, & ſe retire en renouvellant ſes menaces.

Cependant l'Artiſte met ſa confiance en Dieu, ſe lève auſſi-tôt, monte ſur l'échaffaud, & fait le diable tel qu'il s'eſt préſenté à lui pendant ſon ſommeil, ou tel qu'il eſt encore dans ſon imagination échauffée. Mais il le peint l'échine rompue, ſe traînant ſur ſes pattes ſanglantes, lançant des regards où la rage éclate, & ne cédant qu'en rugiſſant à la puiſſance qui l'accable.

Lucifer voulant voir l'effet de ſes menaces, s'étoit tapi dans un coin, d'où il obſervoit le Peintre. Chaque coup de pinceau étoit pour lui un nouvel affront. Il eût voulu dévorer la main fidelle qui peignoit avec tant d'énergie toute ſa difformité; enfin il n'eſt plus maître de ſon dépit. Il vole & briſe l'échafaud ſur lequel le Peintre étoit. Celui-ci ſe voit prêt à tomber, il invoque la Vierge. Soudain un bras ſe détache de ſon portrait, & ſoutint l'Artiſte en l'air, au grand étonnement de tous les aſſiſtants qui lui aident à deſcendre, & entonnent

avec un pieux transport les louanges de la mère de Dieu, ce qui met le comble à la rage de Lucifer.

O sainte Vierge, dit l'Auteur en finissant, vous avez sauvé le Peintre, daignez protéger le Poëte. Hélas! le diable ne veut pas plus de bien à l'un qu'à l'autre!

On voit par-là que le Père Gazée a emprunté ce trait d'histoire d'un poëme.

Le Curé d'une Eglise de Mayence officioit, un dimanche, devant ses paroissiens. Le saint sacrifice etoit commencé lorsqu'une Dame magnifiquement parée entre dans l'Eglise avec grand bruit, & détourne l'attention de tous les assistans; l'un admire le bon goût de sa coëffure, l'autre s'extasie sur la richesse de sa robe, & tous s'accordent pour faire l'apologie d'une longue queue qu'elle laisse traîner après elle; le Curé gémit de la légéreté de son troupeau, & veut ramener ses brebis à leur devoir par un exemple éclatant. Il fait une courte prière. Aussitôt l'on voit sortir de dessous le jupon de la Dame une fourmilliere de rats, de souris & de petits diables, qui se mettent à folâtrer sur la robe, à grimper

sur le sommet de sa coëffure, & à faire sur ce théâtre mille boufonneries. La Dame épouvantée, sécoue sa robe, agite sa tête, jette des cris de frayeur; mais rien ne peut déranger les petits diables *qui gliſſent sur la queue, comme les Hollandois sur la glace.* Alors le Curé élevant la voix: Mes chers frères, dit-il, voyez comment Dieu punit la vanité. *Vous allez voir la vertu de l'eau benite:* à ces mots il inonde la robe & la coëffure de pluſieurs coups de son goupillon, & l'eſſaim infernal diſparoît à l'inſtant, laiſſant dans l'Egliſe une odeur de brûlé. La Dame confeſſa ſes péchés, promit d'être à l'avenir plus modeſte, & rogna ſi exactement ſa queue & ſon bonnet, que le diable ne put plus y avoir priſe.

Hélas! dit le Père Gazée, en ſoupirant, ſi une ſimple queue a porté tant de diables, combien ne doit-il pas y en avoir dans la cervelle de ces femmes qui n'ont d'autres dieux que leur parure? Elles ont ſur la tête autant de ſerpens que de cheveux, leurs ſourcils ſont garnis de lutins, & leur langue eſt chargée de tout ce qu'il y a d'oiſeaux caqueteurs au Pé-

rou. Que les hommes seroient surpris, si Dieu leur permettoit de voir toutes ces horreurs! Ils oublieroient bientôt les noms doucereux de graces & de beauté, pour ne retenir que ceux de Méduse & de Furies. Cependant, ajoute le Pere Gazée, je prie Dieu que cela n'arrive pas.

Un jeune lievre étoit poursuivi par une meute de chiens, & les avoit déja mis plusieurs fois en défaut. Il sembloit avoir des aîles, tant il fuyoit rapidement; mais enfin entouré de toutes parts, il étoit prêt à être déchiré. Heureusement pour lui, S. Martin qui visitoit son diocese, avoit été attiré par le bruit de la chasse, & s'étoit mis au rang des spectateurs. Le levreau l'apperçoit & court entre ses jambes. Les chiens s'élançoient déja sur leur proie, furieux des fatigues qu'elle leur avoit coûtées; c'en étoit fait du pauvre animal: *Tout beau, tout beau, Messieurs*, leur crie le Saint. Soudain toute la meute semble pétrifiée, pas un chien n'a la force de bouger, & ils ont la mortification de voir le levreau leur échapper encore

plus léger que les vents, & s'enfoncer dans la garenne, ſous la protection de S. Martin.

L'Auteur finit par une jolie alluſion : Grand S. Martin, s'écrie-t-il, ſi mon ame étoit pourſuivie par les levriers infernaux, commandez-leur de s'arrêter, il s'arrêteront ; & daignez enſuite appeler mon ame errante, elle volera à vos pieds plus légerement encore que le levreau.

Qui s'abaiſſe, ſera élevé, dit l'Ecriture : toutes les hiſtoires nous en fourniſſent des exemples ; mais celui du Père François Borgia eſt des plus remarquables. Cet illuſtre Jéſuite, qui depuis a été canoniſé, avoit été Grand d'Eſpagne, Duc de Candie, & Vice-Roi de Naples. Ayant renoncé aux grandeurs humaines, pour ſe livrer à l'humilité chrétienne, il s'offroit pieuſement pour tous les petits détails de la maiſon qu'il habitoit. Un jour il laiſſe charger ſur ſon épaule un gros pourceau qu'une ame charitable envoyoit à ſa Communauté. Il arrive à ſa cuiſine tout eſſoufflé : mon Frère, lui dit le Supérieur, qui a pu vous méconnoî-

tre assez pour vous donner une si pénible charge ? Mon Révérend Père, répond l'humble Borgia, *trouvez-vous étrange qu'une bête en porte une autre ?* Borgia ne tarda pas à être élu Général de son ordre, le ciel devoit ce grade à ses vertus.

La simplicité dans l'état de Religieux, & sur-tout dans l'ordre Séraphique, est une vertu précieuse qui fait valoir toutes les autres, en prouvant avec quelle bonne foi on les pratique. S. François étoit si convaincu de ce principe, qu'il disoit souvent en parlant d'un de ses disciples chéris, dont on admiroit par-tout l'innocence & la pureté: *c'est une belle plante dont je voudrois avoir des forêts entieres.* Léon étoit le nom de ce bienheureux disciple. Assistant un jour un de ses compagnons malade, & tourmenté d'un appétit vorace: mon cher frère, lui dit-il, *aurez-vous pour agréable que je vous fasse chauffer un bouillon, ou que je vous donne un gobelet de tisanne.* Le malade rejettoit bien loin ces propositions, il soupiroit après un jambon, & le demandoit avec tant d'instances, que le charitable Léon ne put s'y refuser, il courut à l'office, &

ne trouvant point ce qu'il cherchoit, il prend un grand couteau, se glisse dans un troupeau de pourceaux qui passoient dans la cour du Couvent ; il arrête le plus gras, lui coupe un jambon, & s'enfuit auprès de son cher frère avec tant de subtilité, que ni les siens ni le berger ne le virent.

Le soir venu, le *Tircis* fit la revue du troupeau, & tomba des nues quand il apperçut le pauvre pourceau clochant sur ces trois pieds. Il court chercher le Fermier, lui montre en pleurant le malheureux éclopé, & lui fait serment qu'il n'est pas coupable de cette méchanceté. Le Fermier furieux, accuse les Religieux de tout le dégât, fait des imprécations contre les enfans de S. François, & porte l'audace jusqu'à injurier le S. lui-même.

Cependant Léon, qui étoit accouru au bruit, s'étonnoit d'entendre tant de juremens pour un jambon coupé avec les intentions les plus pieuses. Appaisez-vous, dit il au Fermier, c'est moi qui ai eu des torts envers votre pourceau, si l'on peut appeler tort le desir de soulager un malade. Le Fermier peu Théologien, levoit le bras pour frapper Léon ; mais

celui-ci saute à son col, l'embrasse, l'appelle *son bon père*, lui demande pardon, & fait si bien, que le payſan attendri prie les Religieux d'accepter les restes de son pourceau, & d'oublier ce que la colère lui a fait dire. La Fête fut d'autant plus complette, que le malade, grace au jambon, se trouva guéri, & prit une nouvelle part au partage que l'on fit du pourceau.

Un Juif cheminoit vers Rome, la nuit le surprend, il se retire dans une vieille masure qui, jadis, avoit servi de temple au Dieu Mars, se couche derrière un débris d'autel, & s'endort. Vers minuit, grande rumeur, grand vacarme : le Juif s'éveille tout effrayé, & voit, à la lueur de mille torches allumées, le Prince des ténèbres, assis sur un trône de feu, & entouré du terrible appareil de sa puissance. Un des diables Huissiers faisoit comparoître tour-à-tour les Esprits chargés de quelques commissions, & leur faisoit rendre un compte fidèle de leur conduite. Presque tous s'attribuent les plus glorieuses actions ; l'un se vante d'avoir troublé des Empires, l'autre d'avoir excité des tempêtes ; mais leur Prince peu satisfait de

de la plupart, les fait fustiger par ses gardes. Enfin un petit diable s'avance, dit qu'il n'a pas osé, comme ses camarades, tenter de grands exploits, & que toutes ses expéditions se bornent à avoir induit à mal le Prélat *Fundanus*, (Evêque du voisinage, en réputation de science & de vertu). Eh! que ferois-je moi-même de plus, s'écrie Lucifer? Viens, jeune héros, recevoir la récompense de ton habileté & de ta modestie. Toute l'assemblée applaudit par des cris de joie.

Cependant le Juif, un peu revenu de sa peur, veut voir en face le jeune Diable qu'on va couronner de laurier; il cherche à passer la tête par un trou, & le fait si mal-adroitement, qu'une grosse pierre tombe sur les pieds de Lucifer. Le Monarque irrité par la douleur, cherche le coupable, & l'apperçoit; le Sénat infernal le reconnoît pour Juif, par conséquent pour soumis à la juridiction diabolique: on prononce sur le champ son arrêt, & on le condamne à être déchiré. Déjà l'exécuteur s'en étoit saisi, *quand le Saint Esprit qui avoit des desseins sur le Juif, lui inspira de faire le signe de la croix.* A l'instant tout disparut. Il alla le

lendemain conter ſon hiſtoire au Prélat *Fundanus*, qui, en ayant entendu le détail, convint de ſon péché, en fit pénitence, admira la profondeur des jugemens de Dieu, & baptiſa le circoncis.

L'Abbaye de Corbie avoit la louable coutume de nourrir toujours pluſieurs corbeaux, en mémoire de ſon nom. L'un de ces oiſeaux étoit, dit notre Auteur, rempli de malices & de fourberies. Tantôt il becquetoit les jambes des Novices, tantôt il mordoit la queue des chats, tantôt il enlevoit le dîner de ſes camarades, les faiſoit jeûner, à l'imitation des bons pères; mais ſon plaiſir le plus doux étoit d'arracher les plus brillantes plumes des paons, lorſqu'ils faiſoient étalage de leur queue.

Un jour, l'Abbé de Corbie entrant au réfectoire, ôta ſon anneau pour ſe laver les mains. Notre corbeau fondit deſſus adroitement & s'envole. L'Abbé va pour reprendre ſon anneau, ne le retrouve plus, le demande aux Religieux, ne peut apprendre ce qu'il eſt devenu, s'anime d'une ſainte colère, & fait lancer une excommunication contre l'auteur inconnu du

vol. Bientôt le corbeau devient triſte, plaintif; il ne fait plus que maigrir & que traîner une vie languiſſante. Ses plumes tomboient au moindre vent, ſes ailes étoient abattues, tout ſon corps étoit déſſéché, plus de gentilleſſes, plus de fourberies, il inſpiroit la pitié à ceux qu'il avoit le plus tourmentés. On voulut ſavoir la cauſe de ſa maladie; on alla voir à ſon nid, s'il n'y avoit pas quelque plante venimeuſe. Que l'on fut ſurpris d'y trouver l'anneau que l'Abbé avoit perdu & oublié depuis longtems! Comme l'on n'avoit plus de voleur à punir, on leva l'excommunication, & le corbeau ſoulagé reprit dans peu de jours, ſon embonpoint & ſa gaieté.

Après pluſieurs jours d'un carême rigoureux, Jacobonus Moine d'un ordre auſtère, ſe ſentoit preſſé par la faim. Le diable habile à profiter de nos foibleſſes, offre à ſon imagination l'idée d'un repas délicieux. Jacobonus ne fait plus que rêver *côtelette*, *hure*, *jambon*, &c. Il ſort enfin de ſon Couvent, dans l'intention de ſatisfaire ſon appétit. Le diable, pour faciliter ſa chûte, ſe préſente à lui ſous la forme d'un chaircuitier, & lui offre des an-

douilles les plus appétissantes du monde. Jacobonus en fait ample provision, & retourne à son Couvent. Prêt à les manger, le remord le prend, il voit l'abyme où il alloit tomber, se jette à genoux, implore la miséricorde de Dieu, attache ses andouilles au chevet de son lit, & s'impose la cruelle pénitence de les voir, de les sentir, de les desirer à chaque instant, & de n'y point toucher. Le diable armé de sa marchandise, a beau renouveller ses tentations. Jacobonus résiste avec courage, jusqu'à ce que le mets corrompu ôte au démon toute espérance, & lui apprend à ne plus compter sur les foiblesses des Saints Religieux.

Le Pape Grégoire XIII ayant corrigé le calendrier, & ordonné qu'on passât tout d'un coup dix jours intercalaires, les payſans d'un hameau des environs de Dijon en furent fort scandalisés, *& trouvèrent cela bien mal-avisé.* Ma foi, mes amis, disoit l'un, c'est une chose tout-à-fait drôle que cette disparition de dix jours; est-il possible que nous ayons dormi tout ce temps-là sans chommer le Dimanche? Ce qui me chagrine, disoit de son côté

un ivrogne, c'est que je n'ai pas bu pendant ces dix jours; joue-t-on de ces tours-là à un honnête homme? Hélas, s'écrioit un bon vieillard, je n'entendrai plus rien au cours de l'année. Ce n'est pas, ajoutoit le Magister, que je veuille censurer le Pape; mais je suis choqué de ses procédés, pour l'année qu'il a déchirée très-inhumainement. Que lui ont fait le Soleil & la Lune, pour leur avoir dérobé dix jours?..... C'est ainsi que raisonnoient ces bonnes gens; ils s'entêtèrent malgré les remontrances du Curé, & suivirent avec obstination l'ancien calendrier. «Dieu pour punir les hérétiques, dit le Père Gazée, a »permis qu'ils fussent aussi aveugles que »les ignorans des environs de Dijon.»

Il faut remarquer que depuis le temps où notre auteur écrivoit, la philosophie a fait beaucoup de progrès, même chez les hérétiques; ils ont senti la nécessité de faire cadrer ensemble les calendriers, & ont accordé à la raison ce qu'ils avoient refusé au Saint Père.

On trouve parmi les pieuses récréations du Père Gazée, un long extrait d'un sermon de Maillard. Ce fameux Prédicateur

du quatorzième siécle, prétend que Lucifer tomba malade un beau jour, & perdit totalement l'apétit. Tous les diables alarmés ne savoient comment le ragoûter. On lui proposa *un éléphant à la crapaudine*, *une baleine à la Maître-d'Hôtel*, *& quelques autres entrées*. Il paroît se décider pour un pâté de langues; son Chancelier osa lui représenter *que c'étoit manger son bled en herbe*. Maillard commente cette mauvaise plaisanterie, & part de-là pour apprendre à ses auditeurs que rien ne fournit plus de sujets à l'enfer qu'une méchante langue, & pour leur faire une excellente leçon sur l'art de se taire ou de ne parler qu'à propos.

Olivier Maillard, Cordelier, est très-connu des Bibliographes. Ses Sermons sont fort recherchés; & malgré leur extrême ridicule, ils ont fait l'admiration de leur siècle, & même ont opéré, dit-on, nombre de conversions éclatantes.

Adorons la sagesse éternelle! Elle se sert de la bouche du mensonge pour annoncer les plus sublimes vérités. On en trouve un bel exemple dans la surpre-

nante mission d'un singe. Cet animal étoit l'oracle des Indes ; des Bonzes le promenoient de contrée en contrée ; tout le monde admiroit le talent surnaturel avec lequel il pénétroit les plus grands secrets : on accouroit de toutes parts pour le consulter ; & personne n'osoit douter de ses décisions. Dans ce même temps, Saint François-Xavier annonçoit l'Evangile aux Indiens. Il entend parler du merveilleux singe, & se rend au lieu où le peuple étoit assemblé pour le voir & l'écouter. Le Saint laisse tranquillement chacun proposer à son tour ses questions ; il se montre ensuite avec modestie, & prie le singe de lui dire quelle est la véritable religion. Est-ce celle des Brames ? Le singe, en secouant la tête, semble dire non. Est-ce celle de Mahomet ? non. Est-ce celle des Lettrés Chinois ? encore un signe négatif. Est-ce celle des Bonzes ? toujours non. C'est donc celle de Jesus-Christ. A ces mots le singe se met à donner les plus grands signes d'affirmation. Le peuple étonné demande quel est ce Christ à qui leur singe applaudit si vivement ? L'homme de Dieu leur développe alors nos mystères, avec ce saint enthou-

siasme que donne la vérité; & les Indiens convaincus s'empressèrent de recevoir le baptême.

Saint Maclou (Evêque Breton qui a donné son nom à la ville de Saint-Malo) s'étoit embarqué avec quelques matelots. Depuis long tems un vent contraire le retenoit en pleine mer : cependant le jour de Pâque étoit venu, le Saint désespéré ne savoit où célébrer cette grande fête; il laisse éclater sa douleur, & conjure Dieu de lui prêter son secours, & de lui permettre d'aborder quelque part. Un coup de vent les fait échouer bientôt sur une plage qui leur semble faire partie d'une plaine aride & presque calcinée. Tous les matelots tremblent à ce nouveau danger; mais le Saint ne voit que le bonheur de célébrer nos mystères. Il fait dresser un autel, & officie dévotement. Après avoir ainsi sanctifié la journée, les matelots veulent reconnoître les lieux. Soudain l'Isle s'agite & s'enfonce; à peine ont-ils le temps de regagner leur vaisseau qui se trouve dégagé, & d'où ils voient que cette plaine calcinée qui les avoit tant effrayés, n'étoit autre chose que le dos d'une immense baleine. Saint Maclou rendit à

Dieu de grandes actions de grace, & prouva clairement aux matelots qu'il ne faut jamais se défier de la Providence.

Un Lombard, jeune & dévot, assista un jour à un sermon du pathétique Saint Vincent-Ferrier. C'étoit la fête de Sainte Marguerite. Le jeune homme écoutoit avidement tout les traits que l'on citoit de la Sainte, & entre autres certaine affaire qu'elle eut avec le diable, qui vint un jour disputer avec elle sous la figure d'un vieux Rabin; & à qui, après maints argumens, elle creva le ventre. Ah! disoit le dévot tout échauffé, que ne tiens-je aussi cet esprit malfaisant? je ne le marchanderois pas si long-temps que la Sainte. Pendant que cette idée fermentoit dans sa tête, il apperçoit une vieille édentée qui toussoit dans un coin; il la fixe, son imagination s'enflamme : Dieu m'exauce, s'écrie-t-il, voici le diable! Quel nez! quelle bouche! oh le monstre! Aussi-tôt le pieux Dom Quichotte s'élance sur la bonne femme, & l'auroit étouffée, si des gens moins enthousiastes n'eussent ralenti l'ardeur de son zèle.

Les quatre Hiſtoires ſuivantes du Père Angelin Gazée ont ſervi de matière à des Contes & Pièces de Théatre très-connus.

La première eſt l'hiſtoire d'une femme qui, voulant corriger ſon mari de l'ivrognerie, l'enſevelit pendant ſon ſommeil, & lui fait accroire qu'il eſt mort. La Fontaine en a fait une Fable, & c'eſt l'Opéra Comique de l'*Ivrogne corrigé*.

La ſeconde eſt celle d'un gueux que le Duc de Bourgogne fit tranſporter la nuit dans ſon palais, & qu'il fit jouir pendant vingt-quatre heures du plaiſir de commander. C'eſt la Pièce d'*Arlequin toujours Arlequin*, & celle des *Incommodités de la grandeur*, du Père du Cerceau.

La troiſième eſt l'hiſtoire du vieillard qui, voyant que ſes fils n'avoient plus aucun égard pour lui, parce qu'il leur avoit donné tout ſon bien, feignit d'avoir un tréſor. C'eſt le ſujet des *Fils ingrats* de Piron.

La quatrième eſt miſe par le Père Gazée, ſur le compte d'un miniſtre : les Proteſtans la mettent ſur celui d'un Cu-

ré. L'un ou l'autre étant allé voir une jolie Dame, elle l'oblige à se cacher dans un coffre. Le mari qui survient, fait porter ce coffre au marché, & l'on en tire le Curé ou le Ministre aux yeux des spectateurs. C'est le sujet d'un ancien Opéra Comique intitulé *les Coffres*.

La dernière Histoire sert, pour ainsi dire, de conclusion ou de morale générale à toutes les autres, & nous apprend ce que Saint François croyoit devoir être la véritable récréation de ses enfans. Mon fils dit un jour ce Patriarche Séraphique à ce même Frère Léon que l'on a vu plus haut coupant un jambon, mon fils, si le peuple s'écrioit en nous voyant : voilà les aigles de l'Ordre Séraphique ! voilà les illustres Frères François & Léon ! c'est un couple d'Anges personnifiés, ce sont deux modèles de piété & de sainteté, &c. nous serions intérieurement bien satisfaits. Mais apprenez, mon fils, qu'il est une récréation bien préférable.

Si l'un de nous, prêchant à la Cour, faisoit pleurer toutes les Dames, on l'appelleroit grand orateur, homme élo-

quent; & de tous côtés il lui viendroit des préſens. C'eſt, je l'avoue, une douce jouiſſance; mais ce n'eſt pas encore la vraie récréation.

Si notre figure & notre barbe paroiſſoient ſéduiſantes, & faiſoient tourner la tête au beau ſexe; ſi les galans adoptoient nos airs, & que nos ajuſtemens devinſſent à la mode, nous en tirerions peut-être vanité : mais nous ne ſerions pas complettement récréés.

Saint François fit ainſi l'examen de tout ce qu'il croyoit le plus propre à flatter le cœur de l'homme, & ajoutoit toujours pour refrain, qu'il connoiſſoit une autre récréation. Le Frère Léon étonné, demanda enfin quel étoit ce parfait divertiſſement? Je vais vous le dire, mon fils, répondit Saint François. Je ſuppoſe que quelque jour, paſſant tranquillement dans les rues, tout le monde s'attroupe, & ſe moque de votre capuchon; que les enfans vous ſuivent avec des huées, & vous jettent des pierres; qu'enſuite voulant rentrer au Couvent, le portier vous ouvre brutalement la porte, vous traite de coquin, & qu'avec ſon trouſſeau de clefs il vous faſſe

pleuvoit sur le dos une grêle de coups; si vous recevez tout cela avec douceur & gaieté, & que sans murmurer vous alliez coucher à la belle étoile, en louant Dieu qui vous donne occasion de souffrir pour lui; c'est alors, mon fils, c'est alors que vous serez pleinement récréé.

Le Frère Léon ne perdit pas un mot de la leçon de son maître, & la pratiqua si dévotement, que sans le secours de la grace, il seroit mort vingt fois par l'excès de ses récréations.

SEPTIÈME CLASSE.

NOUVELLES HISTORIQUES ET CONTES*.

Hiſtoire du Comte de Vallebois, & de Mademoiſelle de Pontais.

VALLEBOIS eſt né d'un homme qui, après s'être ruiné au jeu, mourut preſque ſans fortune, laiſſant une veuve chargée de ce fils & de deux filles. Cette veuve eſt ſans contredit la plus avare des femmes; mais malgré ſa parcimonie, elle n'a pu réuſſir que très-foiblement à rétablir une partie de ſes affaires domeſtiques.

*Nous avons annoncé déja que les Hiſtoires que l'on va lire, quoique tirées des *illuſtres Françoiſes*, n'étoient pas une ſuite néceſſaire de celles que le même Ouvrage nous a déja fournies. Elles n'en ſont pas cependant moins intéreſſantes. On doit ſe rappeler qu'à la fin de l'Hiſtoire de M. *Dupuy* & de Madame de *Londé*, le Comte de *Terny* s'engage à raconter une nouvelle Hiſtoire: il va remplir ſon engagement.

Vallebois n'hérita de son père que de son penchant effréné pour le jeu. Il prit parti sur mer; donna des preuves de bravoure, & fut fait Lieutenant d'un Armateur. Celui-ci fut tué. Son Lieutenant continua sa course: dans la même année, il fit deux prises très-riches, rentra dans le port, & perdit au jeu une bonne partie de ce qu'il avoit gagné pendant cette campagne. Par malheur pour lui, la paix qui fut conclue, lui ôta l'espérance de se relever par de nouvelles courses. Cependant il lui restoit encore des effets commerçables, quatre mille livres d'argent comptant, & une créance de mille pistoles qu'il avoit prêtées à un Officier très-riche, honnête homme, & proche parent du Ministre.

Dans cette situation, Vallebois se détermina à se rendre à Paris, pour y solliciter un brevet d'Officier de la Marine. Il passa par Nantes, où il avoit affaire avec plusieurs Négocians-armateurs, pour lesquels il avoit agi. Il fut très-content d'eux, en retira deux mille écus, avec promesse d'en recevoir encore des sommes plus considérables qu'ils devoient en-

voyer à son adresse, chez sa mère, à Paris; & il partit avec environ douze mille francs en or.

Pour se rendre à Paris, Vallebois par malheur prit la route du Maine; & dans l'auberge où il s'arrêta au Mans, il trouva des gens plus fins que lui. On lui proposa de jouer après souper; il ne put résister à la tentation. D'abord on ne joua qu'un écu la partie de piquet; mais bientôt le jeu fut porté à un tel point, que Vallebois perdit non-seulement tout son argent, mais une très-belle bague qu'il avoit au doigt, son porte-manteau, son cheval; en sorte qu'il ne lui resta plus qu'un méchant habit de palefrenier que les joueurs Manceaux eurent la générosité de lui laisser.

Désespéré d'une aussi cruelle aventure, Vallebois ne put trouver sur la route que quelques connoissances qui le logèrent, mais qui ne purent lui prêter ni habits, ni cheval, ni argent; en sorte qu'il arriva chez sa mère fait comme un mendiant. Madame Vallebois & ses filles le reçurent fort mal; à peine consentit-on à lui donner à souper & à coucher dans un galetas

de la maison; encore le lui fit-on acheter par les reproches les plus amers. Le lendemain, le Facteur lui apporta un paquet de Nantes; il ne doutoit pas que ce ne fussent les lettres-de-change qu'on lui avoit promises. Mais pour retirer ce paquet il falloit payer au Facteur quarante-huit sols, & il n'avoit pas un denier. Il pria sa mère & ses sœurs de lui faire cette petite avance; elles eurent la dureté de lui refuser ce petit secours: il s'emporta, jura contr'elles comme un marin, & n'obtint rien.

Au vacarme épouvantable que Vallebois, sa mère & ses sœurs faisoient, la servante du logis, remontant promptement dans sa chambre, écrivit ce billet: » *Je souffre plus que vous, Monsieur, de la manière dure & barbare dont vous êtes traité: si j'étois moins pauvre présentement, je vous ouvrirois plus mon cœur que je ne fais: acceptez le peu que je vous offre, & soyez persuadé que qui que ce soit ne vous estime plus que... CHARLOTTE* «.

Cette fille attendit ensuite la fin de la dispute; & voyant que Vallebois furieux alloit sortir de la maison, elle le joignit sur l'escalier, lui remit son billet, & lui glissa

dans la main trois louis d'or, deux écus, & quelque monnoie.

Très-charmé de cet acte de générosité, Vallebois, qui étoit encore à jeun, alla manger un morceau à l'auberge, très-résolu de changer de logis. Il passa ensuite à la poste, & retira le paquet, dans lequel il trouva des lettres de change pour une somme considérable. Il se fit habiller magnifiquement, acheta tout ce qu'il lui falloit; & avant de partir pour Versailles, il prit dans la cour du Palais un laquais qui cherchoit condition. * Vallebois se présenta chez le Ministre, fut bien reçu, & trouvant quelques Officiers de sa connoissance, ils allèrent souper ensemble. La leçon qu'on lui avoit donnée au Mans auroit dû le corriger, mais il l'avoit oubliée. Après le souper, il accepta une partie de jeu qui lui fut proposée, & perdit tout ce qu'il possédoit. Il fit alors des réflexions, mais il n'étoit plus temps; & il n'eut pas

* C'étoit l'usage, il y a cent ans, que les laquais hors de condition se tenoient tous les matins sur les grands degrés du Palais, où l'on en trouvoit toujours à louer.

eu même de quoi s'acquiter avec l'hôte, si son laquais n'eut été assez honnête homme pour lui rendre le reste d'un double louis qu'il lui avoit donné pour payer le carrosse.

Vallebois revint à Paris dans la plus grande indigence : il est vrai qu'il lui fut envoyé encore des lettres-de change pour quatre ou cinq mille pistoles, qu'il se hâta d'aller convertir en argent chez un Banquier; mais il les perdit encore avec les mêmes Officiers, qu'il eut le malheur de rencontrer une seconde fois. Pour le coup, il ne restoit plus rien à Vallebois : il se retira furieux; & après avoir raconté à son valet tout ce qui lui étoit arrivé dans sa vie, il ajouta qu'il se croiroit trop heureux s'il pouvoit avoir le moyen d'arriver à Dunkerque, où il espéroit de trouver de nouveaux secours, & même de l'emploi. Ce valet lui dit qu'il s'attachoit à lui, malgré sa mauvaise fortune, & qu'il avoit vingt écus d'épargne de chez son premier maître, qu'il lui offroit volontiers; mais à condition qu'il garderoit la bourse, de crainte que le jeu ne le tentât encore. Vallebois accepta cette condition.

& ils se mirent en chemin modestement à pied.

Les deux voyageurs arrivèrent vers la fin de la première journée à Pontoise, où Vallebois eut le bonheur de rencontrer ce même officier à qui il avoit prêté mille pistoles. Il en fut très-bien reçu, cet Officier lui rendit cinq cens pistoles, promit de lui payer le reste dès son arrivée à Versailles, où il le pria de l'accompagner, espérant de lui faire obtenir du Ministre un brevet d'Officier de Marine. Vallebois avoit tant de raisons de se méfier de lui même, & tant de confiance en la probité de son valet, qu'il lui remit les cinq cens pistoles. Il se rendirent tous trois à Versailles, & allèrent descendre à l'auberge des Bons-Enfans, où ils trouvèrent ces mêmes Officiers qui avoient dépouillé Vallebois. Mais ce soir-là il ne fut point parlé de jeu. Vallebois se coucha, & il dormoit encore, lorsque dès le matin, l'Officier son débiteur entrant dans sa chambre, le réveilla, lui rendit le reste des mille pistoles, & lui dit qu'il avoit raconté ses infortunes au Ministre, qui, après en avoir ri, avoit promis cepen-

dant de lui faire expédier un brevet tel qu'il pouvoit le desirer. Ils allèrent ensemble remercier le Ministre, qui retint son parent auprès de lui, ensorte que Vallebois revint seul dîner à son auberge. Les Officiers n'étant plus gênés par la présence du parent du Ministre, proposèrent à Vallebois de jouer. Ah ! Monsieur, qu'allez-vous faire, lui dit son valet ? -- Je n'ai plus rien à craindre, lui répondit son maître, j'ai une fortune assurée: garde ce que tu as, & laisse-moi hasarder ce que j'ai.

La fortune avoit cessé de persécuter Vallebois; non-seulement il regagna tout ce qu'il avoit perdu en diverses parties, mais dans cette séance il se vit maître de cinquante sacs de mille pistoles chacun. Il régala splendidement les perdans; & de crainte d'un retour de fortune, il confia la moitié de son gain à son laquais, partit sur le champ avec le reste, & alla loger à Paris dans un hôtel garni que lui avoit indiqué son valet, qui vint l'y trouver une heure après. A son réveil, il fit servir à dîner, & obligea son domestique de se mettre à table avec lui; ensuite ils allèrent

acheter des étoffes, des meubles; le maître se fit habiller avec magnificence, & voulut que des habits très-propres couvrissent son valet. Celui-ci, peu sensible au plaisir d'avoir de beaux habits, parla si sensément, que son maître, rempli d'estime pour un tel confident, lui raconta tout ce qui s'étoit passé entre sa mère, ses sœurs & lui, n'oubliant ni le billet, ni l'action généreuse de Charlotte.

D'Auberville, c'étoit le nom de ce domestique honnête, blâma beaucoup son maître d'avoir, jusqu'alors marqué si peu de reconoissance pour cette fille. Non, Monsieur, lui dit-il, ce billet-là n'est point d'un simple servante; j'y entrevois de favorables dispositions pour vous: croyez-moi, cette personne n'est pas née pour le service.... Mais vous même, reprit vivement Vallebois, je ne vous connois pas; je ne sais qui vous êtes, & cependant, à votre exacte probité, à la sagesse de vos conseils, à la justesse de votre jugement, pensez-vous que je vous croie aussi né pour servir? Je vous dois de la reconnoissance; j'ai pour vous la plus véritable amitié; je jure de partager avec vous tout ce qui

pourram'arriverd'heureux:maiséclairez-moi, dites-moi qui vous êtes?-Ce que je parois être, Monsieur, répondit d'Auberville; le fils d'un payſan, le plus honnête homme de ſa race, encore en bonne ſanté, quoique fort vieux.-- Ah! faites-le venir, lui dit ſon maître, je le garderai avec nous, & n'en ferai pas plus de dépenſe. --Je vous rends graces, repartit le valet, & je ſuis certain que mon père acceptera votre offre avec reconnoiſſance; mais ſongeons auparavant à vous, le reſte aura bien moins de difficultés.

Dès le lendemain, Vallebois étant retourné à Verſailles avec cent piſtoles ſeulement dans ſa poche, de peur d'être tenté de jouer, d'Auberville chercha une maiſon convenable, en trouva une à vendre, en fit l'acquiſition, la meubla richement, & acheta de l'argenterie qu'il fit marquer aux armes de ſon maître. Celui-ci fort agréablement ſurpris des ſoins que s'étoit donnés d'Auberville, qui lui remit encore une groſſe ſomme en argent comptant, tenta vainement d'obliger ſon domeſtique, ou plutôt ſon ami, d'accepter en préſent deux mille piſtoles. D'Auberville

les refusa ; ce qu'il y a de plus pressé maintenant, lui dit-il, c'est de reconnoître d'abord la générosité de Charlotte, & de vous attacher à elle ; car encore un coup, j'oserois assurer que c'est, non une servante, mais une fille que des raisons particulieres ont obligée de cacher son état, & qui a des vues sur vous.

D'après les conseils de son valet, Vallebois alla sur le soir chez sa mère, vêtu comme il en étoit sorti. L'accueil qu'on lui fit, fut tel qu'il s'y étoit attendu : à peine daigna-t-on le regarder; on lui fit donner un morceau, & on l'envoya coucher dans le même galetas où on l'avoit déja mis la première fois. Fait à ces duretés, elles ne l'étonnèrent point; mais il fut fort surpris quand Charlotte, saisissant un moment où elle ne pouvoit être vue, lui mit dans la main deux écus. Il profita lui-même de cet instant, & remit à cette fille un billet, avec un petit sac brodé, dans lequel il y avoit cent louis d'or. De crainte d'une explication qui eût pu les faire surprendre, elle prit tout, monta vîte à sa chambre, & lut dans le billet, que Vallebois n'étoit venu ce soir-là que pour la

la prier de monter au grenier où on le faisoit coucher, ou de venir le lendemain chez lui, rue de***, lui protestant que sa vertu y seroit en sûreté, & qu'elle trouveroit en lui l'homme du monde qui l'estimoit le plus.

Charlotte étoit sans doute une fille très-estimable; mais ce sentiment qu'on lui témoignoit, n'étoit pas celui précisément qu'elle avoit voulu faire naître dans Vallebois. Elle monta pourtant aussi-tôt que ses maitresses furent couchées; & rapportant la bourse: voilà, Monsieur, dit-elle, votre bourse. Quand je le voudrai, ma fortune sera plus agréable & plus brillante que celle d'une simple servante. Je n'ai rien fait encore, ni n'agirai jamais par un bas motif d'intérêt; & depuis plusieurs jours je ne serois plus chez votre mère, si une affaire de la plus grande conséquence ne m'y retenoit. Reprenez votre argent, & ne m'en demandez pas davantage.

Après ces mots, Charlotte sortit, & laissa Vallebois si surpris, qu'il ne put s'endormir.

Dès le matin Vallebois revint chez lui, & conta à d'Auberville ce qui lui étoit arrivé. Ce nouvel acte de désintéresse-

ment, lui dit d'Auberville, n'ajoute rien aux idées que cette fille m'a données de sa naissance & de son caractère. Il faut absolument que vous la voyiez encore; & comme elle est la cause du bien que vous avez, si le rang dans lequel elle est née est tel que je le soupçonne, fût-elle sans fortune, vous devez l'épouser. Il faut la voir & lui parler: elle vous aime assurément, il ne vous sera pas difficile de savoir des secrets qu'elle tait à tout le monde, mais que vraisemblablement elle desire de vous apprendre.

Quelque résolution que Vallebois eût prise de ne plus se présenter chez sa mère, dès qu'il fut nuit, il y courut; & en prenant un flambeau à la cuisine, il remit à Charlotte un billet, par lequel, après lui avoir juré les sentimens les plus vifs de vénération, de reconnoissance & de tendresse, il la conjuroit de vouloir bien venir s'entretenir un instant avec lui. Charlotte n'en fit aucune difficulté; il l'attendoit, & n'étoit point couché. Je viens sans crainte, lui dit-elle, parce que je vous crois trop honnête homme pour violer les droits de l'hospitalité. Sans doute, répondit Vallebois, j'ai pour vous trop d'estime & de

respect pour vous offenser; je ne suis venu que pour vous assurer de ma reconnoissance, & savoir de vous pourquoi vous avez refusé la restitution que je voulois vous faire. Ah! Monsieur, s'écria Charlotte les yeux humides, s'il n'y a que ces motifs qui vous aient fait agir, mes espérances sont bien trompées; je n'en voulois point à vos richesses, mes vues s'étendoient plus loin: c'étoit à votre cœur que j'en voulois; & toute servante que je parois, je suis peut-être en état de vous faire une fortune assez belle.

Enchanté de cet aveu, Vallebois se jeta aux pieds de Charlotte, lui jura de l'adorer toujours, & lui dit qu'il étoit lui-même fort riche, & en état de lui donner dans le monde un rang distingué. Je suis charmée pour vous, & non pour moi, de ce que vous m'apprenez de votre heureuse situation, dit Charlotte; encore un coup, je n'aspirois qu'à votre cœur: vous m'assurez qu'il m'est dévoué; je serai donc la plus fortunée des femmes, comme je me propose de vous rendre le plus heureux des hommes. Mais nous ne sommes pas ici en lieu de nous expliquer plus long-temps: je sais votre adresse, & je serai

chez vous demain matin à sept heures: adieu. Vallebois embrassa cette fille aimable, & la laissa sortir: il sortit lui même l'instant d'après, & alla confier à d'Auberville toute la joie qu'il ressentoit.

Exacte à remplir sa promesse, Charlotte se trouva au rendez-vous à l'heure marquée. Elle fut surprise de la maison & des meubles. Nous n'avons pas de temps à perdre, lui dit Vallebois; vous considérerez une autre fois tout ceci, puisque vous en serez la maitresse. Il ordonna à un laquais de préparer trois couverts dans le jardin, d'appeller d'Auberville; & conduisant Charlotte sous un bereeau, il la pria de permettre que d'Auberville, plus son ami que son domestique, & auquel il avoit les obligations les plus essentielles, fût en tiers dans leur conversation: il lui raconta tous les services que cet honnête homme lui avoit rendus, les excellens conseils qu'il lui avoit donnés; il finit par lui dire que jamais il n'eût osé lui déclarer ses sentimens, si d'Auberville ne l'eût engagé à le faire. -- Si vous n'avez aimé personne avant moi, dit Charlotte, personne, avant vous, n'avoit non plus touché mon cœur; & j'en suis charmée,

parce que l'on assure que les premières inclinations sont les plus fortes & les plus durables. Mais comme il importe de se bien connoître avant de s'unir pour toute la vie, il est juste que vous me connoissiez. Ce ne sera pourtant pas moi qui vous en instruirai, ce sera ma mère, qui ne sait ce que je suis devenue, quoique je sache depuis peu qu'elle est en bonne santé, & qu'elle n'a cessé de me faire chercher. Sans vous, il y a plusieurs mois que j'aurois été la rejoindre; mais l'inclination que je me suis sentie pour vous, dès la première vue, m'en a empêchée. Je vous ai aimé, vous croyant pauvre, & je me faisois un plaisir secret de faire votre fortune, bien assurée que ma mère me laisseroit maitresse de ma main. La magnificence de votre maison & de vos meubles, ni le bien dont vous jouissez, n'augmentent point mon penchant; je ne vous le déguise point, parce qu'il n'a rien que d'innocent. C'est pourtant de ma mère, & dans la ville près de laquelle elle demeure, que vous apprendrez quelle est ma naissance, quelle est ma fortune, & pour quelles raisons j'ai quitté si jeune la maison maternelle. Venez demain ma-

tin, & je vous donnerai une lettre pour ma mère, que vous lui porterez vous-même. Le tems s'écoule, il ne faut pas qu'on me soupçonne : adieu. — Charlotte, après ces mots, se leva & sortit.

Quelque desir que Vallebois eût de hâter le moment qui devoit unir son sort à celui de Charlotte, il avoit bien de la répugnance à s'exposer encore aux mauvais traitemens de sa mère : d'Auberville l'y détermina, & lui conseilla même d'y aller, non en misérable, comme il y avoit paru jusqu'alors, mais dans l'état le plus magnifique. Ce sera les punir assez, lui dit-il ; & si vous voulez même ajouter à leurs remords, abstenez-vous de tout reproche, comblez-les d'amitié, témoignez le plus profond respect à votre mère, & faites un présent honnête à chacune de vos sœurs. Ah ! Monsieur, vous pensez trop bien, pour ne pas sentir combien il est doux de se venger par des bienfaits.

Vallebois suivit exactement ces honnêtes avis. Au bruit du carrosse qui s'arrêtoit devant leur maison, les deux sœurs regardèrent par la fenêtre, & furent très-surprises de voir derrière une riche voi-

ture, trois laquais à la livrée de leur maison; mais leur étonnement redoubla quand elles virent descendre leur frère de ce brillant équipage. Elles en avertirent leur mère, & toutes trois descendirent au bas de l'escalier. Il les embrassa, entra dans une salle: elles ne pouvoient se lasser d'admirer sa magnificence: la mère, plus confuse encore que satisfaite, fut long-temps sans parler. Mais pourquoi, lui dit-elle enfin, m'avez-vous laissé ignorer votre fortune? Pouvez-vous douter de l'intérêt que j'y prends?... Vallebois eut bien de la peine à se contraindre; mais se surmontant lui-même. Je vous en avois fait assez comprendre, Madame, lui dit-il, lorsque je vous dis que le paquet qui m'étoit adressé, étoit pour moi de la plus grande conséquence.... Mais ne nous souvenons plus du passé; je ne suis venu ici que pour vous assurer de mon respect, & donner à mes sœurs une première marque de mon amitié. En même-temps il leur présenta à chacune une bourse, se leva, & exigea, pour toutes conditions de ce qu'il vouloit faire pour elles, qu'il pût venir & sortir librement, sans qu'on vînt le conduire. Elles y consentirent, le laissèrent aller; & en des-

cendant l'escalier, il reçut de Charlotte une lettre, dont la suscription étoit, à Madame la Comtesse de Pontais, dans son château, proche la ville de Beauvais.

Vallebois courut à d'Auberville, & lui montra cette lettre. Elle n'étoit pas cachetée; ils la lurent. Mademoiselle de Pontais y témoignoit à sa mère les plus vifs regrets d'avoir été forcée de la quitter; l'assurant que depuis qu'elle s'étoit rendue à Paris le lendemain de sa fuite, aucune action de sa part n'avoit démenti la pureté de son sang, ainsi qu'elle étoit en état d'en donner les preuves les plus convaincantes. Du reste, elle se félicitoit de ce que le genre de vie, humiliant en apparence, qu'elle avoit pris, lui avoit procuré la connoissance de M. de Vallebois qui s'étoit chargé de sa lettre, & avec lequel elle étoit déterminée à s'unir, bien persuadée que sa mère approuveroit ce choix. Vous savez, Madame, ajoutoit Mademoiselle de Pontais, quelque répugnance que je sentisse pour M. de Villeneuve, que je l'aurois accepté par déférence à vos ordres; mais je n'ai pu souffrir qu'il ait employé la violence pour m'obliger à me donner à lui malgré moi, & il a plus été la cause de

ſa mort que moi-même ; en un mot, ce que j'ai fait pour défendre & conſerver mon honneur, je le ferois encore....

Vallebois, quelqu'amour qu'il eût pour Charlotte, parut très-inquiet au ſujet de cette mort dont elle s'avouoit coupable : qu'eſt-ce donc que cet aveu ſignifie, dit-il ? C'eſt une énigme pour vous & pour moi, répliqua d'Auberville ; mais Madame de Pontais vous l'expliquera. Envoyez votre carroſſe coucher ſur la route, afin qu'il puiſſe vous rejoindre demain matin ; & vous, prenez la poſte à l'iſſue de votre dîner : vous pouvez aujourd'hui vous rendre à Péronne, où vous commencerez à vous introduire, & demain au château vous acheverez de vous éclairer.

D'Auberville, après avoir envoyé, comme il l'avoit dit, le carroſſe ſur la route, partit avec ſon maître. Le lendemain ils arrivèrent à Beauvais ſur les ſept heures du ſoir : ils logèrent à l'auberge ; & pendant qu'on leur préparoit à ſouper, Valleboiss'entretenant aſſez bas avec ſon valet, de Madame de Pontais & de la ſurpriſe qu'il lui cauſeroit le lendemain en lui remettant une lettre de ſa fille, ſes propos furent entendus par un payſan qui, ſortant

aussi-tôt, courut annoncer cette bonne nouvelle au château, qui n'étoit qu'à une très-petite distance. Transportée de joie, Madame de Pontais accourut à l'auberge: où est-il, dit-elle, où est-il donc cet honnête étranger qui m'apporte des nouvelles de ma fille?... On lui montra Vallebois: ah! Monsieur, est-il vrai que je serai assez heureuse pour être instruite enfin de ce que ma fille est devenue? Elle est en bonne santé, Madame, répondit Vallebois: elle est belle, bien faite, aimable, vertueuse, & à tous égards digne de vous. Mais ce qu'elle m'a chargé de vous dire ne pouvant vous être rapporté qu'en particulier, permettez-moi de vous conduire à la chambre qu'on m'a donnée. Non, Monsieur, dit Madame de Pontais; il n'y a que deux pas d'ici à mon château: & quelque impatience que j'aie de savoir les nouvelles que vous m'apportez, veuillez m'accorder & faites-moi l'honneur de souper & de coucher chez moi.

D'Auberville ne les accompagna point; & prévoyant ce qui arriveroit le lendemain, il arriva au-devant du carrosse pour le faire venir jusqu'au château, où il arriva au moment où son maître & Ma-

dame de Pontais alloient se mettre à table. J'ai eu quatre enfans, dit elle à Vallebois, & j'ai eu le malheur d'en perdre trois. Il ne me restoit que Charlotte, fille unique d'une maison considérable, & puissante héritiere. Elle faisoit mes délices par son esprit, ses talens & son heureux caractère, lorsque M. de Villeneuve, homme riche & de qualité, âgé de quarante-cinq ans, veuf depuis cinq à six, & n'ayant que deux filles qui, fort peu belles, se destinoient au Couvent, songea à épouser ma fille, m'en parla, & offrit des avantages si considérables, que trouvant le parti convenable, j'en parlai à ma fille. Elle me répondit qu'elle ne pensoit guère au mariage, & beaucoup moins avec M. de Villeneuve qui, à son âge, pourroit devenir jaloux; d'ailleurs je ne saurois, me dit-elle, aimer un homme que j'ai vu brutaliser une jeune Demoiselle en pleine compagnie. Je ne la pressai point, l'aimant trop pour la contraindre. M. de Villeneuve vint chez moi, & Mademoiselle de Pontais lui dit franchement qu'ils n'étoient point nés l'un pour l'autre, & que certainement elle ne changeroit jamais de volonté.

M. de Villeneuve ne se rebuta point, & nous fit des visites d'autant plus fréquentes, qu'il savoit que j'étois fort portée pour ce mariage. Irrité de la résistance qu'il éprouvoit, il forma le dessein de mettre ma fille dans le cas de ne pouvoir le refuser; & informé par un laquais qu'il avoit suborné, du jour où je devois être absente de chez moi, il y vint, ne trouva de domestiques que la femme qui servoit ma fille, & lui fit dire par le laquais que je l'attendois promptement dans un endroit fort éloigné qu'il indiqua. Cette femme étant venue me joindre, je compris, par la fausse commission qu'on lui avoit donnée, qu'il se passoit quelque chose au château. J'en pris le chemin; & j'étois encore loin d'arriver, qu'il vint à moi un domestique de M. de Villeneuve, qui me dit que son maître se mouroit, & qu'il alloit chercher un Chirurgien. En effet, je trouvai en arrivant M. de Villeneuve étendu sur le lit de ma fille, & percé de part en part. La Justice s'étoit déja transportée au château, & M. de Villeneuve déclara devant le Commissaire & moi, que c'étoit par sa faute qu'il périssoit, & qu'il regardoit sa mort com-

me une juste punition du crime qu'il avoit tenté de commettre. J'ai aimé, ajouta-t'il, & j'aime encore Mademoiselle de Pontais: elle a constamment rejeté mes vœux; & ne pouvant vivre sans la posséder, je m'étois déterminé à en venir à la violence, espérant qu'ensuite elle ne pourroit se dispenser de se donner à un homme qui l'auroit possédée. Dans cette vue, sachant que Madame de Pontais étoit absente, je me suis caché près du château; & quand, d'intelligence avec un laquais de la maison, j'ai pu parvenir à éloigner le seul domestique qui y restoit, je suis monté à la chambre de Mademoiselle de Pontais, que j'ai trouvée dans le négligé d'une fille qui sort de son lit. Je lui ai parlé de mon amour; elle m'a témoigné le plus grand éloignement; j'en suis venu à la violence: elle s'est défendue avec une force que je ne m'attendois pas à trouver dans une personne de son âge. Elle a plusieurs fois appellé du secours; mais personne n'accourant à ses cris, elle a tiré mon épée de son fourreau sans que je m'en fois apperçu; & tandis que je ne songeois qu'à satisfaire mes desirs, elle me l'a passée au travers du corps.

Son honneur attaqué l'autorisoit à cette défense ; je lui pardonne volontiers.

M. de Villeneuve, après cette déclaration, fit appeller un Notaire, & légua par son testament vingt mille écus à ma fille, à prendre sur tous ses biens, & mourut en détestant l'action à laquelle il s'étoit porté. Cependant Mademoiselle de Pontais avoit disparu : je fis vainement courir après elle, & depuis huit mois mes recherches ont toutes été inutiles.

Il fut décidé que Madame de Pontais & Vallebois partiroient dès le lendemain au point du jour, pour Paris. D'Auberville toujours prévoyant, au lieu de se coucher, monte à cheval, arrive avant la fin de la nuit chez son maître, fait tout préparer pour recevoir cette Dame, & fait savoir à Mademoiselle de Pontais que sa mère arrivera avant midi. Dès les dix heures, l'aimable Charlotte étoit déja chez Vallebois ; aussitôt qu'elle entendit entrer la voiture dans la cour, elle courut à sa mère, & elles furent plus d'une heure dans les bras l'une de l'autre, les larmes aux yeux, sans pouvoir se parler. La fille fut la première à rompre le silence : elle demanda pardon à sa mère de ne lui avoir

point donné de ſes nouvelles, par la crainte où elle avoit été d'être pourſuivie par la Juſtice, pour le meurtre qu'elle avoit commis. Elle lui rendit compte de ſa conduite depuis le moment qu'elle avoit pris la fuite, juſqu'à l'inſtant où elles ſe revoyoient. La frayeur avoit précipité ſes pas en ſortant du château; & après une courſe de quatre à cinq lieues, elle avoit trouvé une bonne payſanne, chez laquelle elle avoit paſſé la nuit. Comme elle n'étoit qu'à quelques lieues de Paris, elle avoit témoigné deſirer d'y aller voir une tante qu'elle ſuppoſoit y être femme de chambre; mais diſant qu'elle ne vouloit pas paroître vêtue en Demoiſelle, la bonne villageoiſe lui procura des habits de payſanne, & la conduiſit elle-même à la voiture publique, qui paſſoit fort près de ce village, & la recommanda au cocher, comme une de ſes nièces qui alloit chercher une condition à Paris. Dans cette voiture étoit une Dame appellée de Quergouët, qui, s'intéreſſant à elle ſur ſa phiſionomie, lui demanda ſi elle vouloit lui donner la préférence, puiſque ſon intention étoit d'entrer au ſervice. Charlotte accepta volontiers; & Madame de Quer-

gouët s'étoit tellement attachée à sa nouvelle femme de chambre, qu'elle lui en donna des marques par le legs qu'elle fit en sa faveur, quelques jours avant que de mourir. Environ quatre mois après, l'amitié avoit uni Madame de Vallebois & Madame de Quergouët; ensorte que la première, aussitôt que son amie fut expirée, prit Charlotte à son service; & depuis cette époque, Mademoiselle de Pontais avoit toujours été sous les yeux de ses maitresses, qu'elle auroit quittées cependant pour aller rejoindre sa mère, si, depuis environ deux mois qu'elle avoit vu dans la maison M. de Vallebois, elle n'eût été retenue par le penchant qui l'entraînoit vers lui, & par l'espérance qu'elle avoit conçue d'être un jour son épouse.

Madame de Pontais ne vouloit plus se séparer de sa fille, & la pressoit de passer le reste du jour avec elle; mais l'honnête d'Auberville, sans lequel on ne faisoit plus rien, décida qu'il ne convenoit point que Mademoiselle Charlotte sortît ainsi de chez sa maitresse, sans la prévenir: qu'il seroit plus décent que Madame de Pontais allât aussitôt après le le dîner, avec

sa fille, remercier Madame de Vallebois. Charlotte approuva ce conseil; ils retournèrent tous chez Madame de Vallebois, où l'on étoit déja très-inquiet de l'absence de Charlotte. Madame de Pontais lui dit en partie le sujet qui l'avoit retenue, & lui déclara qui elle étoit. Madame de Vallebois & ses filles accablèrent Charlotte d'amitiés, & lui firent des reproches de s'être exposée, par le mystère qu'elle leur avoit fait, à n'être pas traitée avec tous les égards & la considération qu'elle méritoit.

Madame de Pontais, après avoir été acheter les plus riches étoffes pour sa fille, ramena Mademoiselle Charlotte chez Vallebois, qui avoit invité sa mère & ses sœurs à dîner chez lui le lendemain. Ce ne fut qu'alors que M. de Vallebois fit part à sa mère de ses sentimens pour Mademoiselle Charlotte. Cet aveu fut confirmé par Mademoiselle de Pontais, & par sa mère: Madame de Vallebois donna, avec la plus grande joie, son consentement au mariage des deux amans: ils partirent tous pour le château de Pontais, où cette union fut célébrée.

Les deux époux se sont toujours aimés:

cependant, quelque vif que soit l'attachement de Vallebois pour sa femme, son ancienne passion pour le jeu, qu'il croyoit entièrement éteinte, s'est réveillée en lui plus d'une fois : mais à la fin son épouse l'a emporté ; &, docile à ses sages conseils, il s'est si bien dégoûté du jeu, qu'il ne peut même en entendre parler.

Voilà, Madame, dit le Comte de Terny, à la Princesse de Coligny, l'histoire de mon parent, telle qu'il me l'a racontée lui-même. Chacun en dit son sentiment : il étoit déja fort tard ; & l'on se retira. Le lendemain dès le matin, toute la compagnie se disposa à retourner de Versailles à Paris ; les Dames étoient déja montées en voitures, & M. de Terny étoit prêt à y entrer, lorsqu'un Cavalier qui passoit, suivi de deux laquais, l'ayant apperçu, s'arrêta ; & M. de Terny l'ayant apperçu aussi, accourut à lui. Ils s'embrassèrent, & parlèrent quelques momens ensemble. M. de Terny revint ; & il n'étoit pas encore entré, que les Dames s'empressèrent à lui demander qui étoit ce jeune homme de si bonne mine. Eh ! du moins, dit-il, donnez-moi le temps de m'asseoir : c'est le Comte de

Livry; si vous voulez, je vous raconterai, chemin faisant, ses aventures. Oh! dirent-elles, nous sommes toutes disposées à vous entendre; & moi, à commencer, répondit-il.

Histoire du Comte de Livry, & de Mademoiselle de Mancigny.

Le Chevalier de Livry, aux graces de la figure, à la douceur d'un caractère fait pour plaire, & aux talens de l'esprit, unissoit les avantages d'une illustre naissance. Il étoit le plus aimable des hommes: mais il avoit un grand défaut; il étoit cadet. Son frère, homme dur, avare, tracassier, jaloux, impérieux, sans esprit, jouissoit de tous les biens de la famille; il tenoit sous sa dépendance le Chevalier qu'il détestoit. Ce malheureux cadet ne voyoit d'autre ressource que la guerre; mais il étoit retenu à Paris par une inclination. Comme celle qu'il aimoit étoit très-riche, il n'avoit osé lui déclarer cette passion. Car, à moins d'être né très-effronté, l'indigence rend timide.

Mademoiselle de Mancigny, fille unique d'un homme très-opulent, étoit l'ob-

jet de la passion du Chevalier. Elle étoit jeune, régulièrement belle, ingénieuse, aimable, remplie de talens, & faite pour être adorée. Passionnément épris, le Chevalier, à force de chercher par quels moyens il pourroit faire connoître son amour, imagina que l'expédient le plus sûr étoit de s'ouvrir au Comte son frère qui, prodigieusement avare, seroit enchanté de saisir cette occasion de se dispenser de fournir à son entretien.

Cet expédient eût été fort bon, si le Comte n'eût été qu'avare : mais il étoit encore plus méchant ; & sa haine pour le Chevalier étoit d'autant plus animée, qu'elle étoit injuste, celui-ci ne lui ayant jamais donné aucun sujet de le haïr.

Je suis enchanté de votre passion, dit le Comte à son frère : comptez sur moi, sur ma bourse, sur mes démarches. Dès ce jour même, je parlerai au père ; & je ne doute pas qu'il ne soit très-flatté de s'allier avec notre maison.

En effet, le Comte de Livry se promit bien de demander en mariage Mademoiselle de Mancigny, mais pour lui-même : car, outre la riche dot de cette Demoiselle, qu'il n'étoit pas fâché de réunir à ses

grands biens, il se faisoit un plaisir secret de supplanter le Chevalier, de lui enlever sa maîtresse, & le priver en même temps d'une fortune qui l'eût mis en état de se passer de lui.

Vivement excité par l'avarice & par la méchanceté, le Comte ne tarda point à aller faire sa demande à M. de Mancigny, qui y consentit volontiers; il vit aussi Mademoiselle de Mancigny, dont la beauté & l'esprit firent sur son cœur un effet dont il ne se seroit pas cru susceptible. Quant à elle, il s'en falloit bien que le Comte eût fait la même impression sur le sien. Il avoit montré dans la conversation un esprit si peu poli, qu'il n'avoit donné de lui qu'une fort mauvaise idée. Cependant, Mademoiselle de Mancigny n'étant prévenue pour personne, promit à son père de se conformer à ses intentions.

Ce ne fut point assez, pour le Comte, d'avoir supplanté son frère, il voulut encore se donner le plaisir cruel de le jouer; & dès qu'il le vit, il lui dit qu'il s'étoit déja introduit chez M. de Mancigny, & que très-vraisemblablement il ne tarderoit pas à réussir. Le Chevalier, après lui avoir témoigné la plus

vive reconnoiſſance, le pria de vouloir bien lui fournir quelque argent, pour pouvoir, par ſon extérieur, attirer les regards de ſa maitreſſe. Mais cette demande fut reçue ſi froidement, qu'il n'inſiſta pas davantage; & ſe retira, fort peu ſatisfait de ce qu'il venoit d'entendre.

Le Chevalier vivoit dans la plus douce eſpérance, & comptoit déja toucher au moment de ſon bonheur, lorſqu'il apprit, de tous côtés, que ſon frère alloit ſe marier avec Mademoiſelle de Mancigny. Il crut dans les commencemens que l'on prenoit le change: mais ayant fait de plus exactes informations, il ne fut que trop aſſuré de la lâche trahiſon du Comte. Furieux & déſeſpéré, il forma d'abord le projet de ſe venger avec éclat de cette perfidie: mais ſon cœur, peu accoutumé à des idées funeſtes, lui inſpira un deſſein plus doux & plus honnête; ce fut de ſupplanter le Comte à ſon tour, & de chercher à ſe faire aimer.

Afin de mieux réuſſir, le Chevalier obſerva ſoigneuſement toutes les démarches de ſon frère; & ſachant un jour qu'il

devoit se rendre, vers la nuit, dans le jardin de Mademoiselle de Mancigny, il s'y glissa lui-même, & y trouva cette Demoiselle qui s'y promenoit seule. Comme la nuit étoit obscure, & que les deux frères se ressembloient beaucoup par la taille & par le son de la voix, elle le prit pour le Comte, & lui fit des reproches obligeans d'avoir pris cette heure pour lui rendre visite. Il se défendit par les tourmens de l'impatience qui le suivoit par tout où elle n'étoit pas; ils entrèrent ensemble dans une allée, & il parla de son amour avec tant de graces, d'esprit, & sur un ton si touchant, que Mademoiselle de Mancigny, dans les termes sur-tout où elle étoit avec lui, & le trouvant ce jour-là beaucoup plus aimable que les autres fois, ne dissimula point qu'il lui inspiroit à elle-même les plus tendres sentimens. Le Chevalier, quoiqu'il sût bien que cet aveu n'étoit pas précisément pour lui, se jeta à ses genoux; &, baisant mille fois ses mains, lui jura un amour éternel. Mais hélas! ajouta-t-il, malgré le tendre aveu que vous daignez me faire, je suis en proie aux plus cruels pressentimens: qui sait si votre

père ne vous défendra point de me donner votre main? ... Elle le rassura; & il y avoit déja plus d'une heure que cet entretien duroit, lorsque le Comte rentra dans la maison, accompagnant son futur beau-père. On leur dit que Mademoiselle de Mancigny étoit depuis longtemps au jardin avec un Cavalier qu'on avoit pris pour le Comte. Naturellement soupçonneux, celui-ci devina aisément quel pouvoit être le rival qui avoit pris sa place; & dit grossièrement à M. de Mancigny, que sa fille lui donnoit de belles espérances pour l'avenir, puisque, même avant le Sacrement, elle le trahissoit avec si peu de retenue: il courut précipitamment au jardin; &, entendant la voix de son frère, il s'emporta en menaces, & mit même l'épée à la main. Le Chevalier l'attendit, & se mit en défense. A cette contenance, le Comte, qui jamais ne s'étoit piqué de bravoure, s'arrêta; & se contenta de faire de fort loin les reproches les plus durs à son frère.

Ce ne fut que dans ce moment que Mademoiselle de Mancigny s'apperçut de la mépriſe: elle prit son parti sur le champ;

champ ; & s'adreſſant au Comte, elle lui demanda fierement de quel droit il oſoit parler chez elle ſur ce ton de hauteur ? Que puiſque aux termes où ils en étoient, ſa jalouſie s'étendoit juſques ſur ſon frère, elle n'avoit dans la ſuite à attendre de lui que des injures & des outrages, auxquels elle n'étoit nullement tentée de s'expoſer ; que du reſte, elle n'avoit jamais penſé qu'on dût lui faire un crime de s'être entretenue avec le frère d'un homme qui s'étoit propoſé pour être ſon époux. M. de Mancigny prit le parti de ſa fille. Le Chevalier ſachant bien qu'il avoit parlé, non en frère, mais en amant paſſionné, appuya les raiſons de Mademoiſelle de Mancigny ; enſorte que le Comte, également blâmé de tous, demanda pardon à ſa maitreſſe, mais de ſi mauvaiſe grace, que cela ſeul l'eût décrédité dans ſon eſprit, quand même elle n'eût pas eu occaſion de ſentir la différence extrême qu'il y avoit entre lui & le Chevalier.

Quelque ſatisfaite pourtant que Mademoiſelle de Mancigny fut de l'eſprit du Chevalier, comme il ne lui avoit point dit le tour perfide que ſon frère lui avoit

joué, elle étoit vraiment fâchée contre lui; & le regardoit comme un homme qui, profitant de l'erreur où elle étoit, ne s'étoit fait aucun scrupule de jouer un tour sanglant à son frère. Les aveux qu'il lui avoit arrachés par cette trahison, la jettèrent, toutes réflexions faites, dans la plus violente colère contre les deux frères; & elle se promit de rompre absolument avec l'un & avec l'autre, mais sur-tout avec le Chevalier, qu'elle croyoit le plus coupable.

Le Comte eut peu de peine à se raccommoder avec M. de Mancigny, qui, ne voyant en lui qu'un homme très-opulent, eût été bien fâché qu'il s'éloignât. Il n'en fut pas de même de Mademoiselle de Mancigny, qui lui dit nettement qu'elle le prioit de s'épargner des soins inutiles, & qu'elle ne seroit jamais à lui. Le Comte, fort peu délicat, lui répondit qu'il voyoit bien qu'elle ne le refusoit que parce qu'elle aimoit le Chevalier; mais que puisqu'il avoit la parole de son père, il alloit le prier d'user d'autorité contr'elle: mais il ne trouva point M. de Mancigny aussi-bien disposé qu'il l'avoit espéré. Il lui promit, à la vérité, qu'il ne

se dégageroit pas, mais aussi qu'il ne vouloit pas contraindre sa fille ; & que c'étoit à lui à faire oublier par ses soins les idées peu agréables qu'il avoit données de son caractère.

Impatient de réparer la faute qu'il avoit commise, le Chevalier fit épier le moment où M. de Mancigny n'étoit pas chez lui, & il y courut pour se justifier auprès de sa maitresse ; mais la porte lui fut obstinément refusée. Il en fut pénétré de douleur, & se détermina, puisqu'elle refusoit de l'entendre, à lui écrire. Cet expédient ne lui réussit pas mieux, & Mademoiselle de Mancigny ne voulut pas recevoir sa lettre. Il en fut désespéré ; & ce qui l'accabloit le plus, étoit de passer pour un fourbe dans l'esprit de la personne pour laquelle il étoit pénétré des sentimens de l'amour le plus vif. Tous les moyens de s'expliquer lui étant interdits, il prit la résolution d'aller chercher à la guerre une mort glorieuse, & qui le délivrât des tourmens qu'il souffroit. Il disposa tout pour son départ, & prit congé de ses amis. Il eût bien desiré aussi prendre congé de Mademoiselle de Mancigny.

Cependant la nouvelle du prochain dé-

part du Chevalier s'étant répandue, Mademoiselle de Mancigny ne put l'apprendre sans émotion ; & elle sentit bien que cette haine violente qu'elle lui avoit jurée ne provenoit pas de ce que sa personne lui étoit odieuse, mais de ce qu'elle étoit persuadée qu'il avoit feint auprès d'elle des sentimens qu'il n'avoit pas. Le desir qu'il avoit marqué de la voir & de lui parler, cette tristesse dans laquelle il paroissoit plongé, cette résolution subite d'aller affronter les dangers, l'attendrirent. Elle se repentit d'avoir montré pour lui tant d'inflexibilité.

Mademoiselle de Mancigny étoit dans ces heureuses dispositions, lorsqu'elle rencontra le Chevalier qui venoit prendre congé de Madame de Courville son amie. Cette Dame lui ayant demandé à quel propos il s'étoit déterminé à prendre le parti hasardeux qu'il alloit suivre, il lui répondit que son seul motif étoit d'aller dissiper des chagrins qu'il avoit assuyés, de fuir loin d'une personne qu'il adoroit, & dont il étoit détesté. Madame de Courville, en le priant de s'expliquer plus clairement, lui fournit l'occasion de se justifier en partie, & de faire connoître à Ma-

demoiſelle de Mancigny l'erreur où elle avoit été juſqu'alors ſur ſon compte. Si elle ne le crut pas tout-à-fait innocent, du moins lui parut-il ſi peu coupable, que lorſqu'il ſe leva pour ſortir, elle ne put le regarder ſans attendriſſement; & quand il prit congé d'elle, ce fut tout ce qu'elle put faire que de retenir ſes larmes.

Agité d'un côté par l'eſpérance de ne pas être haï, de l'autre par le chagrin que lui donnoit l'impoſſibilité où il s'étoit mis de différer ſon départ, ces mouvemens oppoſés altérèrent ſi fort ſa ſanté, qu'il fut attaqué d'une fièvre violente qui fit craindre pour ſa vie. Pendant tout le temps que dura ſa maladie, ſon frère eut la dureté, non-ſeulement de ne pas le voir, mais même de ne jamais s'informer de l'état de ſa ſanté. Le Chevalier fut dédommagé de cette indigne procédé, en apprenant dans ſa convaleſcence que Mademoiſelle de Mancigny avoit envoyé régulierement deux fois par jour demander de ſes nouvelles. Sa première viſite, dès qu'il fut en état de ſortir, fut à Madame de Courville, qui lui donna les plus flatteuſes eſpérances, lui conſeilla de ſe rendre aſſidu auprès de Mademoiſelle

de Mancigny, dont elle l'assura que la porte lui seroit ouverte ; & elle promit de le seconder.

Le Chevalier avoit trop d'intérêt à suivre les conseils de cette bonne amie, pour ne pas s'y conformer ; & dès la première fois qu'il vit Mademoiselle de Mancigny, il acheva de se justifier, & lui apprit avec quelle indignité il avoit été trahi par son frère. Elle ne put s'empêcher de lui faire l'aveu des sentimens qu'il lui avoit inspirés : les deux amans se promirent de se voir fréquemment ; le Chevalier se retira le plus content du monde, & il ne songea plus à partir.

La véritable cause de ce changement n'échappa point au Comte ; il s'attacha à observer son frère, & il le trouva un jour dans la chambre de Mademoiselle de Mancigny seul avec elle. A cette vue, transporté de jalousie, il fit à sa maitresse les reproches les plus insultans, ne traita pas mieux le Chevalier, & les menaça l'un & l'autre d'aller à l'instant même porter ses plaintes à M. de Mancigny. Il y fut en effet ; & à force d'impostures, il aigrit si fort M. de Mancigny, qu'il fit appeler sa fille, lui parla durement, lui dé-

fendit de jamais recevoir le Chevalier, & lui ordonna de regarder le Comte comme l'époux qui lui étoit destiné. Il me sera très-facile, répondit Mademoiselle de Mancigny, d'obéir à une partie de vos ordres. Le Chevalier ne mettra plus les pieds chez moi, puisque vous l'ordonnez: quant au Comte, je vous prie de considérer de quel bonheur je pourrois jouir, & jamais je m'unissois avec un homme jaloux de son propre frère, & qui ne m'étant rien, oseusurper sur moi une autorité qu'on regarderoit, même dans un mari, comme une insupportable tyrannie.

M. de Mancigny promit à sa fille de ne pas la contraindre, à l'égard du mariage plus ou moins prochain avec le Comte; mais il lui réitéra ses ordres au sujet du Chevalier. Celui-ci attendoit le retour de sa maitresse qui, les larmes aux yeux, lui fit part des ordres cruels qu'elle venoit de recevoir. Ce fut cette défense même qui les rendit plus amoureux l'un de l'autre: il est vrai que Mademoiselle de Mancigny ne reçut plus le Chevalier chez elle, mais ils se virent assiduement chez leur amie commune; & si la crainte d'être découverts les faisoit passer quelques jours sans

s'y rendre, ils s'écrivoient ; & Madame de Courville se chargeoit du soin de leur faire parvenir les lettres.

M. de Mancigny, vivement pressé par le Comte, & desirant lui-même de voir sa fille mariée, après avoir attendu quelques mois, lui ordonna de se disposer au mariage proposé. Cette contrainte ne fit qu'enflammer la passion des deux amans: & Mademoiselle de Mancigny alla même jusqu'à donner un rendez-vous nocturne dans son jardin. Le Comte, qui épioit toutes les démarches de son frère, le précéda & se fit connoître. Elle le conjura vainement de ne point éclater. Il fut assez grossier, ou plutôt assez malhonnête homme pour s'engager au silence à deux conditions; l'une, qu'elle renonceroit pour toujours au Chevalier; l'autre, qu'à l'instant même elle lui accorderoit une faveur, après laquelle il ne pût plus douter qu'elle ne consentît à se donner à lui. Cette brutale proposition l'indigna. Cependant le Chevalier trouvant la porte du jardin fermée, mais entendant les propos outrageans de son frère, fit tous ses efforts pour entrer. Mademoiselle de Mancigny au désespoir, courut à la chambre de son père,

lui avoua sa faute, & lui promit d'étouffer son penchant, pourvu qu'il la délivrât de l'insolence du Comte.

Touché des larmes de sa fille, M. de Mancigny lui promit enfin de ne plus la forcer à recevoir le Comte, lui permettant de faire choix de tout autre, ne donnant l'exclusion qu'au Chevalier, & lui faisant promettre de ne le plus voir absolument.

Après un pareil serment, fut convenu, au grand regret des deux amans, que le Chevalier s'absenteroit pour quelque temps, mais qu'ils s'écriroient sous l'adresse de Madame de Courville. D'après cet arrangement, le Chevalier, après bien des efforts, se décida enfin à partir pour la Hongrie, où l'Empereur étoit en guerre avec le Turc. Son mérite & sa bravoure joints à sa modestie, lui acquirent l'estime des Allemands: il se fit, par ses grandes actions, une réputation éclatante, & qui le flattoit moins pourtant que ses lettres fréquentes qu'il recevoit de Mademoiselle de Mancigny, par Madame de Courville.

Le Chevalier pensa payer bien cher le bonheur dont il espéroit jouir. Un jour

qu'ils'étoit avancé sans précaution contre un parti de Cavalerie Turque, il fut investi de toutes parts, blessé & contraint de se rendre. Celui entre les mains de qui il tomba, le fit captif; ensorte que les Impériaux & son valet-de-chambre n'ayant de lui aucunes nouvelles, le crurent tué, & répandirent le bruit de sa mort. Ce bruit s'étendit & s'accrédita: Mademoiselle de Mancigny ne douta plus qu'il ne fût fondé, quand elle sut le retour du valet-de-chambre. Elle se livra à la plus violente douleur; & s'il eût dépendu d'elle, jamais elle n'eût consenti à prendre un nouvel engagement; mais son père la pressoit, & elle étoit recherchée par le Marquis d'Oneval, Gentilhomme Normand, riche, bien fait, & du plus aimable caractère. C'étoit d'elle-même qu'il vouloit l'obtenir: il lui fit la cour la plus assidue, se conforma à toutes ses volontés, & fut appuyé non-seulement par M. de Mancigny, mais aussi par Madame de Courville, qui ne comptant plus le Chevalier au nombre des vivans, persuada à son amie d'accepter les vœux du Marquis. Elle ne pouvoit lui refuser son estime. Elle croyoit que la mort avoit

rompu les liens qui l'attachoient à ſon premier amant; elle déclara au Marquis qu'elle étoit prête à s'unir à lui.

M. de Mancigny mourut, & cet événement fit différer le mariage. Ce retardement fut du plus grand bonheur pour le Chevalier qu'on croyoit mort, & qui après avoir langui dans une triſte & dure priſon, où il étoit traité comme le dernier des eſclaves, trouva le moyen de rompre ſes fers & de s'évader avec quelques compagnons de ſa miſère. Il alla d'abord chez les Impériaux, où il reçut l'accueil le plus diſtingué. Avant de ſe mettre en route pour Paris, il écrivit à Madame de Courville, à Mademoiſelle de Mancigny & à ſon frère; & il ſe rendit à Strasbourg, où il trouva ſon ancien valet-de-chambre que le Comte avoit envoyé au-devant de lui, avec une lettre par laquelle il lui marquoit qu'il étoit entièrement changé à ſon égard, & que les remords qu'il avoit eus dans une maladie dangereuſe qu'il venoit d'eſſuyer, lui avoient fait prendre la réſolution de réparer, par une conduite toute oppoſée, les torts qu'il lui avoit faits.

En toute autre circonſtance, le chan-

gement inattendu du Comte eût causé la plus sensible joie au Chevalier ; mais il venoit d'apprendre que Mademoiselle de Mancigny étoit prête d'épouser M. d'Orneval, & cette nouvelle le pénétroit de la plus mortelle tristesse. Il étoit cependant moins à plaindre encore que Mademoiselle de Mancigny, qui, après avoir lu la lettre qu'il lui avoit adressée, fondit en larmes, & conçut les remords les plus vifs de l'espèce d'infidélité qu'elle lui avoit faite. En vain Madame de Courville essaya d'adoucir cet excès de chagrin, rien ne pouvoit la consoler; & M. d'Orneval la trouva les yeux attachés à lire cette lettre, & dans le plus déplorable état. Elle ne lui cacha point le sujet de son affliction. Le Marquis étoit généreux ; il vit que son rival occupoit absolument le cœur de Mademoiselle de Mancigny ; il sentit vivement son malheur, mais il consentit au plus pénible des sacrifices : il se retira, écrivit à Mademoiselle de Mancigny qu'il renonçoit pour toujours à tous les droits qu'il pouvoit avoir sur elle, & alla en Province tâcher d'oublier son infortune.

Le Chevalier arriva, & fut mille fois

plus heureux qu'il n'avoit espéré de l'être, après tant de malheurs. Peu content de s'être sincèrement réconcilié avec lui, le Comte lui fit présent de la Terre de Livry, qui lui vaut plus de douze mille livres de rente. Il fut marié enfin avec Mademoiselle de Mancigny ; & toujours plus amans qu'époux, ils vivent dans la plus charmante union.

Cette histoire & les réflexions qu'elle fit faire aux voyageurs, les occupèrent si agréablement, qu'ils furent tous surpris de se voir déja arrivés à Paris. Ils mirent pied à terre chez M. de Terny, qui les retint à dîner. Ils y trouvèrent un homme très-bien mis, que Des Ronais courut embrasser. Les Dames, curieuses de savoir quel étoit cet étranger, ne manquèrent pas de le demander à Des Ronais. C'est M. de Salvange, leur dit-il, homme aimable, & qui a essuyé aussi des aventures singulières : n'oubliez pas de l'engager à vous les raconter ; à coup sûr, elles vous amuseront. Quoique le repas fut magnifique, les Dames impatientes d'entendre M. de Salvange, en hâtèrent la fin autant qu'il fut possible ; & à peine on eut desservi, qu'elles le prièrent de remplir

les engagemens que Des Ronais avoit pris pour lui. M. de Salvange ne se fit point presser, & commença ainsi.

Histoire de M. de Salvange & de Madame de Villiers.

Ma famille vous est connue, & vous savez tous que mon père, depuis vingt ans, exerce au Parlement de Paris une charge très-distinguée. Ce ne fut cependant que malgré lui qu'il prit le parti de la magistrature : son père l'y força. Je me trouvai fort bien de ce coup d'autorité, car mon père convaincu par sa propre expérience du désagrément qu'il y a à remplir un état qu'on n'a embrassé qu'avec répugnance, ne me gêna point, & me laissa suivre mon inclination dans le parti des armes que j'ai pris.

J'étois fils unique, & ma mère voulut que je fusse élevé sous ses yeux. Elle s'occupa même entièrement de mon éducation. Elle eût mieux fait de la confier à d'autres. Ce n'est pas que par ses vertus & ses talens, elle ne fût très-propre à me donner d'excellentes leçons, mais sa tendresse dégénéra en condescendance si

aveugle pour mes petites volontés, que je ne tardai guère à m'apperçevoir de l'ascendant que j'avois sur elle. Mon père fit tous ses efforts pour remédier par sa sévérité, à l'indulgence de ma mère: cette diversité de conduite produisit les plus mauvais effets; car, comme je craignois mon père, j'appris à me contraindre en sa présence; enſorte que je m'accoutumai à paroître devant lui tout autre que je n'étois, me livrant, aussi-tôt qu'il me perdoit de vue, à toutes mes passions.

Cette dissimulation me réussit jusqu'à l'âge d'environ quatorze ans: mais alors je perdis ma mère, & passai entièrement sous la puissance de mon père, & sous l'inspection d'un Gouverneur tout aussi sévère que lui. Ma situation n'étoit rien moins qu'agréable; je sus me prêter aux circonstances, & fis si bien que, quoique nourrissant au-dedans de moi-même des inclinations assez libertines, je cachai mes dispositions avec tant d'art, que mon père & mon Gouverneur y furent également trompés. Je ne les quittois point, ou j'étois dans ma chambre occupé à étudier & à lire; enſorte qu'on me regardoit comme un petit philosophe.

Je parvins enfin à cette époque si desirée, où l'on est forcé de donner à un jeune homme un peu plus de liberté: l'on me fit apprendre toutes sortes d'exercices: je me hâtai d'en profiter, & me dédommageai de la longue contrainte où j'avois été retenu, mais toujours sans changer de système, c'est-à-dire, qu'en me livrant à mon penchant à la débauche, j'avois grand soin de cacher ma conduite à mon père.

Intimément lié avec tout ce qu'il y avoit à Paris de jeunes libertins, jamais cependant on ne me voyoit avec eux; personne ne m'eût soupçonné de les connoître, & cependant, à la faveur des écoles d'armes & de cavalerie où je les rencontrois, nous nous donnions des rendez-vous fréquens dans les lieux de très-mauvaise compagnie.

Après trois ans d'une semblable vie, mon père me mit dans les Mousquetaires, où ne choisissant pour ma société que ceux dont les inclinations étoient semblables aux miennes, j'achevai de me déranger & de me perdre.

Informé de ma conduite, mon père, avant de me faire des reproches, me fit

suivre, & fut bientôt parfaitement convaincu de mon train de vie habituel. Un soir il envoya à mon appartement, pour que j'allasse lui parler; je n'y étois pas, mais mon laquais répondit, conformément à la consigne que je lui avois laissée, que j'avois un mal de tête horrible, & que je m'étois mis au lit. Mon père ne fut point la dupe de cette réponse d'écolier; il ordonna qu'on vînt me dire de me lever à l'instant même, quelle que fût ma maladie. Il n'y avoit plus à reculer; mon laquais avoua que j'étois sorti. Mon père lui ordonna de m'aller chercher, quelque part que je fusse, & de me ramener.

Je n'osai désobéir, & je parus devant mon père fort décontenancé. Je m'attendois aux éclats d'un courroux que je n'avois que trop mérité; je me trompois: mon père me fit paisiblement entrer dans son cabinet, & après avoir fermé la porte: Il est inutile, me dit-il, de me cacher votre conduite, j'en connois jusqu'aux moindres particularités. Vous vivez avec un tas de libertins, en horreur aux honnêtes gens; vous vous perdez de réputation. Si c'est par choix que vous vous

êtes joint à cette troupe, je vous déclare que je ne peux plus vous regarder comme mon fils, & que je vous crois perdu : si ce sont eux qui vous ont entraîné, j'espère encore quelque chose des réflexions sérieuses que je vous prie de faire. La crapule est, de tous les vices, le plus méprisable ; il est des plaisirs que l'on excuse dans les jeunes gens ; je ne les condamnerois point en vous, si vous les preniez en bonne compagnie ; je n'en blâme que l'excès. Réfléchissez & changez de vie, ou consentez que je ne vous regarde qu'avec horreur.

Je voulois me justifier, & je n'avois rien de bon, même de spécieux à répondre ; je m'efforçai néanmoins de parler, & ne fis que balbutier quelque très-mauvaise excuse. Mon père eut pitié de mon embarras, & me renvoya dans ma chambre, où je fis de mûres réflexions, & pris la résolution de changer de conduite, moins par la honte que mon libertinage auroit dû m'inspirer, que par reconnoissance des bontés de mon père, & sur-tout par la promesse qu'il m'avoit faite de fermer les yeux sur quelques petits écarts de jeunesse. Ce fut donc à ces écarts que

je me proposai de sacrifier mon goût pour la débauche, & je ne tardai point à exécuter mon projet. Mais pour mettre un air de réforme dans le nouveau genre de vie que je voulois adopter, & rompre entiérement avec mes compagnons de plaisir, ou plutôt de crapule, je partis dans la résolution de passer quelque tems en Bourgogne, où nous avions de belles terres. A peine je m'y fus rendu, que je m'ennuyai : une conduite régulière & uniforme étoit trop opposée au penchant effréné que j'avois pour le plaisir ; ensorte que, fatigué bientôt de ma solitude, je me hâtai de revenir à Paris, où je me dédommageai, tout autant qu'il me fut possible, de la pénible réforme que je venois d'observer. Il est vrai que je gardai quelques mesures, en ne voyant plus mes anciens amis ; mais je m'en fis de nouveaux qui au fond ne valoient pas mieux : ils avoient cependant l'art de couvrir leurs désordres, par un respect apparent pour les mœurs.

Il fallut cependant m'arracher à ces plaisirs ; la troupe dans laquelle je servois reçut ordre de se rendre à l'armée. La voix de l'honneur se fit entendre dans

mon cœur, & même dans ceux de tous mes camarades. Nous desirâmes tous le moment du départ : il arriva enfin. Le Roi venoit de déclarer la guerre aux Hollandois, & j'assistai à la glorieuse campagne de 1672. J'y fus blessé; & après mon rétablissement, lorsque M. de Chamilly, notre Commandant, se rendit à la Cour pour y recevoir les récompenses qu'il avoit méritées, je l'y accompagnai. N'étant point employé la campagne suivante, je cherchai à Paris quelque bonne fortune; le hasard m'en offrit une qui en effet me fit passer d'agréables momens. Je rencontrai un jour chez une de mes plus proches parentes, une dame fort belle & qui ne passoit pas pour cruelle. Elle me plut infiniment : j'entrai en conversation avec elle, & je la trouvai charmante; en la reconduisant, je lui dis que je l'adorois; elle n'en fut ni surprise, ni fâchée; je lui demandai la permission d'aller la voir chez elle, & je ne fus point refusé.

Persuadé que je ne languirois pas longtems avec une telle femme, j'allai la voir le lendemain, & lui parlai avec transport de la violente passion qu'elle m'avoit inspirée; elle m'écouta si paisi-

blement, & me répondit sur un ton si moqueur, que j'en fus déconcerté. Je ne me rebutai pourtant point, & la vis assiduement. Mais j'avançois si peu, que je m'imaginai que la grande raison qui faisoit rejetter mes vœux, étoit que la place étoit déjà prise. Cette idée m'occupa: je n'étois point amoureux, mais je voulois absolument trouver auprès d'elle le plaisir que j'y cherchois. Dans cette vue, je m'attachai à l'observer, à la tracasser même par mon assiduité, & à me faire renvoyer très-souvent. Un soir que j'avois parfaitement joué à ses pieds le désespoir, elle me montra plus de rigueur encore, & m'obligea de sortir de chez elle. Cette espèce d'affront auquel je ne m'étois nullement attendu, me fit juger que j'avois fort mal pris mon temps; & qu'à cette heure, la place que j'avois voulu occuper, étoit destinée à un autre. Je plaçai un de mes laquais aux environs de sa maison, avec ordre d'examiner tout ce qui entreroit ou sortiroit. Je ne me trompois pas: mon espion vit, sur la brune, sortir d'un fiacre qui s'étoit arrêté à vingt pas, un homme qui cachoit son visage sous son manteau; il ouvrit lui-

même la porte avec une clef qu'il avoit, & se glissa dans la maison. Quelque soin que cet amoureux eût pris de se cacher, mon laquais le reconnut pour un riche Traitant, nommé Dumat, chez lequel il avoit servi.

Outré de me voir préférer un homme de finance, le lendemain matin j'allai voir la Dame, & prenant un air composé ; je lui dis qu'il se répandoit un bruit bien outrageant pour elle ; qu'on disoit que M. Dumat étoit son amant favorisé, & qu'on l'avoit vu la veille s'introduire chez elle à neuf heures du soir. Pendant mon récit, elle fut fort décontenancée ; elle garda quelque temps le silence, ne le rompit que pour me dire un torrent d'injures, & finit par pleurer. Ne craignez rien, Madame lui dis-je froidement ; c'est moi même qui ai tout vu, & il ne dépend que de vous de vous assurer de ma discrétion. En un mot, je lui proposai d'acheter mon silence, aux prix des mêmes bontés qu'elle avoit pour Dumat. Ce moyen peu honnête, & proposé sans détour, la mit en fureur. Je me retirai, bien déterminé à la pousser à bout.

Dès le soir même, je mis en sentinelle tous mes laquais. Dumat vint dans le même équipage ; & il mettoit la clef à la serrure, lorsque le plus robuste de mes gens lui saisit la main, & la serra si fortement, que Dumat lâcha la clef. On lui laissa de la place pour fuir ; il prit vîte ce parti. Comme un de mes laquais le retenoit par le manteau, le Financier le lui abandonna.

Je fus transporté de joie, à la vue des dépouilles du Traitant ; je pris la clef, & m'affublant du manteau, j'ouvris, m'introduisis dans la maison, & montai chez cette Dame. La table étoit mise, il y avoit deux couverts : elle étoit au fond de la chambre, sur un lit de repos, dans un déshabillé tout-à-fait charmant. Elle crut voir Dumat, & me fit de tendres reproches sur ce que je venois si tard. Je fis un grand éclat de rire, & me débarrassant de mon manteau, je courus l'embrasser. Sa surprise fut extrême ; & je la vis, comme immobile, plus d'un demi-quart-d'heure dans mes bras. Elle voulut se gendarmer ; mais je m'y pris si bien, qu'à la fin elle se calma ; nous fîmes la paix. Je lui racontai le tour que j'avois joué à Dumat ; nous nous mîmes à table, & soupâmes gaie-

ment. Après le souper, elle voulut que je me retirasse, mais je ne le voulus pas ; & après quelque résistance, le différend se termina à ma satisfaction. Elle m'avoua qu'elle m'aimoit plus que Dumat, qui ne manqua pas de venir le lendemain lui conter sa triste aventure. Elle en parut très-étonnée, & sur le champ fit changer la serrure dont elle me donna une clef. Ainsi cette belle vécut, pendant quelques mois, également satisfaite de la libéralité du Traitant & de la vivacité de mon amour. Mais à la fin, je m'ennuyai de ce partage, & la laissai toute entière à mon associé.

Dans une maison peu éloignée de celle de mon père, logeoit une des plus belles filles qu'on pût voir. Elle étoit jeune, & avoit l'air décent. J'appris que c'étoit-là encore une maitresse de Dumat, jadis fille-de-chambre de sa femme, qu'il avoit séduite, qu'il entretenoit, & qu'il avoit mise sous la garde d'une vieille femme qui lui étoit vendue. Je formai le projet d'enlever encore cette proie à l'infatigable Dumat. Mais je trouvai la vieille de la plus imperturbable inflexibilité. Heureusement pour moi, cette vigilante garde

garde étant tombée malade, & craignant mes entrepriſes, pria ſa ſœur de venir veiller ſur la conduite de Lucie. La nouvelle duègne que Dumat ne payoit pas, fut moins ſévère que ſa ſœur. Au contraire, elle ſe rendit fort complaiſante : & par ſes ſoins, je vis pluſieurs fois, dans une chambre que j'avois louée à côté de la même maiſon, Lucie qui m'enchanta autant par ſon eſprit & ſon caractère, qu'elle m'avoit charmé par ſa beauté. Ce qu'elle déteſtoit le plus ſur la terre, c'étoit Dumat qui la traitoit en eſclave plutôt qu'en maitreſſe ; & qui avec l'air de donner beaucoup, la laiſſoit dans l'indigence, ne lui permettant de diſpoſer de rien ſans l'aveu de la vieille qui s'approprioit tout.

Nous prîmes des meſures, Lucie, la ſœur de la duègne & moi, pour rompre les liens de cette captivité. Je louai dans un quartier fort éloigné, une maiſon que je meublai proprement, & j'y conduiſis Lucie qui s'évada, emportant ſes meilleures nippes, toute l'argenterie & les bijoux que Dumat lui avoit donnés. Les ſoins qu'elle prit de me plaire, ſa vie retirée, l'agrément de ſa ſociété, me fi-

rent passer avec délice sept à huit mois. Mais il fallut me rendre à l'armée. Nous nous quittâmes, non sans répandre des larmes; & elle prit congé de moi, comme ne devant plus me revoir. Je pris cette tristesse, ou comme la preuve des alarmes d'une amante bien épriſe, ou comme l'expression de la crainte de mon inconstance. Je la rassurai à ces deux égards, & je partis.

J'étois à la veille de retourner à Paris, lorsque je reçus de Lucie une lettre, par laquelle elle me disoit un éternel adieu, m'assurant de toute sa tendresse, & me priant de ne pas m'informer de ce qu'elle étoit devenue, parce que toutes les peines que je prendrois pour la découvrir, seroient inutiles. Je hâtai mon retour, dans l'espérance de la faire changer de dessein; mais j'arrivai trop tard, Lucie étoit déja partie; & toutes mes recherches n'aboutirent à rien. Je l'accusai d'inconstance, de perfidie & d'infidélité: je me trompois. Lorsque j'allai dans la maison qu'elle occupoit, je trouvai tout dans le même ordre que quand j'étois parti. Lucie s'étoit contentée de vendre tout ce qu'elle tenoit de la libéralité de Dumat;

de tous les présens que je lui avois faits, elle n'avoit emporté qu'une bague. Je trouvai tout le reste dans une cassette, avec un billet par lequel elle me protestoit qu'elle ne cesseroit de m'aimer que lorsqu'elle cesseroit de vivre, mais que je devois désormais la regarder comme morte pour moi. Mes soupçons étoient mal fondés; & ce n'est que depuis que je suis marié, qu'elle m'a donné de ses nouvelles, & m'a appris qu'étant à Cahors, où elle avoit encore sa mère, vieille & infirme, c'étoit auprès d'elle qu'elle s'étoit retirée, & elles vivoient l'une & l'autre du peu d'argent qu'elle avoit retiré de la vente des présens de Dumat. J'ai pris de plus exactes informations; & sur le compte qui m'a été rendu de la régularité de sa conduite, j'ai pensé ne pouvoir mieux faire que de lui assurer une pension viagere.

Cependant je passai tristement mon hiver à regretter Lucie. Dès les premiers jours du printemps, j'allai joindre à Arras le régiment dans lequel j'avois été placé, & pour satisfaire mon penchant effréné pour le beau sexe, je me mis à faire, à différentes personnes à qui je m'adressai

tour-à-tour, des promesses de mariage que je signois sans difficulté. L'une de ces victimes de ma fourberie, car c'en étoit une, devint enceinte; & sa mère alla porter ses plaintes au Commandant d'Arras: plusieurs autres plaintes, toutes étayées de mes promesses de mariage, suivirent celles-là, & j'eusse été perdu sans ressource, si par bonheur pour moi ce Commandant, intime ami de mon père, ne se fut donné les plus grands mouvemens pour étouffer ces dangereuses affaires. Les reproches amers qu'il me fit sur cette conduite vraiment déshonorante, m'éclairèrent; & de ce jour je m'appliquai à corriger les habitudes vicieuses de mon cœur.

Une dangereuse blessure que je reçus au siége de Saint Omer, m'obligea de venir à Paris, mon cœur étoit libre, mais il ne le fut pas long-temps. Un jour que nous revenions, mon père & moi, d'une terre que nous avons à quelques lieues de Paris; une jeune Dame aussi belle qu'on nous représente Vénus, vint à la portière du carrosse, demanda à y entrer; & sans attendre de réponse, monta, & se plaça à côté de mon père. Nous la re-

gardions tous deux sans savoir qu'en penser ; elle vit notre étonnement, & résolut de se divertir de notre embarras. A son air, à ses manieres, on jugeoit que c'étoit une personne de qualité : mais comme elle n'étoit suivie d'aucun carrosse ni d'aucuns domestiques, mon père la prit pour une aventurière, lui tint quelques propos galans, qui furent d'abord bien reçus ; & voyant qu'il étoit prêt à s'émanciper, elle prit un ton qui lui imposa silence.

Egalement charmé de l'esprit & de la beauté de cette jeune inconnue, je ne doutai pas que ce ne fût une personne d'un rang distingué : elle paroissoit avoir tout au plus dix-huit ans ; & ce n'étoit qu'à son air libre & dégagé, que je jugeois qu'elle étoit mariée. En entrant dans Paris, nous voulumes la conduire chez elle : mais quelques instances que nous fîmes, elle ne voulut point y consentir, ni nous dire qui elle étoit, promettant de venir nous remercier du service que nous lui avions rendu. Tout ce que j'appris d'un de mes gens, fut que quand elle étoit venue prendre place à côté de nous, il y avoit à quelque dis-

tance un carrosse embourbé, & beaucoup de gens occupés à le dégager ; que cette Dame ayant apperçu notre voiture, étoit accourue au plus vîte, & s'y étoit jetée.

J'entrai chez moi fort rêveur, & je fus si occupé pendant le souper, que mon père se divertit à me railler sur ma rêverie, qu'il avoit bien raison d'attribuer à l'inconnue. En effet, elle m'avoit inspiré une si forte passion, que dès le lendemain, je commençai à faire, de rue en rue, & presque de maison en maison, des perquisitions que je continuai ou fis continuer vainement pendant près d'une année. Obligé de partir pour l'armée, sans avoir pu découvrir cette Beauté, j'avoue que je ne m'éloignai qu'avec regret, & que j'eusse bien desiré que ma blessure qui m'avoit fait revenir de si bonne heure, se fût rouverte, & m'eût fourni un prétexte de rester encore à Paris. Je partis cependant ; mais ni le tumulte du camp, ni les fatigues militaires, ni l'aventure d'un Officier de mes amis qui fut poignardé par une jeune Espagnole qui se vengeoit ainsi de son inconstance, ni les soins que je pris de

réunir deux amans qui s'épousèrent, rien ne put me distraire de l'amour que l'inconnue m'avoit inspiré.

Je rentrai à Paris, plus amoureux encore que lorsque j'en étois sorti. J'allai de tous côtés aux Eglises, aux Spectacles, dans mille différentes maisons, & je ne rencontrai nulle part celle que je cherchois. Fatigué de l'inutilité de mes courses, je désespérois de réussir, lorsqu'un procès que cette jeune femme avoit au Parlement au sujet de la succession de son mari, car elle étoit récemment veuve, la conduisit chez mon père. Mon père, par les égards qu'il lui marqua, tâcha de lui faire oublier les propos trop libres qu'il lui avoit tenus. Je n'étois point alors à Paris : mon père, qui avoit démêlé mes sentimens pour Madame de Villiers, c'étoit le nom de cette Dame, m'écrivit qu'il avoit enfin su par elle-même qui elle étoit ; qu'il l'avoit trouvée charmante dans son habit de deuil, & qu'il me croiroit d'autant plus heureux, si je parvenois à m'en faire aimer, qu'elle étoit jeune, belle, respectable, & avec ces rares qualités, très-riche douairière.

Je ne tardai guère à me rendre auprès

de mon père qui, approuvant mes sentimens pour la jeune veuve, me promit de me seconder de toute sa puissance. Je me hâtai d'aller voir Madame de Villiers; & quelque prévenu que je fusse pour ses charmes, ils firent sur moi une impression nouvelle. Avant que de me déclarer, je voulus savoir si j'avois quelque rival; & je ne vis aller chez elle aucun homme qui pût me donner de l'inquiétude. Je redoublai d'attentions & d'assiduités; une seule chose me faisoit de la peine: c'étoit la grande répugnance qu'elle montroit à se rengager dans les liens du mariage, & l'opinion où elle étoit qu'il n'y avoit aucun fonds à faire sur la constance des hommes. La crainte d'un refus ne m'empêcha pourtant point de me déclarer; & il y avoit déjà long-temps que mes soins lui dévoiloient les dispositions de mon cœur, lorsque saisissant une occasion favorable, je lui parlai de mon amour, & la conjurai d'accepter mes vœux. Madame de Villiers me dit qu'elle s'étoit apperçue depuis long-temps de mes sentimens, & qu'elle me plaignoit d'autant plus que, quoiqu'elle n'eût pour moi aucune répugnance, je me flattois

vainement de la faire renoncer à la réſolution qu'elle avoit priſe de ne jamais contracter un ſecond engagement.

Je fis vainement tous mes efforts pour ramener Madame de Villiers à des ſentimens plus doux : elle perſiſta, malgré l'attachement de préférence qu'elle me montroit ; & ſon éloignement pour le mariage, que j'attribuois à ſon indifférence pour moi, me déſoloit. J'eus bientôt de plus grands obſtacles à ſurmonter : & ceux-ci penſèrent ruiner toutes mes eſpérances.

Un jour que Madame de Villiers revenoit de Verſailles, ſon cocher fut aſſez mal-à-droit pour la verſer. Le Duc de *** vint à paſſer ; il fit arrêter ſa voiture, & fit tant d'inſtances à cette Dame de ſe ſervir de ſon carroſſe, qu'elle crut devoir l'accepter. Le Duc ne la connoiſſoit point : & croyant que ſon rang, ſa qualité & ſa naiſſance, le diſpenſoient de ſoupirer comme le vulgaire, voulut prendre avec elle certaines libertés qu'elle ne ſe ſentit pas diſpoſée à ſoufffrir. Il vit bien qu'il s'étoit trompé, ſe contint, la ramena juſques chez elle ; & quelques efforts qu'elle fit pour s'en débar-

raſſer, il la conduiſit juſques dans ſon appartement, reſta fort long-temps; & elle eut toutes les peines du monde à s'en défaire.

Madame de Villiers s'en croyoit quitte enfin; mais le Duc y retourna dès le lendemain, revint tous les jours la fatiguer de ſes proteſtations; & tout ce qu'elle put faire, fut d'avoir grand ſoin de n'être jamais ſeule lorſqu'il ſe faiſoit annoncer. Ces viſites m'allarmèrent; je ne pus m'empêcher de faire part de mes craintes à Madame de Villiers, qui me répondit que cet homme lui déplaiſoit encore plus qu'à moi: & que, par quelque moyen que ce fût, elle voudroit en être délivrée. J'en ſais un bien ſûr, lui répondis-je, c'eſt que vous me permettiez de lui dire que nous en ſommes aux termes de nous marier bientôt. Oh! pour celui-là, reprit-elle, je vous défends de vous en ſervir.

Cependant il y avoit à Paris un jeune Gentilhomme de Bretagne qui portoit le même nom que moi; nous n'étions pas parens & nous ne nous connoiſſions pas. Il étoit amoureux & aimé de Mademoiſelle Perrot; il la demanda en mariage; elle lui fut accordée; & le public trompé

par notre nom commun, crut que c'étoit moi qui allois épouser Mademoiselle Perrot. Ce bruit parvint jusqu'à Madame de Villiers, qui y fut très-sensible. Je la trouvai fort triste, & la surpris toute en larmes. Pénétré de son affliction, je lui en demandai le sujet. Elle garda quelque temps le silence, & me répondit avec colère qu'elle étoit surprise que j'osasse paroître devant elle, & la croire assez bonne pour souffrir que j'abusasse plus longtemps de sa crédulité; que je n'avois qu'à aller auprès de Mademoiselle Perrot, & qu'elle ne vouloit plus me voir.

Fort étonné de ce reproche, je tombai à ses pieds, lui protestai que de mes jours je n'avois vu cette Demoiselle, & que du moins, avant de me condamner, elle me permît de lui prouver mon innocence. A force de sollicitations, j'obtins la liberté de me justifier. J'appris où demeuroit M. de Salvange; j'allai le voir, & comme Madame de Villiers lui avoit fait autant de tort auprès de sa maîtresse, que celle-ci me nuisoit auprès de Madame de Villiers, je l'accompagnai chez Mademoiselle Perrot, que je tirai d'erreur; & il vint avec moi chez Madame de Villiers

qu'il détrompa. Dès-lors cette aimable veuve ne me cacha plus sa tendresse ; j'eusse été le plus heureux de tous les hommes, si l'importunité du Duc n'eût troublé notre repos. Excédée de ses soins, Madame de Villiers me permit alors de me servir de l'expédient que je lui avois proposé ; & j'allai dès le jour même, faire part au Duc de mon mariage prochain, & le priai de vouloir bien discontinuer des poursuites qui ne pouvoient lui réussir.

Le Duc de *** reçut très-bien la prière que je lui fis ; & quoiqu'il me parût d'abord un peu surpris de ma démarche, il promit de me laisser le champ libre. Il pensoit bien différemment, & ne méritoit guère mes remercimens. En effet, quelques jours après, je fus bien étonné d'apprendre que je venois d'être nommé par le Roi, pour servir sous les ordres du Maréchal de Créqui, dans l'armée, dont les Officiers généraux avoient été nommés déja depuis long-temps. Je me doutai cependant à qui je devois cette distinction que je n'avois eu nulle envie de demander. Je ne me trompois pas : on me dit que le Duc de *** l'avoit sollicitée vivement pour moi, auprès du Ministre, dont

il étoit proche parent. Je tremblai pour mon amour, & craignis que le Duc n'eût cherché à m'éloigner pour exécuter plus facilement quelque criminelle entreprise ; & je partis dans cette défiance, après nous être assurés, Madame de Villiers & moi, que nous nous épouserions aussi-tôt après mon retour.

Mes funestes présentimens n'étoient que trop fondés : pendant que j'étois à l'armée, Madame de Villiers, pour se dérober aux importunités du Duc, étoit allée dans une de ses terres à quelques lieues de Paris. La campagne finie, je lui marquai le jour auquel je me rendrois à Paris, afin qu'elle s'y rendît de son côté.

La premiere nouvelle que j'appris en arrivant, fut que Madame de Villiers avoit été enlevée à son retour par plus de vingt hommes masqués, qui avoient arrêté son carrosse, l'en avoient fait descendre, & s'étoient enfoncés dans un bois. Furieux à cette nouvelle, je résolus de poursuivre, avec mes amis & mes gens, le ravisseur ; mais au moment où j'allois monter à cheval, je fus arrêté de la part du Roi, & constitué prisonnier pour avoir moi-même enlevé Madame

de Villiers. Il fut peu difficile à mon père de prouver l'absurdité de cette accusation ; mais il y eut des formalités à remplir, & ce ne fut que quelques jours après qu'on me rendit la liberté. Je me hâtai de rassembler mes amis, & nous montâmes à cheval au nombre de dix-huit. Nos recherches furent vaines d'abord ; & tout ce que nous apprîmes fut que Madame de Villiers avoit été fort maltraitée par les scélérats qui l'avoient enlevée. Enfin j'eus le bonheur de rencontrer un de mes amis qui m'apprit que Madame de Langey, tante du Duc, informée de ce qui se passoit, avoit couru après son neveu, & l'avoit obligé de lui remettre Madame de Villiers, qu'elle gardoit elle-même dans son château ; qu'à la vérité Madame de Villiers ne pouvoit sans horreur entendre prononcer le nom du Duc ; mais qu'elle n'étoit guère mieux disposée en ma faveur, par les soins qu'on avoit pris de l'aigrir contre moi.

Ce rapport n'étoit que trop vrai ; car Madame de Villiers, informée que j'étois dans les environs, partit du château de Langey pour se rendre dans sa maison de campagne. J'y volai aussi-tôt ; mais elle

m'envoya dire que je ne devois pas eſpérer de la voir, & qu'elle me prioit de me retirer à l'inſtant. Je lui fis répondre par ſa femme-de-chambre, que quelque atroces que fuſſent vraiſemblablement les dénonciations qu'on lui avoit portées contre moi, je ne partirois pas avant qu'elle eût entendu ma juſtification. Cette demande n'eut pas plus de ſuccès que la première, & nous nous renvoyâmes pendant une demi-journée de pareils meſſages.

Cette obſtination à ne pas m'entendre, me fit croire qu'enfin Madame de Villiers m'avoit ſacrifié; cette idée m'irrita : & quittant le ton de ſuppliant, je fis amener mon cheval, montai deſſus, & envoyai dire pour la dernière fois à la veuve, que je n'attendois plus qu'un dernier refus pour partir : que ſans doute elle avoit des motifs particuliers de me croire coupable, & que je la laiſſerois, puiſqu'elle le vouloit, la maîtreſſe de rompre ſes engagemens avec moi, pour en prendre qui ſans doute la flattoient davantage. J'attendis la réponſe; & ce ne fut que demi-heure après que la femme-de-chambre, me remettant un paquet,

me dit que si je pouvois me laver de cet écrit, sa maitresse ne feroit aucune difficulté de me recevoir.

Ce papier me surprit étrangement; c'étoit une lettre fort étendue, & que moi-même, si je n'eusse été bien assuré du contraire, j'eusse cru avoir été écrite de ma main. On m'y faisoit conseiller au Duc d'enlever Madame de Villiers, à laquelle je protestois n'avoir jamais songé sérieusement, & que je lui cédois volontiers. J'écrivis sur le champ à Madame de Villiers, qu'à la vérité je ne pouvois nier la rare habileté du faussaire qui avoit si bien imité mon écriture; mais je démontrai avec tant d'évidence combien il étoit faux que j'eusse pu avoir part à cette horreur, que Madame de Villiers me fit entrer chez elle; j'achevai de me justifier.

Nous revînmes ensemble à Paris, où nous fûmes mariés.

Dès le moment que j'avois vu cette lettre, j'avois juré de me venger; & sans communiquer mon dessein à mon épouse, je ne cherchai plus que l'occasion de tirer raison de cet outrage: elle se présenta. Un jour, ayant rencontré le Duc

qui sortoit d'une maison dans le même temps que j'y entrois, je lui dis que j'avois quelque chose d'important pour nous deux à lui communiquer en particulier. Nous allâmes dans un endroit écarté, & dès le second coup je le vis tomber. Je ne songeai plus qu'à m'éloigner du Royaume. J'allai prendre congé de ma femme. Cette séparation fut douloureuse pour nous : mon absence fut de deux ans. Le Duc ne mourut pas de sa blessure, on le fit revenir du ressentiment qu'il avoit contre moi : il reconnut ses torts, & ce fut lui qui me fit obtenir ma grace. Je rentrai en France, & depuis cette époque, le Duc qui m'avoit fort inquiété, est le plus chaud de mes amis. Telles sont les traverses que nous avons eues à essuyer ma femme & moi, avant que de goûter paisiblement le bonheur dont nous jouissons.

L'Auteur de ces Nouvelles termine ici son Ouvrage. Nous croyons qu'il justifie ce que nous avons dit ; beaucoup d'intérêt dans les faits, & de simplicité dans le style.

HUITIÈME CLASSE.

ROMANS MERVEILLEUX.

*L'Oiseau Bleu, par Madame d'*Aunoy.

IL y a déja plusieurs mois que nous avons pris l'engagement de donner l'*Oiseau Bleu* de Madame d'Aunoy, nous allons enfin remplir notre promesse. En abrégeant ce Conte, & y faisant quelques légers changemens, nous avons tâché de ne lui rien faire perdre de l'intérêt qu'il inspire, & des graces qui sont répandues dans la plus grande partie de ses détails.

Un certain Roi ayant perdu la Reine sa femme, s'abandonnoit à la douleur que lui causoit cet événement. Elle étoit si excessive, que rien ne pouvoit l'appaiser. On craignoit que le désespoir ne le portât à se casser la tête contre les murs de son appartement; & pour l'en empêcher, on avoit eu la précaution de les garnir de matelas par-dessous la tapisserie. Ses sujets, ses Courtisans n'oublièrent rien pour tâcher de diminuer son

chagrin. Mais le Prince paroiſſoit toujours inconſolable. Enfin, une veuve ſe préſente devant lui toute couverte de crêpes noirs, de voiles, & de longs habits de deuil, pleurant, ſanglotant ſi fort & ſi haut, que le Roi en eſt ſurpris. Elle lui dit qu'elle ne venoit point pour entreprendre, comme les autres, de diminuer ſon affliction, mais plutôt pour l'augmenter, parce que rien n'eſt plus juſte que de pleurer & de regretter une bonne femme; que pour elle, qui avoit eu le meilleur de tous les maris, elle comptoit bien de pleurer éternellement. Après ce préambule, elle redouble ſes cris, & le bon Roi ſe met à hurler avec elle. Il l'entretient des belles qualités qu'avoit la Reine; la veuve r'enchérit par le portrait qu'elle lui fait de celles dont ſon cher défunt étoit pourvu. En achevant l'oraiſon funèbre de cet incomparable époux, elle lève un peu le voile qui lui couvre le viſage, comme pour donner un plus libre cours à ſes ſanglots, & laiſſe voir au Prince deux grands yeux bleus, bordés de longs ſourcils noirs qui, en très-peu de temps, firent oublier au Roi la cruelle réſolution qu'il avoit priſe de ſe laiſſer

mourir de chagrin. Déjà il ne pense plus à sa propre douleur, & n'est occupé que de celle de la belle affligée. Ils continuent l'un & l'autre à s'entretenir de l'objet de leurs regrets; & à force d'en parler, ils parviennent à n'y plus songer du tout. Les pleurs cessent de couler de part & d'autre, les nuages de la tristesse se dissipent. Enfin, pour abréger, un nouveau mariage vient achever de les consoler. Voilà l'histoire raccourcie de bien des veufs, & de bien des veuves.

Le Roi n'avoit eu qu'une fille de sa première femme, c'étoit la huitième merveille du monde: on la nommoit *Florine*, parce qu'elle avoit la fraîcheur & la jeunesse de Flore. La nouvelle Reine en avoit une aussi de son premier mari. Cette fille avoit été élevée par la fée *Souffio, sa marraine*. On l'appeloit *Truitone*, à cause que son visage étoit marqué de taches de rousseur comme une truite. Elle avoit la figure la plus dégoûtante, & n'en faisoit pas moins les délices de sa mère qui, comme on s'en doute bien, la trouvoit infiniment plus belle & plus agréable que Florine. Cette dernière, quoique d'un caractère doux &

charmant, essuyoit tous les mauvais traitemens qu'une belle-fille peut recevoir d'une marâtre. Il fallut songer à marier ces deux Princesses. On attendoit l'arrivée du Roi *Charmant.* C'étoit un jeune Prince magnifique & galant, dont l'esprit & la figure répondoient parfaitement au nom qu'il portoit. Il arrive. On lui présente *Truitone.* La Reine avoit mis tous ses soins à la parer, & ne l'avoit rendue que plus hideuse. *Charmant* en détourne la vue, & demande si elle n'a point de sœur. Oui, j'en ai une, répond l'imbécille *Truitone*, en montrant Florine du doigt ; *la voilà qui se cache dans un coin, parce qu'elle n'est pas brave.* * Sa belle-mère l'avoit en effet empêchée de faire aucune toilette pour la réception du Roi *Charmant*, dans la crainte qu'elle n'éclipsât son laidron. *Florine* rougit au discours de *Truitone*, & devint si belle, mais si belle, que le Prince en fut ébloui.

* *Brave*, en style populaire & de conte, se dit de quelqu'un qui est bien mis, & qui a de beaux habits.

Il n'eut plus d'yeux que pour elle. Tous ses vœux furent pour *Florine*, qui de son côté n'en forma plus que pour *Charmant*. La Reine irritée de la préférence qu'on donne à cette Princesse, sur sa fille, la fait renfermer dans une tour pendant le séjour de *Charmant*. Elle aposte des Courtisans pour lui faire le portrait le plus désavantageux de Florine, & afin de connoître par eux ses véritables sentimens. Le Prince ne fait point la moindre attention à tous leurs propos. L'un d'eux plus adroit prend un autre tour, & se met à faire l'éloge le plus pompeux de la Princesse Florine. *Charmant* se réveille alors comme d'un profond sommeil, l'écoute, & annonce par la joie qui se peint sur son visage, le plaisir que lui cause ce discours.

Cependant *Florine* se lamentoit, gémissoit dans la tour où on l'avoit renfermée; & ce qui augmentoit son désespoir, c'étoit la crainte de ne jamais revoir le Prince, dont l'image s'étoit profondément gravée dans son cœur. *Charmant*, de son côté, insensible à tous les présens dont le comble la Reine, pour le disposer à épouser *Truitone*, ne soupire que pour sa belle prisonnière. Il gagne une Dame

du palais pour parvenir à lui parler. Cette femme le trahit, & au lieu de *Florine* qui se doit trouver la nuit à une fenêtre qu'elle lui indique, c'est à *Truitone* qu'il fait les déclarations les plus tendres, à elle qu'il jure un amour éternel, en lui mettant au doigt un anneau précieux pour gage de sa fidélité. *Truitone* répondoit gauchement aux discours passionnés du Prince. Il s'en apperçevoit, mais dans un tête-à-tête le cœur fait grace à l'esprit; il attribuoit d'ailleurs la bêtise de ses réponses, à la crainte & à l'embarras que doit éprouver toute fille honnête dans un premier rendez-vous. Il la quitte en lui faisant promettre qu'elle se retrouvera le lendemain au même lieu & à la même heure. Elle n'avoit garde d'y manquer, & la Reine ne demandoit pas mieux que de favoriser les entrevues de sa fille avec *Charmant*. Ce Prince revient la nuit suivante, ayant amené avec lui une chaise volante, attelée de grenouilles ailées, dont un Enchanteur de ses amis lui avoit fait présent. Il engage sans peine sa maitresse à y monter, & en un clin d'œil voilà nos amans au milieu des airs. Ils

vont descendre au Palais de la Fée *Souffio*, où leurs noces doivent se célébrer. *Charmant* y reconnoît son erreur; il en est confus, désespéré, & déclare nettement à la Fée qu'il n'épousera jamais sa hideuse filleule. *Souffio* l'en presse en vain. *Truitone* lui montre l'anneau qu'elle a reçu de lui; le traite d'infidèle, de parjure. Le Prince confondu assure qu'il a été trompé; qu'il n'a rien promis, rien donné à l'imprudente qui s'obstine à vouloir être sa femme malgré lui. Il appelle ses chères grenouilles à son secours; mais l'enchantement avoit cessé, plus de grenouilles, plus de cabriolet volant: il se voit au pouvoir de la Fée chez laquelle il se trouve. Elle ne fait que le toucher de la main, & aussi-tôt ses pieds s'attachent au plancher, comme si on les y avoit cloués. *Quand vous m'écorcheriez tout vif*, disoit le Roi Charmant, *je ne serai jamais qu'à Florine. Souffio* emploie la douceur, les menaces, les prières; *Truitone* pleure, crie, gémit, s'emporte, s'appaise. Vingt jours & vingt nuits se passent, sans que ces deux femmes cessent de parler, sans manger, sans dormir, sans s'asseoir.

Jamais

Jamais perſécution ne fut égale à celle que *Charmant* eſſuya de la part de ces furies. Il avoit les oreilles étourdies de leur criaillement, mais ſon cœur n'étoit pas vaincu. Enfin la Fée, irritée de l'obſtination du Roi, lui offre de choiſir, entre une pénitence de ſept ans, & la main de ſa filleule. *Charmant*, qui avoit gardé un profond ſilence, s'écrie : *Faites de moi tout ce que vous voudrez, pourvu que je ſois délivré de cette mauſſade. Mauſſade vous-même*, dit Truitone en colère ; *je vous trouve un plaiſant Roitelet, avec votre équipage marécageux, de venir m'injurier juſqu'en mon pays, m'y manquer de parole. Voyez*, reprend le Prince, *qu'on a tort de ne pas prendre une ſi belle perſonne pour femme !* Eh bien, interrompit Souſſio en courroux, *tu n'as qu'à t'envoler par cette fenêtre, car tu ſeras pendant ſept ans oiſeau bleu.*

Charmant change de figure au même inſtant : ſes bras ſe transforment en ailes, tout ſon corps ſe couvre d'un plumage couleur d'azur, & il lui pouſſe ſur la tête une aigrette blanche, qui lui tient lieu de couronne. Dans cet état, il jette un cri douloureux, & s'envole à tire d'aile

pour fuir le funeſte palais de l'Enchantereſſe. Il cherche les arbres conſacrés à l'amour & à la triſteſſe, les myrtes, les cyprès, & fait retentir les airs de ſes accens tendres & plaintifs. Ce qui l'affligeoit le plus dans ſa cruelle métamorphoſe, c'étoit de ſe voir privé de ſa chère Florine pour un temps ſi long, & de penſer que dans cet intervalle on pourroit la marier à un autre que lui.

Cependant Truitone étoit retournée chez la Reine ſa mère, qui, en apprenant l'affront que ſa fille venoit d'eſſuyer, entra dans une furieuſe colère, & réſolut de s'en venger ſur Florine. Elle le fait d'une manière bien cruelle, & bien digne d'une marâtre. Elle va la trouver dans ſa priſon, lui préſente Truitone parée des plus riches ornemens, & lui apprend que le Roi Charmant vient de l'épouſer; pour l'en convaincre, la prétendue mariée fait briller à ſes yeux l'anneau que le Prince lui avoit donné. Florine tombe évanouie à cette nouvelle, & on a la barbarie de la laiſſer dans cet état, ſans la ſecourir. Elle ne revient à elle que pour mieux ſentir ſon malheur, qu'elle déplore nuit & jour.

Son amant, en changeant de forme, n'avoit pas perdu son amour, ni même les moyens de l'exprimer, car il avoit conservé l'usage de la parole. Et se sauvant du Palais de Soussio, il avoit dirigé son vol vers la fatale tour qui renfermoit l'objet de sa tendresse. On voyoit, vis-à-vis, un grand cyprès, sur lequel l'oiseau bleu se tenoit perché. Il entend, pendant la nuit, les gémissemens & les sanglots d'une Dame vivement affligée. Ils partoient d'une des lucarnes de la tour; il y vole, mais la fenêtre étoit déja fermée quand il y arriva. La nuit suivante, les mêmes plaintes recommencèrent; l'oiseau amoureux reconnoît la voix de sa maîtresse. Cette malheureuse Princesse conjuroit la mort de terminer ses jours. Charmant qui l'écoutoit du haut de son arbre, lui crie tout-à-coup : Aimable Florine, merveille de nos jours, pourquoi voulez-vous finir si promptement les vôtres? Vos maux ne sont pas sans remède. Eh! qui me parle d'une manière si consolante, dit la Princesse? Un Roi malheureux, reprit l'oiseau, un Prince qui vous aime, & n'aimera jamais que vous. Florine étonnée, craint que ce ne soit

un piége que lui tend son ennemie. Ne craignez rien, ajoute l'oiseau, l'amant qui vous parle est incapable de vous trahir. En achevant ces mots, il vole sur la fenêtre. La Princesse a d'abord peur d'un oiseau qui parle avec tant d'esprit; mais sa familiarité & la beauté de son plumage la rassurent. Eh! qui êtes-vous, charmant oiseau, dit Florine, en le caressant? Vous avez prononcé mon nom, répondit le Roi; en même temps il lui raconte son aventure. Qu'on juge de la joie qu'éprouve cette pauvre Princesse, en revoyant son amant sous une forme si jolie, quoique, hélas! si peu propre à la consoler pleinement. Elle oublia en un moment toutes ses peines & tous ses malheurs.

L'oiseau amoureux ne manquoit pas une seule nuit de venir visiter sa chère prisonnière. La fenêtre s'ouvroit tous les soirs pour le recevoir. Chaque fois qu'il arrivoit, il tenoit en son bec quelque nouveau présent, qu'il déposoit sur les genoux de Florine. Tantôt c'étoit un collier de perles d'un prix infini, tantôt des boucles de diamans, qu'il alloit chercher pendant le jour dans la ville capitale de ses Etats,

& qu'il lui rapportoit. La Princesse se paroit de ces riches ornemens pour plaire à l'oiseau royal; mais dès qu'il la quittoit, elle les cachoit soigneusement, de peur que les femmes qui la servoient, ne les vissent. Les tendres entretiens de Charmant & de Florine, ne finissoient que lorsque le jour recommençoit à paroître. L'oiseau bleu se réfugioit alors dans le feuillage touffu de son cyprès. Souvent il en sortoit une voix humaine qui chantoit des airs si mélodieux & si tendres, que les passans en étoient ravis; mais comme ils ne voyoient personne, ils se persuadèrent que le tronc de cet arbre étoit habité par des esprits; & bientôt on n'osa plus passer auprès.

Le commerce nocturne des deux amans dura deux ans entiers, sans que rien en troublât la douceur. *Florine* ne se plaignoit plus des rigueurs de sa captivité, & *Charmant* se consoloit de la longue durée de sa métamorphose. Leurs conversations étoient délicieuses. La Princesse donnoit mille baisers à l'oiseau chéri, qui y répondoit par des coups d'aile & des coups de bec amoureux. Quelquefois ils réunissoient leurs voix délicates, & chan-

toient ensemble les vers que leur inspiroit leur passion. La Reine qui rodoit souvent autour de la prison, les entendit un jour, ainsi que *Truitone*, qui étoit avec sa mère. Elles ouvrent brusquement la porte : l'amant emplumé n'a que le temps de se sauver. On trouve Florine superbement parée ; on veut savoir d'où lui viennent les pierreries, les bijoux dont elle est couverte. On prétend qu'elle les a reçus pour prix d'une trahison qu'elle médite contre l'Etat. Le dessein de la marâtre étoit en effet de faire passer Florine pour avoir des intelligences avec les ennemis du Roi, afin de la perdre plus sûrement. Dans cette vue, elle alloit cacher des papiers dans un coin de la cheminée, lorsque *Charmant*, qui s'étoit perché au-dessus, se mit à crier : Prends garde à toi, *Florine*, l'on veut te jouer un mauvais tour. La Reine fut si effrayée de cette voix inattendue, qu'elle prit la fuite avec sa fille. Mais la nuit suivante elle donna ordre à une de ses femmes d'aller coucher dans la prison de la Princesse, afin d'observer ce qui s'y passoit, & de contrefaire l'innocente pour inspirer moins de défiance à Florine. Plusieurs jours &

plusieurs nuits se passèrent sans que la Princesse osât se mettre à la fenêtre. L'oiseau se désespéroit sur son arbre. La Princesse l'entendoit voltiger autour du donjon. Mais elle se seroit perdue en lui ouvrant la fenêtre. Enfin l'espionne qui veilloit jour & nuit depuis un mois se sentant accablée de sommeil, s'endormit profondément. Aussitôt *Florine* court à sa lucarne, & se met à chanter doucement & à demi-voix :

Oiseau bleu, couleur du temps,
Vole à moi promptement.

Charmant arrive à tire d'aile. Quelle fut leur joie de se revoir! Qu'ils avoient de choses à se dire après une absence si longue! Que de caresses! que de baisers! Trois nuits consécutives leur réussissent. La Surveillante ronfloit, pendant qu'eux n'étoient pas tentés de dormir. Mais à la quatrième ils sont découverts. L'espionne s'éveille au milieu de leur entretien, & feignant toujours de sommeiller, elle entend tout ce qu'ils disent & tout ce qu'ils font. La Reine en est instruite; & ne doutant pas que l'*oiseau* qui vient si assidument toutes les nuits faire sa cour à

Florine, ne ſoit le Roi *Charmant*, changé en oiſeau par la Fée *Souffio*, elle prend la réſolution de le faire périr. On remarque que le cyprès voiſin de la tour eſt ſa retraite ordinaire. On y attache des épées, des couteaux, des raſoirs, de manière que lorſqu'il vient pour s'y percher, ces armes meurtrières lui coupent les pieds. Il tombe ſur d'autres qui lui coupent les ailes; & il n'arrive à terre qu'après être haché, & perdant tout ſon ſang par ſes bleſſures: tout ce qu'il put faire, ce fut de ſe traîner dans le creux de l'arbre, où il attendit la mort, perſuadé que ſa maitreſſe l'avoit ſacrifié.

Cependant l'Enchanteur, ami du Roi Charmant, ayant vu revenir chez lui ſes grenouilles volantes avec le charriot, ſans que ce Prince parût, étoit en peine de ce qui pouvoit lui être arrivé. Il avoit déja parcouru huit fois la terre entière, ſans pouvoir le trouver; il faiſoit ſon neuvième tour, loſqu'il s'arrêta auprès du cyprès, ſonnant du cor, & appellant le Roi Charmant de toute ſa force. Le Prince lui répond & ſe fait connoître. Le Magicien, avec quelques paroles, le guérit ſur le champ de ſes bleſſures; mais

il n'a pas le pouvoir de lui rendre la forme humaine. Il l'emporte chez lui à la prière de l'oiseau, & le met en cage pour le soustraire à de nouveaux malheurs. Maisquoi! lui dit l'Enchanteur qui avoit su par lui le sujet de sa métamorphose, & combien de temps elle devoit durer encore, resterez-vous cinq ans dans un état si déplorable? Vos ennemis soutiennent que vous êtes mort, & veulent s'emparer de votre Royaume. Ne pourrois-je, disoit Charmant, retourner tel que je suis, & le gouverner comme avant mon éloignement? Oh! s'écria l'Enchanteur, la chose est difficile. Tel qui veut bien se soumettre à un homme, n'est pas d'humeur d'obéir à un perroquet. Tel vous craint, environné de grandeur & de faste, qui vous arracheroit toutes les plumes, vous voyant petit oiseau. Ah! brillant extérieur! répliqua le Prince, encore que tu ne caches souvent ni vertu ni mérite, tu ne laisses pas d'en imposer à la foiblesse humaine. Mais l'oiseau philosophe, se voyant à la veille de perdre une Couronne, prend le parti de s'en consoler d'avance.

Florine n'étoit pas aussi philosophe

que son amant. Rien ne pouvoit adoucir le chagrin qu'elle éprouvoit de ne plus le voir. Elle revenoit cent fois le jour & la nuit à sa fenêtre, appellant Sa Majesté emplumée, par son refrain ordinaire; & s'abandonnoit à toutes les alarmes que pouvoit lui causer l'incertitude de ce qui pouvoit être arrivé à l'objet de sa tendresse. Dans ce temps, le Roi son père meurt. Le peuple, indigné de la conduite de la Reine envers *Florine*, se révolte, pille le Palais, & assomme cette méchante femme à coups de pierres. Truitone échappe à la mort & se sauve chez sa marraine. La prisonnière est délivrée & conduite sur le trône; l'amour dans son cœur l'emporte sur le desir de régner. Elle crée un Conseil, auquel elle confie le soin du gouvernement, prend pour des millions de pierreries, & part une nuit toute seule, sans que personne sache son dessein, pour aller à la découverte de son amant.

Le Négromancien étoit inquiet du malheureux sort de son ami, qui avoit déja couru plusieurs risques depuis qu'il étoit en cage. Le clou qui la tenoit suspendue s'étoit rompu, & le pauvre oi-

seau avoit beaucoup souffert de sa chûte. Tantôt on oublioit de lui donner à boire, tantôt le singe lui arrachoit les plumes à travers les barreaux de sa cage, une autrefois il recevoit du chat des coups de griffes. Mais ce qui affligeoit sur-tout l'Enchanteur, c'étoit de voir ce Prince infortuné sur le point de perdre ses Etats, s'il ne s'y remontroit au plutôt sous sa forme ordinaire. Enfin, il va trouver la Fée *Soussio*, l'engage à rendre au Prince la figure humaine pour un temps seulement, pendant lequel il la flatte de faire épouser Truitone à Charmant; pour cet effet, il exige d'elle qu'elle mènera sa filleule à la Cour du Roi, & l'y laissera pendant quelques jours, afin que Prince s'accoutume à la voir, & prenne insensiblement du goût pour elle. *Soussio* consent à tout. Voilà donc Charmant rendu à ses Etats, où il ne tarde pas à voir arriver le fatal objet de son aversion. Il s'agissoit pourtant de se marier avec *Truitone*, ou de redevenir oiseau bleu pour cinq ans encore; & *Charmant* éloignoit tant qu'il pouvoit le jour odieux de ses noces.

Pendant ce temps, *Florine* déguisée en paysanne, les cheveux épars, un chapeau de paille sur la tête, un sac de toile sur l'épaule, erroit parmi le monde, cherchant par-tout son oiseau royal. Elle rencontre en son chemin une Fée, qui lui en donne des nouvelles, & lui fait présent de quatre œufs, en l'avertissant qu'ils lui seront d'un grand secours pour l'aider à retrouver son amant qui n'est plus oiseau. La Reine un peu consolée continue sa route. Bientôt il se présente à elle une montagne toute d'ivoire, & si roide, qu'il étoit impossible d'y grimper. Elle casse un de ses œufs; il en sort des crampons d'or qu'elle s'attache aux pieds & aux mains, & en un clin-d'œil elle est au haut de la montagne. Nouvel embarras pour la descendre: l'autre côté formoit une glace superbe, d'une hauteur & d'une largeur prodigieuses. Tout le vallon étoit rempli de femmes qui venoient s'y mirer, parce que chacune s'y voyoit telle qu'elle desiroit être en effet. La rouge y paroissoit blonde, la brune avoit la peau blanche, la vieille s'y trouvoit encore les graces de la jeunesse. Les glaces de nos jours sont-elles

moins miraculeuſes ? *Florine* caſſe un ſecond œuf; ſur le champ, un charriot attelé de deux pigeons, s'offre à elle; elle y monte, les colombes prennent leur eſſor, & la voiturent dans les airs, juſqu'aux portes de la capitale où réſidoit le Roi Charmant. Elle parvint à entrer dans la cour, non ſans eſſuyer bien des rebufades & des humiliations de la part des Gardes & des Courtiſans, qui, la jugeant ſur ſes habits, comme c'eſt l'ordinaire, l'appelloient par moquerie *Mie-Souillon*. *Florine* avoit ſouvent entendu conter au Roi, dans le temps qu'il étoit oiſeau, qu'il y avoit dans ſon Palais un cabinet ſi ingénieuſement fait, que tout ce qui s'y diſoit, quoique à voix baſſe, étoit entendu du Roi dans la chambre où il couchoit; & c'eſt pour cette raiſon qu'on l'appelloit le *cabinet des échos* *. La prétendue payſanne ſe met à étaler dans la galerie du château

* Madame d'Aunoy paroît avoir pris l'idée de ce cabinet de la fameuſe grotte de Denis le Tyran, qui ſe voit encore aujourd'hui à Syracuſe. Elle étoit travaillée en forme d'oreille humaine, dont le tuyau aboutiſſoit dans la chambre du Tyran, & par lequel il entendoit tous les entretiens des citoyens ſuſpects qu'il y faiſoit enfermer.

des bijoux de toute espèce, parmi lesquels se trouvèrent des bracelets d'une beauté & d'un prix infini, dont *Charmant* lui avoit fait présent durant sa métamorphose. Elle espéroit que la vue de ces bracelets feroit naître à ce Prince quelques soupçons sur celle qui les exposoit en vente, & lui rappelleroit le souvenir de sa chère Florine. Mais il n'y fait aucune attention. Il étoit trop chagrin pour s'amuser à considérer ces babioles. Il attendoit le jour fatal qui devoit l'unir à un monstre, comme un criminel attend l'arrêt de sa mort. Mais *Truitone* veut avoir les bracelets, quoi qu'ils coûtent. *Mie-Souillon* les lui abandonne, pourvu qu'elle ait la permission de coucher dans le cabinet des échos; ce qui lui est accordé sans difficulté. *Florine* y passe la nuit à gémir, à soupirer, à appeller le Roi Charmant, à se plaindre de son infidélité. Mais elle n'est point entendue du Prince, à qui on donnoit toutes les nuits de l'opium pour le faire dormir, parce qu'il ne pouvoit plus fermer l'œil depuis qu'il se voyoit séparé de son amante, & condamné à épouser sa rivale. Elle obtient d'y revenir une

seconde nuit, puis une troisième, au moyen des rares présens qu'elle fait à Truitone, présens qu'elle trouve dans les deux œufs qui lui restoient; elle gagne de plus un valet de chambre du Roi, pour qu'il ne donne plus aucune boisson soporifique à son Maître. Enfin, ses cris parviennent aux oreilles de Charmant, qui descend aussi-tôt dans le cabinet merveilleux, & y reconnoît Florine. Dans le même instant entrent l'Enchanteur & une Fée fameuse: c'étoit la même qui avoit donné les quatre œufs à Florine. Ils déclarent au Roi que leur pouvoir réuni est supérieur à celui de la Fée *Souffio*, & qu'ainsi son mariage avec la Princesse ne peut plus être retardé. Il se célèbre en effet dès le lendemain. *Truitone* étant accourue chez le Roi, y est changée en truie; & sa belle rivale la voit, non sans quelque plaisir, gagner la basse-cour en grognant.

Ce Conte est terminé par une petite pièce de vers qui en explique le sens moral; la naïveté en fait le mérite comme celui d'un Conte.

Quand Truitone aſpiroit à l'hymen de Charmant,
Et que, ſans avoir ſu lui plaire,
Elle vouloit former ce triſte engagement
Que la mort ſeule peut défaire;
Qu'elle étoit imprudente! hélas!
Sans doute elle ignoroit qu'un pareil mariage
Devient un funeſte eſclavage,
Si l'amour ne le forme pas.
Je trouve que Charmant fut ſage:
A mon ſens il vaut beaucoup mieux
Etre oiſeau bleu, corbeau, devenir hibou même,
Que d'éprouver la peine extrême
D'avoir ce que l'on hait toujours devant les yeux.
En ces ſortes d'hymens notre ſiècle eſt fertile:
Les hymens ſeroient plus heureux,
Si l'on trouvoit encor quelqu'Enchanteur habile
Qui voulut s'oppoſer à de coupables nœuds,
Et ne jamais ſouffrir que l'hymenée uniſſe,
Par intérêt, ou par caprice,
Deux cœurs s'ils ne s'aiment tous deux.

Contes des Fées, par Madame de Murat.

Un autre de nos engagemens est de reprendre les Contes de Madame de Murat, & d'en extraire les plus intéressans.

Un homme de beaucoup d'esprit, & dont le nom est aussi connu que les ouvrages, possède un manuscrit de cette Dame, qu'il est disposé à rendre public par la voie de l'impression. Nous souhaitons qu'il suive cette idée. Le manuscrit a été revu & corrigé par lui-même. Ses corrections l'ont embelli. Il nous a permis de le lire, d'annoncer ce qu'il contient, & d'en faire entrer quelques morceaux dans cet article. C'est de quoi nous allons nous occuper d'abord. Ce sera faire valoir d'avance la réimpression des Œuvres entières de Madame de Murat, dans lesquelles ce dépôt littéraire doit être refondu.

Le manuscrit offre d'abord un assez grand nombre de Lettres que Madame de Murat écrivit en 1708, de Loches en Touraine, à quelques amies qui se trouvoient dans leurs Terres. Elle leur faisoit part des nouvelles du canton, leur envoyoit beaucoup de vers de Société, des chansons, & quelquefois des historiettes, des nouvelles, des Contes des Fées, & de petits Romans de sa façon. Elle leur rendoit compte de ses lectures; & e

leur faisant passer les Livres nouveaux, les instruisoit de ce qu'elle en pensoit. Il paroît que cette correspondance dura pendant les années 1708 & 1709. On jugera de l'agrément que ses amies durent y trouver, par quelques articles que nous en tirerons successivement, en prenant la liberté de faire quelquefois, suivant notre usage, les changemens que nous croirons nécessaires.

Au mois d'Août 1708, Madame de Murat envoya à son amie, Mademoiselle de Menou, l'Histoire de la courtisanne Rhodope, sous le titre de *Triomphe de la Beauté :* c'étoit le premier morceau d'une Histoire des Courtisannes Grecques, que cette Dame avoit commencée, & qu'elle n'a pas continuée. Nous allons le faire connoître.

Histoire de Rhodope.

Le sort de Rhodope fut assez différent de celui de la courtisanne Aspasie, dont nous avons donné l'histoire le mois passé, d'après Madame de Villedieu. Aspasie fut supérieure à son état par une raison très-éclairée, & par un esprit très élevé. Rhodope, au contraire, usa, sans ménagement, de tous les droits que ce même état pouvoit lui donner. Cependant elle fit la plus grande for-

tune. Elle se disoit, sans doute, que les vertus & les talens sont des avantages dont on peut absolument se passer, quand on est parfaitement belle; mais elle eût dû penser que ce principe est nécessairement détruit par la trop courte durée de la jeunesse.

Rhodope naquit en Thrace, & étoit encore enfant lorsqu'elle fut achetée par un riche Grec, nommé Xantus, qui faisoit profession de philosophie. Il l'attacha à sa femme, auprès de qui elle fut élevée sur le pied d'une personne subalterne, mais avec assez de soin & de douceur. Sa beauté se manifesta à tel point, que Xantus même ne put s'empêcher d'en devenir amoureux. Malheureusement pour lui, à mesure que la beauté de Rhodope augmentoit, sa fierté & ses prétentions croissoient au même degré. Elle s'apperçut des desseins que son maître avoit sur elle, & ne répondit à ses discours qu'avec le dédain le plus marqué; mais en même temps (ô caprice incompréhensible du beau sexe! s'écriera-t-on) elle traitoit avec une distinction particulière un esclave mal fait, bossu, très-laid de fi-

gure, & qui avoit toute la physionomie d'un singe ou d'un satyre. Il est vrai qu'il avoit de l'esprit, car c'étoit Esope. Il étoit, comme Rhodope, esclave de Xantus. Ce fut avec bien moins d'emphase que le philosophe, son maître, qu'il déclara son amour. L'on sait qu'il parloit toujours en fables; & ce fut dans ce langage singulier qu'il se déclara à Rhodope.

» Il y avoit autrefois, lui dit-il, dans » les bois qui sont au pied du Mont » Olympe, une jeune fauvette, la plus » belle du monde. Tout le bocage s'em- » pressoit à la cajoler, & il n'y avoit » aucun oiseau qui ne desirât de lui » plaire. Le rossignol & le serein faisoient » valoir auprès d'elle, la douceur de » leur chant, & leur talent pour la mu- » sique. Le chardonneret prétendoit se » faire remarquer par des airs gracieux, » & par les plumes rouges dont sa tête » légère étoit ornée. Le linot croyoit tout « effacer par des airs d'étourderie, qu'il » faisoit passer pour une légéreté agréa- » ble. Enfin, un grand bouvreuil avoit » de grandes prétentions, fondées sur ce » qu'il se disoit le maître du bocage.

» Mais la fauvette les avoit tous rebutés, » lorsqu'un oiseau dont le plumage étoit » commun, la figure désagréable, & » qui ne se piquoit ni de naissance, ni » de bonne grace, vint se mettre sur les » rangs. Comment, lui dirent les amans » rebutés de la fauvette, oses-tu entrer » en concurrence avec nous? Oh! oh! » Messieurs, répondit l'oiseau, chacun » a ses titres; les miens sont de jaser » comme un merle, & d'être moineau » franc. »

Telle fut la fable qu'Esope composa pour Rhodope; & la jeune esclave en justifia la morale en aimant le Fabuliste. Il obtint les prémices d'un cœur dont tant d'autres briguèrent ensuite la conquête. Il est vrai que ce cœur ne lui fut pas long-temps fidèle; mais ce n'en fut pas moins un triomphe pour l'esprit, qui est écrit dans ses fastes, & que l'on cite encore quelquefois, pour prouver que l'on peut arriver à Cythère par la route du Parnasse.

Cependant, Xantus soupçonnant les bontés de Rhodope pour Esope, ou voyant du moins qu'elle ne vouloit absolument pas répondre à sa passion pour

elle, résolut de l'éloigner, & la vendit à un jeune & riche Commerçant de Mitilène, nommé Charaxus. Celui-ci en devint bientôt éperdument amoureux; & Rhodope trouva plus doux de se soumettre à ce nouveau maître, qu'à un vieux philosophe; elle regretta peu Esope, qui se consola de sa perte, & elle suivit Charaxus dans son Isle. C'est-là qu'elle fit connoissance avec l'illustre Sapho, qui a été aussi célèbre par son esprit, ses talens sa & tendresse, que Rhodope par sa beauté. Sapho étoit sœur de Charaxus. Bientôt unies par la sympathie, & beaucoup plus par les confidences, elles n'eurent aucun secret l'une pour l'autre. Sapho applaudissoit à l'amour de son frère pour Rhodope, & celle-ci félicitoit Sapho sur la conquête du jeune Phaon.

Charaxus donna la liberté à Rhodope, & bientôt après la combla de biens. Il dissipa pour elle la plus grande partie de sa fortune. Sa sœur, à qui l'amour apprenoit à respecter tous les sentimens, n'auroit vu, dans cet excès généreux, que le tendre enthousiasme dont elle-même étoit capable; mais la jalousie la

fit juger autrement de la conduite de son frère, & vint troubler son union avec Rhodope. Phaon étoit devenu amoureux de celle-ci, & elle recevoit très-bien son hommage. Sapho s'en étoit apperçue; & dans son dépit, elle communiqua à son frère les idées & le sentiment dont elle étoit affectée. L'amour partage avec les amans le bandeau qui couvre ses yeux. Charaxus eut beaucoup de peine à en croire les discours de sa sœur; mais enfin, trop convaincu de son malheur, il accabla de reproches l'objet de sa tendresse. Rhodope née pour l'infidélité, les soutint avec audace; & pour s'en délivrer, prit le parti hardi de s'embarquer avec Phaon, emportant toutes les richesses qu'elle devoit à la libéralité de Charaxus. Ils débarquèrent à Naucratis, ville de la basse Egypte, à l'embouchure du Nil, & s'y établirent. Charaxus & Sapho restèrent long-temps sans découvrir le lieu de leur retraite. La Muse infortunée * fit retentir tous les échos de la Grèce de ses plaintes & de son désespoir. Elle perdoit à la fois tous les objets de ses plaisirs. Les

* On sait que Sapho fut surnommée la dixième Muse.

vers touchans que lui inſpirèrent ſes regrets ſont venus juſqu'à nous; & nous ſavons auſſi quelle en fut la triſte ſuite. Elle ſe précipita du haut du Promontoire de Leucate dans la mer.

Phaon l'ignoroit, ou ne s'en embarraſſoit guère. Il vivoit voluptueuſement avec Rhodope à Naucratis; mais ce bonheur ne fut pas de longue durée. L'éclat des charmes de notre héroïne, attira bientôt chez elle tout ce que l'Egypte avoit de gens aimables, riches & voluptueux. Phaon s'apperçut qu'il avoit des rivaux, & qu'ils étoient favoriſés; mais Rhodope étoit ſi belle, qu'au ſein des maux les plus cruels, on ne pouvoit former que d'inutiles projets de rupture ou de vengeance. Il reſta enchaîné à ſon char, & ne rougit point d'être auſſi fidèle qu'il étoit malheureux.

On eût bientôt une grande preuve de cet attrait invincible qui ſoumettoit tous les cœurs à Rhodope. Charaxus cherchoit, en continuant ſon commerce, à réparer les brèches qu'il avoit faites à ſa fortune. Ce ſoin commençoit à réuſſir. Dans les voyages qu'il exigeoit, il débarqua à Naucratis, où tout retentiſſoit de la gloire de ſon affranchie. Son premier mouvement fut

fut de dépit, le second de curiosité, le troisième d'amour. Il vole chez elle; & au lieu de recevoir ses excuses, c'est lui qui lui demande pardon de n'avoir pas su la fixer. Il la trouve embellie par la nature, & par l'art de la coquetterie, dont elle faisoit une profession plus ouverte. Il se mêle dans la foule de ses adorateurs, & lui sacrifie le reste des richesses qu'il a sauvées de son premier naufrage. Phaon, qui, comme lui, étoit confondu dans la foule, sourit de voir son ami le justifier par son exemple. Au bout de quelques mois, Charaxus regagne Mitilène, ruiné sans ressource; Phaon resta encore quelque temps dans ses honteux liens. Il mourut enfin; & Rhodope ne le regretta pas plus qu'un Monarque conquérant ne regrette un bon Général, lorsqu'il continue, malgré sa perte, de faire d'immenses conquêtes.

L'Univers sait que celles de Rhodope furent si multipliées, qu'elle fit construire une pyramide haute & superbe, aux frais de ses admirateurs; & elle assuroit que chacun d'eux n'y avoit contribué que d'une pierre. Que pouvoit-il manquer à son triomphe? un trône. Elle l'obtint:

voici comment. Elle se baignoit un jour dans les flots argentés d'un ruisseau qui couloit sur le sable le plus doux & le plus brillant. Un bosquet dont ses bords étoient ornés, mettoit Rhodope à l'abri du soleil. Des Esclaves s'empressoient à la servir, & ses habits étoient à quelques pas de-là sur le rivage. Un aigle fond tout-à-coup sur ce lieu, & emportant un des souliers de Rhodope, se perd en peu de momens dans les airs. On en instruit la Courtisanne; elle rit, & prévoit des événemens glorieux pour elle. En effet, l'oiseau, soit par un simple jeu du hasard, soit par l'ordre de Vénus, vole vers Memphis, & vient déposer sa proie aux pieds du grand Roi d'Egypte *Psammétique*. Ce Prince n'étoit plus jeune, mais le goût des plaisirs ne l'avoit point abandonné. L'intérieur de son palais étoit toujours rempli des plus belles femmes de l'Egypte, de la Grèce & de l'Asie. Il faisoit sur-tout un cas particulier de la délicatesse d'un joli pied. La forme du soulier de Rhodope échauffa l'imagination voluptueuse du Monarque; il fit admirer à toute sa Cour cette ravissante chaussure, sur laquelle étoit brodée une infinité de petits cœurs, avec cette inf-

cription, en caractères très-déliés: *Que de cœurs aux pieds de Rhodope!* On sut bientôt d'où ce soulier venoit; & plusieurs Courtisans se trouvèrent en état de certifier que la beauté de Rhodope rempliſſoit tout ce que promettoit sa chaussure. Aussi-tôt *Psammétique* envoie le plus superbe équipage à Naucratis, & écrit les lettres les plus pressantes & les plus tendres à Rhodope, pour l'engager à venir à sa Cour, où il lui promet le sort le plus brillant. La fière Courtisanne répond froidement qu'elle ne peut sacrifier la gloire de régner par sa beauté à Naucratis, qu'à celle de porter la couronne de l'Egypte entière. Cette réponse étonne le Monarque: mais après avoir résisté longtemps, consultant plutôt son cœur que sa gloire & sa politique, il accepta les conditions proposées, & c'est pour être couronnée que Rhodope fait son entrée à Memphis. Cette auguste cérémonie fut tout à-fait semblable à ces triomphes, dont les Romains furent depuis si glorieux. Une foule innombrable d'anciens amans suivoit son char; le peuple de Memphis envioit leur bonheur passé, & applaudissoit à celui dont le Prince alloit jouir.

La beauté de Rhodope étoit alors dans son plus grand éclat. L'art de la parure étoit poussé chez elle au dernier degré; mais, ainsi qu'une rose qui, lorsqu'elle est parfaitement épanouie, ne peut plus que perdre de son prix, Rhodope alloit voir diminuer cet éclat dont les yeux étoient éblouis. Déja les connoisseurs entrevoyoient l'altération de ses charmes: mais le Roi d'Egypte, toujours dans l'ivresse, avaloit le doux poison de la possession. Rhodope profitant de tout son empire, & voulant prévenir ce moment où les yeux se dessillent, le conduisoit de plaisirs en plaisirs, & éloignoit la réflexion par le charme des voluptés. Elle éprouvoit déja les outrages du temps; & l'aveugle *Psammétique* payoit encore d'un amour nouveau une beauté qui n'étoit plus nouvelle. Mais enfin le Monarque succomba à l'excès même de cet amour. Le voile alors se déchire; & les regrets passent dans le cœur de Rhodope. Les courtisans l'abandonnent; l'amour propre est son juge le plus sévère: elle voit qu'elle n'est plus belle, & sent qu'elle a abusé de tout. L'Egypte qui étoit à ses pieds, se déchaîne & se révolte contre elle. Vé-

nus qui avoit si long-temps exaucé ses vœux, ne l'écoute plus. Un fatal cordon est le seul remede à la foule des maux & des outrages qui l'attendent; elle y a recours..... Tirons le rideau sur cette triste catastrophe.

Aspasie, en profitant des ressources que lui fournirent de bonne heure une excellente éducation, des talens acquis & cultivés, beaucoup d'adresse & de prudence (fruit d'une philosphie bien entendue), jouit de toutes les saisons, dans la vie la plus brillante, & eut une vieillesse heureuse & honorable : Rhodope, qui s'étoit fiée à la nature seule du soin de son bonheur, n'eût qu'une saison, dont la durée fut courte, & périt comme les fleurs dont elle étoit l'image.

Madame de Murat ayant lu ses Dialogues de M. de Fontenelle, qui venoient de paroître, voulut en composer un à leur imitation, & choisit pour Interlocuteurs Julie, fille d'Auguste, dont Madame de Villedieu a écrit les amours avec Ovide, dans son Roman des Exilés, & Madame de Villedieu elle même. Elle suppose que l'Héroïne & l'Historienne se rencontrent dans les Champs-Elisées.

JULIE.

Ce ne peut être sur des mémoires authentiques que vous ayiez parlé de mes amours avec Ovide. Pourquoi donc, ayant la liberté d'exercer votre imagination sur ce sujet, n'avez-vous pas imité votre compatriote, Mademoiselle de Scudery, & M. d'Urfé encore plus ancien & plus illustre qu'elle parmi les Romanciers de votre patrie? Ils faisoient, bien autrement que vous, filer les amours de leurs héroïnes. Astrée, une simple bergère, avoue à peine son amour au bout du dixième volume; Mandane, dans Cyrus, Clélie, dans le Roman de ce nom, amusent long-temps leurs amans & leurs lecteurs. Ne vous étoit-il pas aisé de me faire faire un aussi beau personnage, à moi fille du plus grand Empereur de l'Univers?

Madame DE VILLEDIEU.

Il est vrai, Princesse, que nous n'avons qu'une légère connoissance des détails de votre histoire; mais il faut convenir, d'après ce que nous savons, qu'elle auroit

peine à se prêter à de pareilles suppositions. D'ailleurs, c'est d'après ce caractère (que j'ai cru être le vôtre), que je vous ai choisie pour mon héroïne. Le public étoit las d'entendre conter de longues & ennuyeuses histoires d'amours, aussi peu vraisemblables que ceux de Céladon & d'Astrée. Quelque temps auparavant, on s'étoit dégoûté des faits d'armes inouis, décrits dans nos Romans de Chevalerie. On levoit les épaules, en lisant qu'un seul guerrier avoit défait toute une armée, & fendu en deux, d'un coup de sabre, un énorme Géant. Ces amours d'une délicatesse excessive & même importune commençoient à paroître inconcevables. J'ai été presque la première qui ait osé peindre l'amour tel qu'il est, & c'est ce qui a fait le succès de mes livres; & c'est ce qui est cause que l'on ne fit jamais tant d'éditions d'aucuns Romans que de celui où j'ai osé vous mettre en jeu.

JULIE.

Mais le personnage que vous m'y faites jouer est peu honorable. Vous supposez que j'ai fait des avances au galant Ovide, qui, quoique Poëte & homme

d'esprit, n'étoit cependant qu'un simple Chevalier Romain.

Madame DE VILLEDIEU.

Pardonnez-moi, Princesse, j'ai cru que cela devoit s'être passé ainsi.....

Dans le grand nombre des chansons que contient le manuscrit de Madame de Murat, il y en a une dattée de l'année 1709, année fameuse par son grand hiver, & par la cherté du pain, qui en fut une suite. Cette chanson fait allusion à ces deux événemens; les vers en sont foibles, & les rimes peu exactes; mais il nous a paru qu'elle renfermoit quelques pensées; & ce n'est, après tout, qu'une chanson à danser, composée pour une petite fête que donnoit à Loches Madame Dangé, (c'étoit la mère du Fermier-Général de ce nom). Il paroît que Madame Dangé étoit une femme aimable, qui tenoit une bonne maison dans Loches, & chez qui Madame de Murat alloit souvent. Voici la chanson:

Le tendre amour soupirant
Hier disoit à sa mère,
Je ne sais quel accident
A fait geler ma terre;
Mais il fait bien mauvais temps
Dans l'Isle de Cythère.

Les amoureux sont transis
Auprès de leurs Bergères;
Dans ses doigts on voit Tircis
Souffler & ne rien faire;
Ah! que de cœurs engourdis,
Dans l'Isle de Cythère.

Il nous faudroit des amans
Discrets, mais téméraires,
Qu'ils ne fussent pas *tremblans*,
Mais ardens & sincères :
Tels ne sont pas ceux du temps
Qui règne dans Cythère.

Après le froid, c'est la faim
Qui nous livre la guerre ;
On appauvrit le terrein
D'Amour & de sa mère ;
On n'a plus que mauvais grain
Au marché de Cythère.

Jadis l'on alloit semant
Le grain en bonne terre ;
On faisoit facilement
Une récolte entière :
Que de déchet à présent
Aux greniers de Cythère !

L'on apportoit à foison
Farine aux Boulangères ;
Dans cette morte saison,
A peine les Meûnières
Retirent-elles du son
Des moulins de Cythère.

Madame de Murat ne se bornoit pas à faire des chansons ; elle faisoit aussi des réflexions. En voici quelques-unes tirées de son manuscrit.

» S'il est permis d'avoir de la vanité,
« c'est quand on sent qu'on est plus grand
» que ses malheurs.

» La beauté eſt la ſeule choſe au mon-
» de qui peut ſe paſſer du ſecours de la
» fortune pour ſe faire admirer.

» On devroit aimer davantage la per-
» ſonne que l'on trouve la plus digne de
» louanges. Le contraire arrive. Ce ſont
» ceux que l'on aime le mieux auxquels
» on donne les plus grands éloges. Le
» cœur en décide, après avoir fait taire
» la raiſon.

» On a raiſon de chercher l'art de bien
» penſer, & d'en uſer toute la vie lorſ-
» qu'on l'a trouvé; mais il y a des cir-
» conſtances où il faut chercher l'art de
» ne point penſer du tout, lorſqu'en pen-
» ſant, l'on ne peut que réfléchir ſur ſes
» chagrins, & en prévoir de plus conſi-
» dérables.

» L'adverſité eſt un maître ſévère qui
» nous fait connoître tous nos défauts, &
» ſentir toute la force de nos devoirs. La
» proſpérité eſt une maîtreſſe aimable qui
» ne nous apprend rien, mais qui nous
» fait goûter toutes les douceurs de la vie ».

» La vie a cela de commun avec les
» médiocres Pièces de Théâtre, que les
» ſcènes agréables en ſont courtes, & les
» mauvaiſes, longues & ennuyeuſes ».

Le même manuscrit nous offre l'Histoire d'une belle Arabe, nommée Zattide. Cette Histoire est touchante ; elle finit d'une manière très-tragique. Quand on la verra imprimée, on en sera content, ainsi que du Silphe amoureux que Madame de Murat composa après avoir lu le Livre du Comte de Gabalis, par l'Abbé de Villars. Quoique cette petite Histoire soit fort jolie, nous n'en dirons rien, parce que Madame de Murat a traité le même sujet dans un autre de ses Ouvrages imprimés, dont nous parlerons dans un moment, (ce sont les Lutins du château de Kernosy).

Deux ou trois Contes de Fées ornent encore ce manuscrit. Le premier est intitulé *l'Aigle au beau bec* ; le second, *la Fée Princesse* ; le troisième, *Peine perdue*. Ce sont de dignes frères des autres dont nous avons déjà parlé, & de ceux dont nous allons rendre compte.

M. le Sage ayant publié son Diable Boiteux, Madame de Murat se servit de son idée pour faire l'Histoire galante, & médiocrement satyrique, des habitans & habitantes du pays où elle vivoit. Elle désigna *Loches* sous le faux nom de Ségovie, en Espagne. Il y a quelques portraits bien faits dans cette plaisanterie de société....C'est un cadre très-agréable que celui du Diable Boiteux. Quand on est las de le faire voyager sur les toits des maisons d'une ville, on le fait rentrer dans sa bouteille ; & c'est ainsi que Madame de Murat le congédie.

Nous finirons cet extrait par des vers de Madame de Murat à Madame la Présidente Dreuillet, & par la réponse de celle-ci qui a été très-

connue au commencement de ce siècle par des vers délicats & des chansons agréables.

A Madame Dreuillet, *en lui envoyant du papier.*

Sur ce papier qu'on fabrique à Cythère,
Amour le veut, tracez-y quelques traits
De cet esprit qui sait briller & plaire,
Qui nous surprend, & ne tarit jamais.
Le même Dieu m'ordonne aussi d'écrire,
Mais il me l'ordonne autrement;
Il ne permet qu'à mon cœur seulement
De dicter ce qu'il faut vous dire.

Réponse.

L'Amour ordonne mal (soit dit sans le fâcher):
Je ne me flatte point, & je sais me connoître:
Mon esprit, devant vous, ne se peut trop cacher;
Et ce que mon cœur sent, ne sauroit trop paroître.

Après avoir rendu compte du Manuscrit de Madame de Murat; il faut, avant que de parler de ses Contes, que nous revenions un moment sur les Ouvrages imprimés qu'elle a faits, ou qui lui sont attribués. Il faut aussi que nous disions que ce ne fut point à *Auch* qu'elle fut exilée, mais à *Loches*; & que c'est probablement dans ces circonstances qu'elle écrivit les Lettres, & fit les petits Ouvrages dont nous venons de parler, & qui sont restés en manuscrit.

Dans notre second volume de Juillet de l'année dernière, nous avons fait, en peu de mots,

là véritable histoire de cette Dame ; & nous avons ajouté qu'elle publia les mémoires de sa vie. Nous avions jugé que c'étoient les siens propres, parce qu'ils ont pour titre, *Mémoires de M. L. C. de M.* Mais après les avoir lus avec plus d'attention, nous sommes obligés d'avouer que nous n'y trouvons rien qui cadre avec sa véritable histoire. Ils sont écrits d'un style plus correct que ses autres Ouvrages, mais ils sont peu intéressants d'ailleurs. C'est l'histoire d'une femme à qui les Romans ont rendu le cœur fort tendre ; elle est souvent enlevée, deux fois mariée, & éprouve toujours les efforts de la jalousie qu'elle inspire à ses maris.

Un morceau beaucoup plus intéressant de Madame de Murat, est *les Effets de la jalousie.* C'est l'histoire de la Comtesse de Châteaubriant, dont on prétend que François premier fut amoureux, & que son mari fit périr misérablement. Ce sujet est touchant ; il avoit déja été traité foiblement par un nommé l'Escouvel. Madame de Murat s'en est mieux acquittée ; mais comme ce Roman est du genre historique, nous le renvoyons à cette classe.

Nous avons reconnu qu'une autre Nouvelle attribuée à Madame de Murat, & imprimée sous le titre *du Comte de Dunois*, étoit la même Nouvelle qui est imprimée dans les Œuvres de Madame de Villedieu, sous le titre de Mademoiselle d'Alençon. L'Abbé Lenglet prétend qu'elle n'est ni de l'une ni de l'autre de ces Dames, & qu'elle est de Vaumorière, continuateur de Pharamond. A qui que ce soit que nous en ayons obligation,

c'est encore un Roman historique, dont nous aurons occasion de parler.

Le Voyage de Campagne (Recueil d'Historiettes, dans lequel il y a beaucoup de revenans, & qui sont charmantes à conter aux petits enfans) est compris dans les Œuvres d'une Madame Durand, imprimées d'abord en 1710, ensuite en 1737 en deux volumes. Nous aurons occasion d'en parler quelque jour, d'autant plus que cette Madame Durand est l'Inventrice des Proverbes Dramatiques. C'est dans ses Ouvrages que se trouvent les premières Pièces dans ce genre. Ils en contiennent huit, parmi lesquelles il y en a deux ou trois qu'on lit avec plaisir.

L'Ouvrage de Madame de Murat, sur lequel nous allons nous exercer, est intitulé *les Lutins du château de Kernosy*. La première édition est de 1710. Il y en a une seconde édition de 1753, qui a été corrigée & augmentée de deux Contes de Fées, par une Demoiselle encore vivante, qui en a publié un grand nombre d'autres pleins d'esprit & de délicatesse. Comme nous aurons occasion de rendre compte des Ouvrages qu'elle a composés dans ce genre, nous ne parlerons point aujourd'hui de ces deux Contes; & nous nous bornerons à extraire le Roman de Madame de Murat.

La Comtesse de Kernosy habitoit un Château en Basse-Bretagne, où elle passoit presque toute l'année avec deux nièces très-jeunes, & très-aimables. Elle les aimoit assez, mais elle les ennuyoit beaucoup; car elle les obligeoit à rester con-

tinuellement dans ce triſte Château, pour lequel elle avoit un goût que la propriété pouvoit ſeule excuſer. Elle en admiroit les tours, les ponts-levis, les immenſes galeries ſans ornemens, & juſqu'aux machicoulis. Ses nièces deſiroient fort de pouvoir s'amuſer davantage, ou du moins d'aller s'ennuyer ailleurs: d'autant plus que ce Château paſſoit dans tout le pays pour être un aſyle de lutins. On en contoit des hiſtoires terribles que les deux jeunes Demoiſelles ſavoient par cœur. Un jour que la converſation entre elles rouloit ſur cet objet, elles virent deſcendre par la cheminée de leur chambre une petite chaîne d'argent à laquelle étoit attachée une lettre qu'on ſuſpendoit de manière qu'elle ne pouvoit brûler. La crainte fut le premier ſentiment qu'elles éprouvèrent: mais cédant bientôt à la curioſité, la cadette, qu'on appelloit Mademoiſelle de Saint-Urbain, prit la lettre & la remit à ſa ſœur, Mademoiſelle de Kernoſy. Le billet étoit conçu en ces termes:

» Vous êtes toutes deux trop aimables » pour demeurer toujours ſeules dans un » lieu auſſi ſolitaire que celui-ci; on ne

» peut vous avoir vues, & n'avoir pas » le cœur sensible à vos attraits & à vos » ennuis. Chargez-nous du soin de vous « amuser, & l'on fera ce qu'il est pos- » sible pour s'en acquitter bien. On y par- » viendroit sans doute, si des cœurs ten- » dres & fidèles vous paroissoient dignes » de votre attention ».

Les Lutins du Château.

Le billet n'effrayoit pas beaucoup les Demoiselles, mais un petit accident vint les alarmer tout de bon. Une flamèche de leur bougie tomba sur le billet & le brûla. L'aîné, frappée jusqu'à la terreur, s'évanouit. La cadette un peu moins troublée, appella leurs femmes; on les secourut, on les mit au lit, & le lende- main elles étoient déja rassurées sur une apparition qui, après tout, ne promet- toit que des plaisirs & des galanteries, lorsqu'on entendit arriver une première voiture dans la cour du Château, & bientôt une seconde. Les Demoiselles ayant désiré d'être instruites, elles ap- prirent que c'étoient des Comédiens & des Musiciens, & qu'ils avoient apporté

une espèce de lettre de recommandation à Madame la Vicomtesse, qui les avoit très-bien reçus. Elles descendirent pour s'en éclaircir avec leur tante; & n'en eurent d'autre réponse, sinon qu'elles pouvoient s'habiller pour assister au divertissement qui devoit se donner le soir au Château, & qui auroit pour spectatrices des Dames, dont une entr'autres étoit la Marquise de Briance, qu'elles connoissoient beaucoup.

En rentrant dans leur appartement, elles trouvèrent sur leur table un nouveau billet des Lutins, dont les expressions leur prouvoient qu'ainsi qu'on le leur avoit promis, on s'occupoit de leurs plaisirs. Nouvel étonnement, mais sans effroi. Les Demoiselles firent leur toilette; & tout en s'ajustant elles se disoient: » Ce n'est pourtant guère la peine de nous » parer, si nous ne devons voir que des » Dames: mais elles n'arriveront peut-» être pas seules; & il est vraisemblable » que Madame de Briance amènera avec » elle ses deux frères, le Comte & le Che-» valier de Livry ».

En descendant chez leur tante, elles la trouvèrent parée fort extraordinaire-

ment. Cette bonne Vicomteſſe étoit une vraie ridicule de Comédie, elle avoit des prétentions également mal fondées ſur la jeuneſſe & ſur la beauté; & ſe piquoit d'une délicateſſe de ſentimens tout-à-fait remarquable.

Les Dames qu'on avoit annoncées, arrivèrent; & l'on ne vit point avec elles de Cavaliers. On n'en joua pas moins la Comédie; & ce fut l'*Eſprit-Follet* que l'on repréſenta. Les Demoiſelles ſe regardèrent, en ſe rappellant leur aventure du ſoir précédent. Il leur parut qu'il y avoit de l'intention dans le choix de de cette pièce. Après la Comédie & la collation, la Vicomteſſe propoſa de danſer; mais le défaut d'hommes étoit un obſtacle invincible : heureuſement on remarqua que parmi les Muſiciens, qui étoient tous maſqués, il y en avoit de fort bien faits, & vêtus d'une manière à figurer dans les bals les plus diſtingués. On en avertit la Vicomteſſe, qui conſentit qu'ils danſaſſent; & le bal s'ouvrit. Lorſque le plaiſir eut commencé à animer tous les eſprits, un des danſeurs dit tout bas à Mademoiſelle de Kernoſy, qu'il étoit bien fâché que les

Lutins du Château l'eussent fait évanouir la veille ; & peu après, ce masque ayant trouvé le moment de se faire connoître, elle vit que c'étoit le Comte de Livry. Pendant ce temps, Mademoiselle de Saint-Urbain découvroit à-peu-près de la même manière, qu'un masque avec qui elle venoit de danser étoit le Chevalier, frère du Comte. Ces découvertes n'étoient point effrayantes; elles pouvoient même rassurer sur l'apparition des Lutins. Mais l'occasion de s'éclaircir avec les deux Cavaliers n'étoit pas aisée à trouver; elle s'offrit cependant. Lorsque Madame de Briance voulut se retirer dans l'appartement qu'on lui avoit préparé, les deux nièces de la Vicomtesse s'empressèrent à l'y conduire; les deux frères de cette Dame l'accompagnèrent aussi; & ce fut là qu'ils déclarèrent un amour conçu six mois plutôt, avant de partir pour l'armée. Après le premier aveu, ils entrèrent dans les détails qui suivent. Pendant la campagne, ils s'étoient continuellement occupés à trouver des moyens pour faire agréer leur hommage; ils en avoient parlé à un jeune Officier de leur Régi-

ment, Gascon, & ayant grande envie de faire fortune. Il s'appelloit le Baron de Tadillac. Sur la description qu'ils lui avoient faite des ridicules de la Vicomtesse & de ses richesses, celui-ci forma des projets sur le cœur de cette Veuve, qui parurent d'autant plus raisonnables aux deux frères, qu'il leur promit de leur faire obtenir les deux nièces, s'il pouvoit épouser la tante. La partie ainsi liée, Tadillac dresse sa batterie, reconnoît les approches du Château, écrit ensuite à la Vicomtesse des lettres mystérieuses, dans lesquelles elle voit qu'elle a inspiré une grande passion, & que c'est au milieu d'une fête qu'un jeune Baron veut, en vrai héros de Roman, lui faire sa déclaration. On envoie ensuite des Comédiens & des Musiciens: ils sont bien reçus; & la Vicomtesse séduite par ses idées merveilleuses, donne pour ainsi dire tête baissée dans l'aventure. Tadillac doit s'être déclaré dans le même moment que les deux frères, qui avoient préparé leur aveu par une petite lutinerie, qu'ils espèrent qu'on aura la bonté de leur pardonner. On leur pardonne en effet;

& peu après Tadillac entra chez la Marquise de Briance, & assura que la Vicomtesse avoit très-bien reçu sa déclaration.

Les Dames se retirent dans leur chambre, & le lendemain les Cavaliers se font présenter à la Vicomtesse, comme s'ils arrivoient chacun de son côté. Ils sont très-bien accueillis, & engagés à profiter du séjour des Comédiens. Malheureusement un Conseiller de province, personnage fort ridicule, mais important par sa fortune, vint troubler l'harmonie qui régnoit dans une compagnie si bien assortie. Ce Magistrat s'appelloit Fatville. Il avoit arboré pour habit de campagne un juste-au-corps écarlate galonné d'argent, une perruque blonde très-poudrée, & une très-longue épée. Ce grotesque Conseiller eût amusé tout autre que des amans qu'il interrompoit. Il s'étoit déclaré amoureux de Mademoiselle de Saint-Urbain; & comme il étoit riche, la Comtesse appuyoit ses prétentions. Les deux frères ennuyés de sa présence, imaginèrent d'abréger son séjour autant qu'il seroit possible. Ils commencent

par le persiffler, l'engagent à faire des vers pour les Demoiselles, & lui en inspirent des plus impertinens du monde ; enfin ils le lutinent de la même manière qu'ils avoient lutiné les deux sœurs, avec cette différence qu'il ne fut point du tout épargné. La Vicomtesse qui étoit voisine du Magistrat, partagea la peur que Messieurs de Livry lui firent. Ces terreurs n'empêchèrent pas les fêtes, les Comédies, les soupers d'aller leur train. La Vicomtesse s'enivroit de plus en plus du prétendu amour qu'avoit pour elle le Baron de Tadillac, qui pendant ce temps étoit véritablement amoureux d'une Madame de Salgue. Toutes ces scènes de lutinerie donnoient le temps aux amans de s'entretenir ; & fournirent à Madame de Briance l'occasion de raconter son histoire, que voici.

Histoire de Madame de Briance.

Elle étoit fille du Marquis de Livry. Comme elle avoit deux frères, elle n'étoit pas née fort riche, quoiqu'il y eût beaucoup de biens dans sa famille. Le Marquis de Briance qui arrivoit de la

Cour, & qui avoit long-temps servi avec distinction, vint se fixer à Rennes. Quoique dépourvu des graces de la jeunesse, comme il avoit le double avantage d'une naissance distinguée & d'une fortune considérable, dès que l'on sut le dessein où il étoit de se marier, il n'y eut point de famille dans la Province qui ne briguât son alliance. On lui donna de grands soupers, où toutes les Demoiselles cherchèrent à briller à ses yeux; mais il accorda une préférence si marquée aux charmes de Mademoiselle de Livry, qu'on vit bientôt que ce seroit elle qui obtiendroit la pomme. Elle en recevoit presque les complimens, lorsque M. de Briance lui présenta un jeune homme très-aimable, nommé le Comte de Tourneil. C'étoit le fils unique d'un de ses amis, dont il avoit pris soin après la mort de son père Le jeune homme fut très-bien accueilli dans Rennes; & Mademoiselle de Livry le vit avec des yeux encore plus favorables. Elle s'apperçut bientôt qu'elle avoit fait la même impression sur Tourneil; mais ils se conduisirent avec la plus grande circonspection; & le Marquis de

Briance continuoit à rendre des soins respectueux qui étoient reçus avec tous les égards dus à sa personne & à son rang. Un jour, en sortant de la Comédie, le Chevalier de Livry ayant par mégarde poussé un Provincial, celui-ci lui dit une sotise, à laquelle le Chevalier répliqua par un soufflet. Peu de jours après, étant seul avec Tourneil, il fut attaqué par six hommes que le Provincial avoit apostés. Le Chevalier fut légèrement blessé; & Tourneil le fut grièvement. Tous deux furent transportés chez M. de Livry; & l'on s'occupa de leur guérison. L'affaire se passa, d'ailleurs, si fort à leur avantage, & l'assassinat fut si bien constaté, que le Provincial n'osa plus reparoître dans Rennes. Le séjour que la blessure de Tourneil l'obligea de faire chez M. de Livry, donnant occasion à Mademoiselle de Livry de le voir souvent avec ses frères, mit à portée les deux amans de s'expliquer sur leurs sentimens autant qu'ils pouvoient le desirer. Les frères favorisoient leurs entretiens : mais leurs vœux étoient cruellement traversés

verſés par les projets du Marquis de Briance. Celui-ci fit un voyage à Paris, pendant lequel Tourneil reſta en Bretagne, prétextant les ſuites de ſa bleſſure. Il ne quitta preſque point Mademoiſelle de Livry; & l'imprudence trop ordinaire aux amans, les expoſa aux ſoupçons du Marquis de Briance lorſqu'il fut de retour. Il s'étoit chargé de propoſer à Tourneil un parti avantageux. Le refus de celui-ci augmenta ſes préventions. Il y eut quelques paroles aſſez vives entre eux; Tourneil alla même juſqu'à former le projet de ſe battre contre celui qui lui avoit ſervi de père. Mademoiſelle de Livry & ſes frères le retinrent : mais tout ce qu'on put obtenir de lui, fut de s'éloigner. Dans ſa douleur, il ſe détermina à aller chercher la mort ou la gloire dans la guerre que la République de Veniſe avoit alors avec les Turcs. Après avoir honoré ſecrettement Tourneil de ſes regrets, Mademoiſelle de Livry fut forcée d'épouſer le Marquis de Briance. Elle perdit l'année ſuivante le Marquis de Livry, ſon père; & au bout de deux ans, ſon mari, qui en mourant ſe ſouvint de Tourneil, parut le regretter, & le recom-

manda à sa veuve, du cœur de laquelle il n'étoit pas sorti.

Plus d'un an s'étoit écoulé depuis ces évènemens. Madame de Briance étoit la veuve la plus riche, & la plus considérable de la Province; & l'idée seule de son amant, dont elle n'avoit aucune nouvelle, troubloit le repos dont elle jouissoit dans une belle terre voisine du Château de Kernosy.

Les amusemens des habitans de ce Château durèrent encore quelques jours. On se moquoit toujours de M. de Fatville; on jouoit chaque soir, après la Comédie, à de petits jeux où Messieurs de Livry & les deux jolies nièces faisoient briller leur esprit; Tadillac, son adresse à séduire une vieille coquette; la Baronne, ses ridicules; & Fatville, sa sottise. On racontoit des histoires; & c'est à cette occasion que l'on trouve insérés dans ce volume, celle de Zariade qui est assez jolie, & dont Madame de Murat est l'Auteur, & les deux Contes de Fées de Mademoiselle de Lubert, que nous avons annoncés plus haut, intitulés, l'un *Peau-d'Ours*, l'autre *Etoilette*. Nous regrettons que les bornes de notre volume ne nous

permettent pas d'en rendre compte aujourd'hui.

Un incident troubla pour quelques momens les douceurs de la société ; ce fut l'arrivée du frère de l'ennuyeux Conseiller. Celui-ci, en parlant de ses projets sur Mademoiselle de Saint Urbain à Madame la Vicomtesse, lui avoit proposé tout de suite son frère pour Mademoiselle de Kernosy. Il avoit été accepté par la tante, charmée de se débarrasser de ses nièces, en même-temps qu'elle vouloit se marier elle-même. La présence d'un être aussi fâcheux disposa les esprits à lui faire partager les lutineries non interrompues qu'éprouvoit son maussade frère. Mais bientôt un nouvel incident occupa ces mêmes esprits. Dans une promenade, le Chevalier de Livry rencontre un Cavalier plongé dans la plus grande rêverie, & il reconnoît Tourneil. Il l'aborde, l'embrasse, le voit encore rêveur, lui apprend où il est ; l'assure que Madame de Briance est au Château de Kernosy, le met au fait de tout ce qui s'y passe, & l'engage à le suivre.

On se doute de la satisfaction avec laquelle il fut reçu de la belle veuve qu'on

avoit préparée à ce retour inespéré. On fit raconter à Tourneil ses aventures. Il leur apprit que pendant son absence de trois ans, il avoit servi la République de Venise contre les Turcs, avec autant de succès que de courage. Il avoit fait esclaves deux jeunes Grecques charmantes à l'amour desquelles il avoit résisté, toujours rempli de l'idée de Madame de Briance.

Cette constance méritoit d'être couronnée, & elle le fut. L'amour des deux frères pour les deux nièces étoit digne du même sort. Ils obtinrent l'aveu de la Baronne; & un incident servit encore à écarter leurs rivaux. Le frère de Fatville fut reconnu pour ce même Provincial qui s'étoit autrefois battu avec Tourneil. Il prévit que les railleries dont il seroit l'objet, mettroient le comble à sa honte, & il disparut avec son frère. La bonne tante, toujours plus enchantée de Tadillac, fit la folie de l'épouser. C'est ainsi que tout le monde fut content dans le Château; & il ne fut plus permis qu'à l'amour d'en lutiner agréablement les habitans.

De six Contes de Fées qu'a certainement composés Madame de Murat, nous en avons déja

extrait un (il y a près d'un an,) c'est *le Palais de la Vengeance.* Il est le plus ingénieux. Des cinq qui nous restent, nous n'en ferons connoître que quatre, croyant devoir laisser à l'écart le *Prince des Feuilles*, qui nous a paru le moins intéressant.

Il y a encore un volume des Contes de Fées dont on doit faire honneur à Madame de Murat, quoique l'Abbé Lenglet l'attribue à Madame d'Aunoy. Il est intitulé *Histoires Sublimes & Allégoriques.* C'est un Recueil de quatre petites Histoires, dont la première a pour titre le *Prince Porc*; la seconde, *l'Isle de la Magnificence*; la troisième, *le Sauvage*; la dernière, *le Turbot.*

Quel parti eût-on pu tirer du *Prince Porc*! Ce titre n'annonce point une histoire sublime: & si un Conte ainsi dénommé étoit allégorique, l'allégorie ne seroit ni *propre* ni agréable.

La plus jolie de ces Histoires seroit celle de l'*Isle de la Magnificence*, si elle étoit moins longue & moins embrouillée. Trois Princes qui en sont les principaux Acteurs, s'appellent *Esprit*, *Mémoire & Jugement*; & on leur fait épouser *Félicité*, *Histoire & Prudence.* Ces trois ménages sont sous la protection de la Fée *Plaisir*, Souveraine de l'Isle Magnifique. Il leur arrive différentes aventures qui les conduisent à délivrer *le Prince des Laitues pommées*, amant de la belle *Blanchette*, Reine des *Fariboles.*

Le troisième Conte est encore très-médiocre. Il n'y a de plaisant que le nom des trois Princesses, & celui des Princes qu'elles épousent. Toute cette compagnie est monstrueuse. Les Demoiselles s'appellent *Disgrace*, *Douleur*, *Désespoir*, en raison

du chagrin qu'elles causèrent à leurs parens en venant au monde. Leurs époux sont nommés *Magotin*, *Gambille*, *Trotte-mal*. Ne voilà-t-il pas de jolis Héros de Roman!

Le dernier Conte enfin est l'Histoire d'un fou qui épouse une Princesse par la protection d'un Turbot qui se trouve être la Fée Turbotine.

On voit qu'il n'y a dans tout cela ni bonne allégorie, ni sublimité. Nos Lecteurs ne seront vraisemblablement pas tentés de connoître mieux ces Ouvrages.

Le parfait Amour, Conte par Madame de Murat.

Ce Conte est précédé d'une invocation à l'amour que nous croyons devoir rapporter ici, puisque les applications que l'on peut faire dans des temps bien postérieurs à ceux de Madame de Murat, ne peuvent qu'être également justes & heureuses.

Venez, Amours, je chante votre Reine;
De cet emploi je me fais un bonheur:
Vous savez mieux que le Dieu d'Hypocrène;
Dans les discours mettre un charme flatteur,
Charme touchant, & qui va droit au cœur.
Muses n'ont point science si certaine;
Vous pouvez mieux que Fée & qu'Enchanteur.
Venez, Amours, je chante votre Reine.

Que de beautés! & quel air de grandeur!
Esprit divin, grace toujours nouvelle,
Noble fierté digne d'une immortelle;

Peut-on la voir, & douter un moment
Que le destin n'ait réservé pour elle
De tous les biens le plus charmant?
Cet aimable, ce doux empire,
Préférable à l'encens, aux suprêmes honneurs,
Et tel que Jupiter lui-même le desire,
C'est de régner sur tous les cœurs.

« Dans un de ces agréables pays, dépendans de l'Empire des Fées, régnoit la redoutable *Danamo*; elle étoit savante dans son art, cruelle dans ses actions, & glorieuse d'être descendue de la célèbre Calypso, dont les charmes eurent le pouvoir en arrêtant le fameux Ulysse, de triompher de la prudence du vainqueur des Troyens ». Mais elle n'étoit pas aussi sensible que cette Nymphe, jamais l'amour n'avoit touché son cœur; elle ne s'étoit soumise aux dures loix de l'hymen que par ambition, & pour réunir, en épousant un vieux Roi de ses voisins, un Royaume florissant à celui dont elle étoit déja Reine. Elle eut cependant de son mariage une fille qui fut nommée *Azire*, d'une laideur & d'un caractère aussi farouche que l'étoit celui de sa mère.

Danamo élevoit dans son Palais un jeune Prince, fils de son frère, dont elle avoit envahi les Etats, après avoir fait pé-

rir ce malheureux Roi dans une guerre injuſte qu'elle lui ſuſcita. Le jeune Prince s'appeloit *Parcin-Parcinet* : jamais fils de Roi n'avoit été plus aimable. Elle le deſtine à ſa fille, & ne doute pas que l'honneur d'épouſer Azire, joint au deſir de rentrer dans ſes Etats, ne le rende docile à ſes volontés. Mais l'amour raiſonne autrement que l'ambition. Parcin-Parcinet avoit vu la belle *Irolite* ; elle étoit fille d'une ſœur de *Danamo*, & cette dernière l'avoit élevée de même que le jeune Prince, mais dans une ſolitude ſi abſolue, que perſonne, excepté les femmes, n'oſoit en approcher. Elle logeoit dans un château voiſin de celui qu'habitoit la Fée. On ne la laiſſoit venir que très-rarement à la Cour, de crainte que ſes charmes n'effaçaſſent ceux qu'on ſuppoſoit à Azire. Elle y parut cependant, & ſa vue alluma le plus violent amour dans le cœur de Parcin-Parcinet. Il trouve moyen de pénétrer dans la demeure d'Irolite, par le ſecours d'une gouvernante, appelée *Mana*, attachée à cette Princeſſe. Elle avoit ſenti à ſon tour un tendre penchant pour ce Prince, dès la première fois qu'elle l'avoit vu. Parcin-Parcinet ſe prépare à l'enlever,

& à fuir avec elle pour échapper au lien fatal qui doit l'unir avec la difforme Azire. Il se rend de nuit au château d'Irolite, suivi d'un esclave fidèle. Mais quels sont sa surprise & son désespoir, lorsqu'il n'y trouve que la seule *Mana* ! La Fée malfaisante avoit fait venir la Princesse à la Cour, pour la présenter au Prince *Ormond*, auquel elle vouloit la marier. Cette nouvelle consterne Parcin-Parcinet ; il feint une maladie pour reculer au moins de quelques jours le moment affreux qui doit doublement consommer son malheur. Il conjure *Danamo* de différer la noce d'Irolite & la sienne, jusqu'à ce que sa santé soit rétablie. On craint d'augmenter son mal en lui refusant cette satisfaction, & il obtient ce qu'il desire.

Parcin-Parcinet avoit écrit à une de ses tantes pour l'instruire de la cruelle situation de son cœur. Cette tante étoit Fée comme *Danamo* ; mais aussi compatissante, que l'autre étoit cruelle & inhumaine : elle se nommoit *Favorable* ; elle envoya à son neveu une bague qui avoit le pouvoir de le délivrer quatre fois des persécutions de *Danamo*. Cette bague

merveilleuse étoit composée de quatre métaux différens, d'or, d'argent, d'airain & de fer. Elle l'avoit assuré qu'en portant cet anneau à son doigt, il obtiendroit l'accomplissement infaillible de quatre souhaits consécutifs qu'il pourroit former. Son bonheur paroît être entre ses mains. Mais sait-on ce qu'on desire quand on aime ? La prudence est-elle le partage des amans ? Le premier vœu du Prince est de pouvoir entretenir quelques momens sa chère Irolite. Il est exaucé : il lui parle sans témoins. Nos amans conviennent ensemble du lieu & de l'heure où ils s'affranchiront de leur pénible esclavage. Parcin-Parcinet regarde sa bague, & remarque que le fer s'étoit déja confondue avec les autres métaux. Il ne lui restoit plus que trois souhaits à former ; mais pouvoit-il regretter celui qui lui avoit procuré le bonheur de voir en liberté ce qu'il aimoit ? Aussi que de tendres protestations ne fit-il pas à la Princesse ! que de sermens de l'aimer toujours ! Combien n'en reçut-il pas à son tour de sa fidèle Irolite !

La nuit suivante ils s'échapèrent du Château, sans que personne s'en apper-

eût, n'emmenant avec eux que *Mana* & un eſclave. *Danamo* apprend en s'éveillant la nouvelle de leur évaſion. Elle entre en fureur, & donneroit un de ſes Royaumes pour ravoir les coupables à ſa diſpoſition ; rien n'eſt ſi généreux que la vengeance. Elle fait courir le Prince Ormond après eux. Il les joint au ſortir d'un bois. Parcin-Parcinet, n'écoutant que ſa valeur naturelle ſe diſpoſe à aller au-devant de ſon ennemi, & à le combattre. *Irolite* l'en empêche, en le conjurant de faire uſage du préſent de la Fée *Favorable*. Il ſouhaite que ſa maîtreſſe ſoit en ſûreté. Auſſitôt la terre s'ouvre entre lui & ſon rival. En même temps ſe préſente devant eux un Nain, qui par des routes obſcures & tortueuſes, les conduit chez le Roi des Gnomes. C'eſt le plus riche des Princes du monde ; tout étoit d'or dans ſon Palais, lequel n'étoit d'ailleurs éclairé que par des flambeaux. Mais auſſi tout y paroiſſoit brut & ſans art. C'étoit un amas confus de tréſors. Parcin-Parcinet & Irolite paſſent huit jours entiers dans ce Royaume ſouterrain, en fêtes & en divertiſſemens que leur procure le Prince

des Gnomes, auquel *Favorable* les avoit recommandés. Ce Roi & tous ses sujets furent ravis de voir la beauté de la Princesse, & ne regrettoient point, tous le temps qu'elle fut parmi eux, d'être privés de la lumière du jour.

Au sortir de l'empire des Gnomes, Parein-Parcinet porte la vue sur la bague: il ne paroissoit plus que deux métaux, l'argent & l'airain, les deux autres s'étoient effacés; par conséquent, plus que deux souhaits à former. Il poursuit son chemin avec sa charmante Irolite, & se hâte d'arriver à la demeure de *Favorable* avant d'épuiser les deux souhaits qui lui restent; mais à peine a-t-il fait quelques lieues, qu'il rencontre une troupe des gardes de *Danamo*, qui continuoient à le chercher. Comment se défendre seul contre tant d'ennemis? Il a recours à son troisième souhait, & au même instant il se trouve séparé des troupes de la Reine par une vaste mer. Une nymphe à demi-nue paroît au milieu de l'eau, dans un petit bateau formé de roseaux entrelacés; elle s'approche du rivage, invite le jeune Prince & la Princesse à monter dans sa nacelle avec *Mana* & leur esclave.

Ils se rendent à son invitation ; les chevaux qui les avoient conduits restent à terre ; la petite barque, après avoir gagné le milieu de la mer, s'enfoncent & disparoît. Les soldats qui la considéroient de l'autre bord, croient que les fuyards qu'ils poursuivent ont péri, & ils en triomphent. Mais leur prétendu naufrage les fait descendre dans l'humide Palais des Nayades. De grandes napes d'eau tombant sans cesse également, formoient les murs transparens des salles, des chambres, des cabinets de ce Palais ; mille jets d'eau de figure bizarre représentoient des jardins & des parterres émaillés : les seules Nymphes pouvoient habiter ce château liquide. Nos amans furent donc conduits dans un appartement plus solide : on les mena dans des grottes de coquillages, où brilloient le corail, les perles & toutes les autres richesses de la mer. Les lits étoient de mousse ; cent dauphins gardoient la grotte d'*Irolite*, & vingt baleines, celle de Parcin-Parcinet. Les quatre jours qu'ils demeurèrent dans l'empire des Nymphes, se passèrent en repas & en fêtes. Les Tritons & les Sirènes leur donnèrent les plus magnifiques concerts ; dans l'un des-

quels on chanta les paroles suivantes, qui leur convenoient parfaitement :

En quelques lieux où l'amour nous amène,
Ce Dieu sait nous y rendre heureux.
Parfaits amans charmés de votre chaîne,
Jusques au fond des eaux faites briller vos feux ;
En quelques lieux où l'amour nous amène,
Ce Dieu sait nous y rendre heureux.

Le Prince & la Princesse éprouvoient la vérité de cette maxime. Tous les lieux où ils s'arrêtoient, se changeoient en Palais pour eux. Ainsi tout s'embellit par l'amour.

Le cinquème jour, la même Nayade qui étoit venue prendre Parcin-Parcinet & Irolite au rivage, les y ramena dans une barque faite d'une seule coquille ; ils y retrouve leurs chevaux, remontent dessus & continuent leur route. Ils n'étoient pas éloignés du Palais de *Favorable*, & se flattoient déja que leur quatrième souhait leur deviendroit inutile pour tromper la cruelle *Danamo* ; car le bonheur les attendoit chez la Fée bienfaisante. Mais après trois jours de marche, ils s'apperçoivent qu'on les poursuit encore : le Prince Ormond à la tête de sa troupe, court l'épée à la main sur Parcin-Parci-

net, qui n'a que le temps de se mettre en défense. Sa résolution faisoit déja trembler son rival. Parcin-Parcinet vouloit le poursuivre & le charger; mais la Princesse tremblant pour les jours de son amant, s'écrie, & le supplie de former son quatrième souhait. A l'instant un grand feu qui s'éleve jusqu'aux nues, les dérobe l'un & l'autre à leur persécuteur, qui est contraint de se retirer.

Le jeune Prince & Irolite, suivis du fidèle esclave & de la sage *Mana*, se trouvent dans un Palais, dont la vue cause d'abord quelque frayeur à la Princesse. Il étoit tout de feu. Mais elle est bientôt rassurée, quand elle s'apperçoit que ce château merveilleux n'a que l'éclat de l'élément destructeur. Un grand nombre de jeunes & belles personnes, vêtues d'habits où paroissoient ondoyer des flammes, vinrent recevoir Irolite & son amant. Ils étoient dans le Royaume des Salamandres. Ils y restent sept jours, pendant lesquels la Reine de cet Empire éclatant leur donna toutes les fêtes qu'elle put imaginer. Tous les soirs c'étoit quelques feux d'artifices nouveaux, d'une composition qui annonçoit le goût & le génie. Tantôt

les jeunes amours lançant leurs traits enflammés dans les airs, y formoient des chiffres, des nœuds, des couronnes. Tantôt un cartouche illuminé & soutenu par des génies, faisoit lire à tous les yeux ces vers flatteurs pour Irolite :

La belle Irolite en tous lieux
A la victoire pour partage ;
Et quelque ardens que soient nos feux,
Celui qui brille dans ses yeux,
Brûle mieux & plaît davantage.

Nos amans quittèrent à regret un lieu si conforme à leur tendresse ; car tout y respiroit l'amour & la galanterie. Ils se retrouvent au milieu d'une campagne. Parcin-Parcinet porte la vue sur son fatal anneau ; tous les métaux y étoient mêlés & confondus : sur le cercle seulement, étoient gravés ces mots : *Vous avez souhaité trop tôt.*

Ces paroles affligèrent le Prince & la Princesse ; mais ils étoient si près de la demeure de *Favorable*, qu'ils espéroient pouvoir y arriver le même jour, sans nouvel accident. Ils marchoient dans cette confiance, lorsque la troupe d'Ormond les investit tout-à-coup. Le Prince veut se faire jour le sabre à la main, résolu de

périr ou de dissiper cette troupe entière. Le premier coup qu'il porte, il abat à ses pieds un des Gardes de la Reine. Mais, ô douleur! ô désespoir! Ce sabre, présent perfide qu'il avoit reçu de *Danamo*, se brise en éclats, & le malheureux Prince se voyant désarmé, est obligé de se rendre à son rival. Il est chargé de chaînes, ainsi que la Princesse & leur suite. On les conduit devant la Reine, qui les accable de reproches, & les fait enfermer chacun dans une tour, comme des victimes sur lesquelles elle se prépare à exercer une vengeance d'autant plus terrible, qu'elle sera plus lente. Après les avoir laissé languir long-temps dans les cachots, où ils étoient traités avec la dernière barbarie, elle envoie un matin à Irolite deux lampes, l'une d'or & l'autre de cristal, avec ordre de les tenir sans cesse allumées, au moins l'une des deux, & à son choix. C'étoit un charme d'une force extraordinaire, qu'elle avoit composé à loisir. La Princesse ignoroit le mystère infernal renfermé dans ces deux lampes. Elle les faisoit brûler alternativement tous les jours, & à mesure qu'elles se consumoient la vie des deux amans se consumoit de

même. La Fée cruelle & vindicative, ne laisse pas ignorer long-temps à Irolite le secret affreux des deux lampes. La Princesse apprend avec horreur, qu'en allumant si soigneusement la lampe d'or, c'étoit les jours de Parcin-Parcinet dont elle diminuoit le nombre. Elle ne veut plus laisser brûler que celle de cristal, à laquelle est attachée sa propre vie. *Danamo*, non contente de voir dépérir l'infortuné Prince, lui fait dire pour mettre le comble à ses tourmens, que la Princesse qu'il croyoit si fidelle, a consenti d'épouser Ormond. On persuade de même à Irolite que Parcin-Parcinet va enfin être uni à Azire. La Reine savoit trop combien le supplice de la jalousie est cruel, pour l'épargner aux objets de sa vengeance. Les amans se désespèrent, & conjurent la mort de venir terminer leurs peines. On avoit repris à Irolite la lampe d'or, ce qui la jetoit dans les plus vives alarmes sur le sort de son amant. La sienne ne cessoit de brûler, & elle la voyoit décroître avec joie. C'étoit encore un plaisir pour elle de prolonger les jours de Parcin-Parcinet aux dépens des siens, quelque volage & inconstant qu'elle le crût. Sa lampe ne de-

voit plus durer que six jours. Mais enfin, la Fée *Favorable* est informée des malheurs qu'éprouvoient si injustement deux cœurs dont le crime étoit de s'aimer. Elle arrive au palais de *Danamo* : elle étoit plus puissante qu'elle : elle délivre le Prince & la Princesse de prison, malgré les vaines oppositions de cette furie, & les unit en les douant d'une longue vie. *Danamo* se tue elle-même, de rage & de désespoir. Le sort d'Azire & d'Ormond est remis entre les mains des époux, dont leur jalousie a long-temps traversé la tendresse ; & pour toute vengeance, ils les unissent ensemble. Parcin-Parcinet, aussi généreux que fidèle, se contente de reprendre son Royaume ; il y conduit Irolite avec les deux chers compagnons de ses infortunes. Ce Roi & cette Reine rendus dans leurs Etats, y jouirent du rare bonheur de brûler toujours l'un pour l'autre, d'un amour aussi tendre & aussi constant dans une fortune tranquille, que pendant leurs malheurs il avoit été ardent & fidèle ; & ils furent aimés de leurs sujets, autant qu'ils s'aimoient.

L'Heureuſe Peine, Conte, par Madame de Murat.

Il fut autrefois un Roi qui conçut la paſſion la plus violente pour une belle Princeſſe de ſa Cour. Cette Princeſſe, comme il eſt fort aiſé de le croire, y répondit; mais elle ne la couronna que lorſque ſa vertu lui en fit un devoir. Le bonheur dont l'hymen les mit en poſſeſſion, & qui par une eſpèce de miracle, ne s'altéra jamais, ne fut troublé que par la triſteſſe de n'avoir point d'enfant. Le Roi prend le parti d'aller confier ſa peine à une Fée de ſes amies, ſe flattant qu'elle lui enſeigneroit quelque ſecret heureux pour lui procurer un héritier ou une héritière. Cette Fée s'appelloit *Formidable*: elle ne l'avoit pas toujours été pour lui, quelque farouche que parût ſa vertu aux yeux du public, & avoit trouvé plus de plaiſir à être aimée, qu'à inſpirer toujours de la terreur. Mais le Roi s'étoit dégoûté d'elle au bout de quelques années, & ne la voyoit plus que comme amie, perſuadé qu'elle s'étoit rendu juſtice ſur le peu de pouvoir qu'avoient alors ſes appas flétris par l'âge,

& qu'elle ne lui en vouloit point de son changement. Mais une femme est-elle jamais raisonnable sur cet article ? Il va la trouver dans son château, situé au milieu d'une forêt, gardée par cent lions. Il savoit l'art de les appaiser. Il arriva sans danger jusqu'aux portes du Palais. Mille arcs sont aussitôt bandés contre lui par les sentinelles de *Formidable*; mais les flèches sont tirées en l'air, dès qu'il est reconnu. il est introduit chez la Fée qu'il trouve occupée à donner à une troupe de Maureſſes, rangées autour d'elle, des leçons de la plus noire méchanceté, & à les instruire dans l'art funeste de troubler le repos & le bonheur des hommes. Elle le reçoit avec un air menaçant; & sans lui donner le temps de parler : « Que venez-vous chercher ici, lui dit-elle, Prince inconstant ? faut-il que votre odieuse présence trouble encore le repos dont je tâche de jouir » ? Le Roi surpris d'un discours auquel il ne s'attendoit pas, compris alors qu'une maitresse abandonnée devient toujours une ennemie irréconciliable pour l'amant qui l'a quittée. La Fée ouvrant un des livres magiques qui étoient sur la table devant elle : « Oui, continua-t-elle : vous aurez

une fille de cette Princeſſe que vous m'avez ſi injuſtement préferée; mais elle ſera auſſi haïe de tout le monde, que je vous ai aimé autrefois tendrement».

Le Roi conſterné va rendre à la Reine la prédiction fatale de *Formidable*; mais il ſe garde bien de lui découvrir ce qui s'étoit paſſé jadis entr'eux. La Reine ſait que ſi une Fée n'a pas le pouvoir d'éluder totalement les menaces d'une autre Fée; elle peut du moins en adoucir l'effet. Elle en connoît une d'un caractère tout oppoſé à celui de *Formidable*; c'eſt la Fée *Lumineuſe*, Souveraine de l'Empire heureux. Les infortunés ſont ſes amis; elle fait ſon bonheur de les protéger. La Reine s'offre à l'aller trouver pour lui faire part de ſes chagrins, & lui en demander le remède. Le Roi y conſent. Cette Fée bienfaiſante habite une grande tour de marbre blanc, ſans porte: mais ſes fenêtres ſont de cryſtal. Elle s'élève au milieu d'une vaſte plaine. Une belle rivière, dont les flots paroiſſent d'argent, vient battre le pied de la tour, après avoir tourné neuf fois autour d'elle. La Reine rencontre un pont à paſſer à chaque nouveau cercle que décrit la rivière. Nous ne l'accompagnerons par ſur

tous ces ponts, dans la construction desquels l'imagination brillante de Madame de Murat s'est, à ce qui nous semble, un peu trop écartée du vraisemblable, puisqu'ils ne sont formés que de fleurs, de feuilles ou de perles; nous ne la suivrons pas non plus dans les labyrinthes, les bosquets, les parterres qui rempliſſent les espaces que laiſſent entr'eux les différens cercles de la rivière. Nous dirons seulement que le premier pont qui étoit de pavots blancs, avoit la vertu d'endormir pour sept ans ceux qui le passoient contre la volonté de la Fée. Ce pont étoit sur-tout fatal aux malheureux amans de *Lumineuse*, laquelle ne vouloit point entendre parler d'amour. La Reine après l'avoir passé, en trouva six étendus sur le gazon, & ensevelis dans le plus profond sommeil. Quand elle est arrivée au pied de la tour, on lui descend d'une fenêtre un gradin de perles, dont les marches disparoiſſent à mesure qu'elle monte; de manière que toute la Cour qui veut la suivre, est obligée de rétrograder & de séjourner dans les lieux voisins. La Reine parvenue à la hauteur de la croisée, entre par cette ouverture dans le Palais de la Fée, qui la reçoit avec

toute la magnificence qu'on peut imaginer. Elle y demeure trois jours, & en revient avec l'assurance flatteuse, qu'avant l'année révolue elle mettra au monde une fille si belle, que tout ce qui la verra en sera charmé ; & que par les soins de Lumineuse, il naîtra en même temps un Prince digne de devenir un jour l'époux de cette fille incomparable.

Les prédictions des deux Fées s'accomplissent. La Reine accouche au temps marqué de deux Princesses. Elles portent si visiblement les marques, l'une de la protection de *Lumineuse*, l'autre de la malédiction de *Formidable*, qu'il est impossible de s'y méprendre. La première qui vient au monde attire tous les regards, tous les soins, toute la tendresse de ses parens & de ceux qui la voient ; rien de plus beau, de plus parfait dans la nature. L'autre est négligée, abandonnée de tout le monde. On se sent pour elle une répugnance invincible, répugnance que ceux mêmes qui lui ont donné le jour ne peuvent surmonter. Cependant ils ordonnent qu'elle soit élevée comme sa sœur. L'une est un objet de complaisance & d'amour, l'autre de haine & d'aversion :

aussi

aussi la première est-elle appelée *Aimée*, la seconde *Némée*, ce qui revient à non aimée. Ainsi les destinées qui attendent ces deux Princesses, s'annoncent dès l'instant de leur naissance, & se tracent dans le nom même qu'on leur fait porter. Quand elles ont atteint l'âge de douze ans, on les envoie dans un château éloigné pour y recevoir une éducation convenable à leur rang. Ce qu'il y avoit de plus merveilleux dans ce château, bâti d'ailleurs sur le modèle de tous les palais des Fées, étoit une galerie où l'on voyoit les portraits, d'après nature, de tous les Princes & de toutes les Princesses du sang royal de ce Royaume, & de ceux des pays voisins, dès qu'ils avoient quinze ans. Ces portraits s'y trouvoient peints miraculeusement & sans le secours d'aucun Peintre.

Les deux Princesses sont instruites avec un soin égal par les habiles gouvernantes & maitresses qu'on leur a données. On n'apprend rien à l'une que l'on n'enseigne à l'autre. Mais *Formidable* vient détruire en secret, par ses conseils, tout le fruit des leçons pleines de sagesse que reçoit *Némée*, tandis que *Lumineuse* de son côté, tâche, par ses entretiens instructifs, de rendre ces leçons encore plus profitables à la Princesse

qu'elle protège. Qu'il se rencontre de *Formidables* dans les Cours des Princes, & que les *Lumineuses* y sont rares! Il y avoit trois ans qu'*Aimée* & *Némée* étoient dans ce château, c'est-à-dire, que leur troisième lustre venoit de s'achever. Un bruit soudain, suivi d'un concert agréable, les attire dans la galerie des portraits: en cherchant d'où pouvoit venir la mélodie qui frappe leurs oreilles, elles remarquent trois nouveaux tableaux qu'elles n'y avoient point vus encore. Chacune y reconnoît son portrait. *Aimée* dut être flattée sans doute de lire les vers qui sont au bas du sien :

Aimée eut en naissant, des mains de la nature,
Des charmes dont l'effet ne peut cesser jamais,
Les Graces prirent soin d'embellir ses attraits,
Et leur mère Vénus lui céda sa ceinture.

La malheureuse *Némée* ne fut pas aussi satisfaite de ceux qui étoient écrits au-dessous de son portrait, & que voici :

Némée, avec les traits qui forment la beauté,
Dans aucun cœur ne peut trouver de places.
Que son exemple apprenne à la postérité,
Que la beauté n'est rien sans l'esprit & les graces.

Après avoir considéré ces deux portraits avec les yeux de l'amour-propre; les deux sœurs portent leurs regards sur un troisiè-

me qu'elles examinent avec plus d'intérêt encore que le leur. C'étoit celui du *Prince de l'Isle Galante*. Cette vue fit sur elles la même impression; & l'image de ce jeune Prince se grava encore mieux dans leur cœur, qu'elle n'étoit tracée sur la toile. Elles ne peuvent plus quitter la galerie; elles y passent des jours entiers à contempler l'objet de leurs desirs naissans. Elles s'y rencontrent souvent; elles devinent le motif qui les attire au même lieu. La jalousie naît entr'elles, & bientôt la haine la suit. *Némée* est plus susceptible que sa sœur de ces affreux sentimens. Elle conjure *Formidable* de l'aider à se venger, ou plutôt à se défaire de sa rivale. La cruelle Fée qui ne demande que des occasions de satisfaire son inclination malfaisante, part, vole vers la Princesse *Aimée* qui se promène sur le bord d'une rivière, la touche de sa baguette fatale, & lui dit: Vas, suis toujours le cours de cette rivière jusqu'à ce que tu trouves une personne qui puisse te haïr autant que moi; & jusqu'à ce moment, tu ne séjourneras en aucun lieu du monde. La Princesse obéit, les larmes aux yeux. *Lumineuse* vient la consoler, en l'assurant que son voyage finira par une aventure agréable pour elle. Elle

va à son tour frapper *Némée* de sa baguette, non moins puissante que celle de son ennemie, & lui dit : Vas, marche sur l'autre bord de la rivière que côtoie ta sœur, tu ne te reposeras jamais que tu n'aies trouvé une personne dont tu sois autant aimée que tu mérites peu de l'être. Les deux Princesses suivent leur route. *Némée* éprouve des fatigues incroyables, tandis que sa sœur trouve à chaque pas de nouveaux amusemens & de nouveaux plaisirs. Ce qui y mit le comble, c'est la rencontre heureuse & inattendue du Prince *de l'Isle Galante*, qui n'apperçoit pas plutôt cette Princesse, qu'il éprouve pour elle les mêmes sentimens qu'elle a conçus pour lui à la vue de son simple portrait. Il la fait monter dans la barque qui l'avoit amené au-devant d'elle, & la conduit à l'Isle Galante. L'infortuné *Némée* y aborde en même temps, & là se termine le voyage ordonné aux deux Princesses. *Aimée*, en rencontrant sa sœur, a trouvé la seule personne du monde qui pût la haïr, & *Némée* a rencontré dans la sienne la seule qui pût l'aimer. Elle se précipite de dépit dans cette même rivière qu'elle a suivie avec tant de peine. *Aimée* épouse le Prince de l'Isle Galante, en présence de *Lumineuse*,

du Roi & de la Reine, qui se sont rendus dans cette Isle pour une fête si pompeuse; fête dont je ne ferai point la description, dit l'Auteur du conte, parce qu'une noce est toujours une triste fête, quoi que s'en promette l'amour heureux.

Tant qu'Amour fait sentir ses craintes, ses tourmens,
Et les doux transports qu'il inspire,
Il reste cent choses à dire
Pour les Poëtes, les Amans.
Mais pour l'hymen, c'est en vain qu'on réclame
Le Dieu des vers, & les neuf doctes Sœurs;
C'est le sort des Amans & celui des Auteurs,
D'échouer à l'Epithalame.

Anguillette, Conte par Madame de Murat.

Quelque puissantes que soient les Fées, elles ne peuvent se garantir du malheur de changer de figure quelques jours de chaque mois, en prenant celle d'un animal terrestre, céleste ou aquatique. Durant ces métamorphoses, elles se trouvent en proie à la cruauté des hommes, & ont souvent beaucoup de peine à se sauver des périls où cette dure loi les expose. L'une d'entr'elles, transformée en anguille, avoit été prise par des pêcheurs, & jetée avec d'autres poissons dans un réservoir. La plus jeune des filles du Roi se promenoit sur les bords de ce bassin; elle voit

cette anguille qui se tenoit au fond de l'eau, pour éviter les filets qu'on venoit d'y jeter, & reculer son trépas de quelques jours. La Princesse, frappée de sa peau luisante & dorée, veut avoir cette anguille. Les pêcheurs la prennent & la lui donnent. Elle ne l'a pas plutôt à sa disposition qu'elle court la reporter à la rivière. *Anguillette*, c'étoit le nom de la Fée, touchée de l'humanité de *Plousine*, car la Princesse s'appeloit ainsi, ne laisse pas un si grand bienfait sans récompense. Elle s'engage à accomplir tous les souhaits qu'elle pourra faire: *Choisissez*, lui dit-elle, *d'avoir ou l'esprit le plus juste & le plus aimable, ou la beauté la plus parfaite, ou des richesses infinies. Plousine* demande le premier de ces trois avantages; & la Fée charmée du jugement que cette jeune Princesse met dans son choix, non-seulement le lui accorde, mais y joint encore les deux autres. *Anguillette* fit plus, & laissa *Plousine* maîtresse de décider de quel genre de beauté elle vouloit être pourvue. La Princesse ne desira ni les traits majestueux de *Junon*, ni l'air noble & fier de *Pallas*, ni les regards tendres de *Vénus*, ni enfin, d'être belle comme *Flore*, *Pomone* ou *Diane*, mais seulement posséder les graces & la jeunesse

d'*Hébé*, & d'en jouir long-temps. Aussitôt elle devint si ressemblante à cette Déesse, que depuis ce moment elle en porta le nom.

Cependant la nouvelle *Hébé*, objet de la jalousie de ses sœurs, dont elle éclipsoit les charmes, se voyant d'ailleurs admirée de toute la Cour qu'elle enchantoit par son esprit, & recherchée par tous les Princes ses voisins, se sentoit en proie à un ennui mortel, dont elle ne pouvoit deviner la cause. Elle ne sait ce qu'elle desire: elle sait seulement qu'il manque quelque chose à son bonheur. Elle n'aimoit point: son cœur étoit froid & indifférent, & que faire de tant d'esprit, de tant de beauté, de tant de richesse, sans amour! La Fée qui l'avoit forcée de s'expliquer, ou qui avoit deviné la cause de son mal, lui avoit promis de donner de l'occupation à son cœur; mais je vous préviens en même temps, lui dit-elle, qu'il ne sera pas en mon pouvoir de faire cesser cette passion impérieuse, quand une fois vous l'aurez ressentie. N'importe, répond la Princesse en souriant, & en rougissant tout ensemble. *Anguillette* n'insista pas, & eut raison.

Arrive chez le père d'Hébé un jeune Prince étranger, nommé *Azimir*, dont la

bonne mine égale la naissance & le courage. Elle le voit, & sent aussitôt diminuer le triste ennui qui la tourmentoit. Elle a enfin un objet qui l'occupe ; son esprit en acquiert plus de vivacité, sa beauté plus d'éclat ; elle devient encore mille fois plus aimable ; elle cherche à plaire & y réussit. Le mariage d'Atimir & d'Hébé est proposé & accepté. En attendant qu'il se célebre, les deux amans ont pleine liberté de s'entretenir. Mais bientôt le jeune Prince assuré de son bonheur, le desire ardemment ; sa flamme diminue par degrés, tandis que celle de sa tendre *Plousine* augmente chaque jour. Elle avoit une sœur aînée qui étoit plus belle qu'elle, avant que les dons de la Fée l'eussent embellie. Jusqu'à l'arrivée d'Atimir, elle n'avoit point enviéles nouveaux avantages dont sa cadette étoit comblée ; mais Atimir lui avoit paru charmant : & depuis qu'elle l'avoit connu, elle mouroit de jalousie & de désespoir de se le voir enlever par sa sœur. Enfin sa violente passion la fait passer par-dessus la retenue prescrite à une Princesse : elle lui adresse les billets, les vers les plus tendres : parmi ces derniers, on trouve entr'autres les suivans ?

Le redoutable Amour m'a fait voir vos attraits ;

De mon paisible cœur ils ont troublé la paix :
Ah ! quelle injustice est la vôtre !
Sur moi, cruel, vous essayez les traits
Dont vous voulez blesser une autre.

Aux vers se joignent les invitations les plus pressantes, de venir voir une malheureuse à qui l'amour va faire prendre les plus terribles résolutions.

Le Prince, soit par pitié, soit par légéreté, se rend chez l'infortunée *Ilerie*, c'est le nom de cette Princesse ; il est touché de l'état où il l'a trouve : sa compassion se change bientôt en amour ; Hébé est oubliée, & sa sœur enlevée par Atimir, qui la conduit dans ses Etats pour l'y épouser. *Plousine* est inconsolable de se voir ainsi trahie par l'amant qu'elle adoroit, & qu'elle aime encore, malgré les efforts qu'elle fait pour le haïr ; elle invoque sa chère *Anguillette* qui, pour la punir du mépris de ses conseils, ne lui répond pas d'abord : mais cette bonne Fée avoit l'ame humaine ; elle vient retrouver l'amoureuse Hébé ; & pour la guérir de sa passion, l'invite à fuir avec soin, non-seulement la présence du Prince perfide, mais jusqu'aux lieux mêmes qui pourroient lui rappeler sa tendresse pour cet ingrat. Elle tient prêt sur le rivage un vaisseau qui doit l'éloigner de la Cour fatale où elle a commen-

cé d'aimer. La Princesse s'embarque ; mais l'image de son amant la suit sur les ondes. Tout respire la joie & la gaieté sur le vaisseau qu'elle monte. Le mot de *liberté* est écrit sur toutes les voiles. Les peintures mêmes dont sa chambre est ornée, lui en retracent les charmes. Un payſage lui montre une jeune bergère empressée à couper des filets, dans lesquels étoient pris un grand nombre d'oiseaux qui, à mesure qu'on les délivroit, sembloient voler vers le ciel avec une rapidité merveilleuse, & qui annonçoient le plaisir qu'ils avoient d'être en liberté. Mais la malheureuse Hébé ne jouissoit pas encore de la sienne. Les chaines de l'amour ne se rompent pas aisément.

Après un mois entier de navigation, le vaisseau arriva à l'*Isle paisible*, lieu agréable, ombragé par des arbres d'une hauteur & d'une beauté surprenantes, mille oiseaux y forment des concerts charmans, mais doux ; ils semblent craindre de faire trop de bruit. Les vents bruyans n'osent approcher de ce séjour délicieux ; les fleurs & les feuilles n'y sont agitées que par le souffle léger des zéphirs ; les passions violentes en sont bannies, & il y règne une paix éternelle. La Princesse descend

dans cette Isle ; elle n'en a pas plutôt respiré l'air que par un pouvoir inconnu, elle sent son cœur tranquille, & se laisse surprendre par un doux sommeil qui vient pour quelque temps fermer ses beaux yeux. A son reveil, le premier objet qui se présente à elle, fut le Prince de l'Isle paisible, qui par hazard se promenoit dans cet endroit, & pour la première fois de sa vie, elle regarda un autre qu'Atimir avec quelque attention. Quoique les grandes passions fussent inconnues dans ce séjour du calme & de la modération, les passions douces & tendres n'y étoient pas étrangères. Le Roi ne peut voir la belle Hébé sans éprouver une secrette émotion, que la Princesse ressentit de même à la vue d'un jeune Souverain aussi aimable & aussi rempli de graces qu'elle. Il apprend qui elle est, la traite en conséquence, & la conduit dans son char jusqu'à son Palais, où un magnifique appartement lui est préparé. La Cour de ce Prince étoit nombreuse ; la galanterie y régnoit : les hommes & les femmes n'y paroissoient vêtus que de plumes, qu'ils savoient arranger de la manière la plus séduisante. Le Roi n'avoit des troupes que pour l'apparat, & on voyoit bien à l'éclat de leurs armes,

qui étoient toutes d'or & d'argent, ornées de pierreries, que la guerre leur étoient inconnue.

Le soir même de l'arrivée d'Hébé dans l'Isle paisible, le Prince lui donna un superbe festin, qui fut suivi du plus beau concert, dans lequel une voix agréable chanta les vers suivans en les adressant à Hébé:

Sans troubler le repos de cet heureux asyle,
Divine Hébé, vous pouvez nous charmer;
Tout est d'accord dans notre Isle tranquille,
Tout est d'accord pour vous aimer.

Après cette fête, la Princesse se retire fort satisfaite, mais bien plus étonnée encore du calme & de la paix où se trouvoit son cœur. » Qui le pourroit croire disoit-elle; je n'aime plus Atimir; je puis penser, sans mourir de douleur, qu'il est peut-être l'époux d'Iletie; n'est-ce point un songe que tout ce que je vois? -- Mais non. Mes songes mêmes n'avoient pas accoutumé d'être si tranquilles». Elle remercie la Fée *Anguillette* du bonheur dont elle jouit, & s'endort. Le lendemain, à son réveil, la bonne Fée se fait voir à Hébé, elle se félicite de l'avoir si heureusement conduite dans l'Isle paisible, où elle a retrouvé sa liberté. Elle lui assure qu'elle ne la perdra plus, si elle consent à ne jamais revoir son

amant. Que ne promet point à *Anguillette* la jeune Princesse! Que de sermens de ne regretter de sa vie le volage Atimir! Que d'imprécations contre l'amour! La Fée lui propose ensuite d'épouser le Roi dans les Etats duquel elle se trouve, & avec lequel elle régnera dans une paix profonde & inaltérable. Hébé n'ose refuser la proposition d'Anguillette; son cœur est actuellement dans un état d'indifférence, du moins il ne lui parle plus en faveur de l'ingrat qu'elle a oublié. Elle reçoit gracieusement les soins & les hommages du Prince qui, tous les jours lui donne des fêtes plus belles & plus galantes; enfin elle l'épouse. Elle n'a pas pour lui ce penchant involontaire qu'elle a senti pour Atimir, mais elle n'éprouve aucune répugnance à lui donner sa main. Elle goûte au moins la satisfaction d'obéir aux volontés de la Fée, & de ne s'unir qu'à un Prince digne d'elle par sa naissance, & auquel elle doit de l'estime au défaut d'amour, c'est-à-dire, que la raison avoit plus de part à son mariage que le goût & le sentiment. On ne voyoit jamais que des unions pareilles dans l'Isle paisible, & elles étoient heureuses; jamais troublées par ces divisions éclatantes qui succèdent quelquefois aux nœuds

que l'on a trouvés les plus charmans, lorsque l'amour seul les a formés.

Hébé eût peut être goûté le contentement le plus parfait, si elle fût restée dans son Isle ; mais elle apprend qu'Atimir a eu l'agrément du Roi son père pour épouser Ilerie, qu'ils sont l'un & l'autre à la Cour de ce Prince. Elle desire de s'y rendre aussi avec le Roi son mari. *Anguillette* lui représente en vain les risques qu'elle court en s'exposant à revoir son amant ; les conseils de la Fée sont mépriſés. Hébé ennuyée sans doute d'un bonheur trop tranquille, vole chez son père. Sa passion pour Atimir se réveille ; celle de ce Prince se rallume aussi pour Hébé. Le Prince de l'Isle paisible se bat contre Atimir. Les deux rivaux tombent blessés mortellement du coup que chacun d'eux porte en même temps. Le Prince de l'Isle paisible revient de sa blessure : mais Atimir meurt. La malheureuse Hébé le trouvant dans cet état, saisit l'épée de son amant, & se l'enfonce dans le cœur. La Fée *Anguillette*, affligée du sort déplorable d'Atimir & d'Hebé, touche avec sa baguette leurs corps sanglans, & en un instant ils se trouvent changés en deux arbres d'une beauté parfaite, qu'elle nomma *Charmes*,

pour conserver la mémoire de ceux dont avoient brillé ces infortunés amans.

Un cœur tendre, une ame sensible,
Procurent quelquefois les biens les plus parfaits ;
Mais si vous habitez un jour l'Isle Paisible,
Croyez-moi, n'en sortez jamais.

Jeune & Belle, Conte, par Madame de Murat.

Il y eut autrefois une Fée savante qui voulut resister à l'amour : mais ce petit Dieu plus savant qu'elle la rendit sensible. Un Chevalier qui cherchoit avantures, arrive chez elle. La Fée en devient amoureuse, l'épouse, & le met en possession du plus beau Royaume de l'Univers. Elle en a une fille que les Fées ses parentes douent à sa naissance de l'esprit le plus charmant, de la beauté la plus aimable, & des graces plus touchantes encore que la beauté. Sa mère l'avoit nommée *Jeune & Belle*. Mais elle différoit de lui faire le don particulier qu'elle lui réservoit, pour mieux juger par quelle espèce de bonheur elle pourroit assûrer celui d'une fille qui lui étoit si chère. Dans cet intervalle la Fée vieillit, & le Roi, quoiqu'il eût vieilli comme elle, s'en dégoûta : il lui devoit pourtant une couronne ; mais la reconnoissance est un foible

lien pour retenir l'amour; on ne le fixe que par les attraits. La Reine comprit cette vérité, & la douleur que lui causoient les infidélités du Roi, lui fit imaginer que le plus doux des biens étoit d'être toujours aimable. C'étoit la félicité dont elle doua *Jeune & Belle*, âgée pour lors de seize ans. Elle ne pouvoit assurément lui rien donner de plus précieux. C'étoit mettre le comble aux dons que cette jeune Princesse avoit reçus au berceau.

La Fée perd le Roi son époux; elle l'aimoit encore quoiqu'elle n'en fût plus aimée. Cette perte l'afflige si sensiblement, qu'elle prend le parti d'abandonner son empire. Elle y laisse sa fille au milieu des jeux & des plaisirs dont elle lui compose une Cour avant de se retirer. Tous les Princes & les Rois qui aspiroient à la main de *Jeune & Belle*, s'y rendent bientôt à l'envi, chaque jour y est marqué par des fêtes nouvelles; tout le monde s'y trouve heureux, excepté les amans de cette Princesse : leurs hommages ne la touchent pas. Ce n'étoit point un Prince pour qui devoit brûler son cœur; mais un jeune Berger de dix-huit ans qu'elle trouve un jour endormi au bord d'un ruisseau. Elle ne l'a pas plutôt vu, qu'elle s'approche

de lui par un mouvement de curiosité, & s'arrête pour le contempler. Quelle vue ! L'Amour même dormant entre les bras de Psiché, ne brille pas de plus de charmes. A la curiosité succède l'admiration, qui est bientôt suivie de sentimens plus tendres. *Jeune & Belle* éprouve une émotion inconnue à son cœur, & il ne lui est plus possible de s'éloigner du lieu où elle a rencontré un objet si attrayant pour elle.

Les Fées ont les mêmes privilèges que les Déesses ; élevées au-dessus de tous les mortels, elles ne mettent point de différences entre un Berger & un Roi. Le plus aimable est aussi le plus sûr de leur plaire. *Alidor*, sans le savoir, a fait la conquête de *Jeune & Belle*. Elle ne peut résister au desir de lui decouvrir son amour, mais elle se rend invisible pour cacher son propre trouble, & pour jouir de l'étonnement qu'elle va causer au jeune Berger. Une musique charmante se fait entendre. *Alidor* en est réveillé. Il croit rêver ; il se lève ; quelle surprise ! il se trouve vêtu d'un habit galant & magnifique ; sa panetière est bordée des chiffres de *Jeune & Belle*, sa houlette ornée de pierreries, son chapeau chargé de fleurs ; une soie

plus blanche que la neige couvre ses moutons au lieu de leur toison ordinaire bise. Son chien fidèle porte à son cou un collier d'or, sur lequel de petites émeraudes entrelacées formoient ces quatre vers;

Un Berger peut prétendre à la gloire immmortelle
De voir pour ses attraits un grand cœur enflammé;
Mais ce Berger pourroit-il être aimé,
S'il n'étoit sensible & fidèle?

Le berger juge qu'il doit cette agréable aventure à l'amour. Il regagne sa cabane, l'esprit rempli de rêveries les plus flatteuses. Autres enchantemens, nouveaux sujets de surprise; il la trouve décorée de guirlandes de fleurs; tout y annonce la galanterie, tout y inspire la volupté. Le parquet est de porcelaine, & on y voit representées les histoires des Déesses qui ont aimé des Bergers. *Alidor* sent son cœur s'enflammer pour l'inconnue dont il reçoit des marques de tendresse si touchantes & meurt d'impatience de voir la Fée ou la Déesse qui les lui prodigue. La nuit vient; sa cabane est illuminée; une table chargée de mets les plus délicats se trouve placée devant lui: un petit Amour s'empresse à le servir. Il veut lui faire quelques questions; mais l'enfant ailé, au lieu de répondre au Berger, lui lance en sou-

riant, des traits qui, dès qu'ils l'atteignent, se changent en eau de senteur dont tout son corps est parfumé. La table disparoît, dès qu'*Alidor* cesse de manger, & le petit Amour s'envole. Une symphonie non moins tendre que la premiere, succède au repas. Une voix ravissante lui chante ces paroles :

Amour, lance tes plus beaux traits
Sur ce jeune Berger que j'aime ;
Satisfait de mon cœur, de ma tendresse extrême,
Le sera-t-il aussi de mes foibles attraits?
Il ne sauroit douter de mon ardeur sincère,
Mais ce n'est pas assez pour plaire ;
Puissant Amour, prends soin d'augmenter ma beauté,
Et mon cœur te répond de ma fidélité.

Alidor est transporté de joie & de tendresse. Il a un desir extrême d'apprendre à qui il doit tant de plaisirs redoublés. Paroissez donc, objet charmant, s'écrie-t-il, achevez par votre présence de combler ma félicité. Personne ne lui répond ; la musique cesse, & il se fait soudain un profond silence qui le plonge dans le plus doux sommeil.

Le jour suivant il conduit son troupeau au même lieu où a commencé sa bonne fortune ; nouvelles attentions de la part de sa maitresse invisible ; à peine est-il

assis au bord du ruisseau, qu'un pavillon superbe s'étend sur lui pour le garantir de l'ardeur du soleil. Les Bergers & les Bergères du canton, instruits de son aventure, viennent lui en témoigner leur étonnement : mais ils lui cachent le dépit secret qu'ils en ressentent. Des airs doux & gracieux font retentir les échos ; un bal champêtre commence ; *Jeune & Belle* y paroît déguisée en Bergère, & accompagnée de six Nymphes aussi en habit pastoral. Toute l'assemblée s'empresse à lui faire honneur. Tous les regards se fixent sur elle, tous les vœux lui sont adressés : ainsi la beauté ravit par-tout les hommages. *Alidor* vole auprès de la prétendue Bergère, la prend par la main, & la conduit sur un trône de fleurs & de verdure qui est dressé à la hâte. *Jeune & Belle* goûte le plaisir le plus sensible de se voir distinguée dans la foule par l'objet qui seul l'intéresse. Elle jouit en secret d'un triomphe qu'elle ne doit qu'à ses charmes, & se place sur ce trône. Son amant se met à ses pieds ; il oublie dans ce moment, qu'une Déesse ou une Fee a des prétentions sur son cœur ; qu'elle peut s'offenser des soins qu'il rend à une simple Bergère. Il donneroit pour elle toutes les Divinités de la terre. *Jeune*

& Belle apprend bientôt d'un Berger de la troupe, que la place qu'elle occupe eſt dangereuſe ; qu'*Alidor* eſt aimé d'une Déeſſe, dont le courroux peut devenir funeſte à ſa rivale. Elle feint de vouloir quitter cette place ſi enviée & ſi fatale. *Alidor* s'efforce de la retenir : c'étoit lui donner une nouvelle preuve de ſon amour. *Jeune & Belle* ne s'en contente pas encore. Elle veut voir ſi les petites faveurs qu'elle accordera à d'autres Bergers le rendront jaloux. Elle danſe pluſieurs fois avec *Iphis*. Son amant en conçoit un chagrin inexprimable. Elle le remarque, & en eſt d'autant plus flattée, qu'il ne lui laiſſe plus aucun doute ſur les ſentimens qu'elle vouloit lui inſpirer. Après quelques autres épreuves, la Fée amoureuſe ſe découvre enfin au jeune Berger dans tout l'éclat de ſa puiſſance & de ſa beauté. Elle le tranſporte dans le *Château de Fleurs*, lieu charmant ſéjour enchanté, d'où perſonne n'approche que les Nymphes confidentes de *Jeune & Belle*. Là tous les vœux d'*Alidor* ſont comblés. Les jours s'y paſſent en fêtes & les nuits en plaiſirs. Tous les momens de la Princeſſe ſont conſacrés à l'amour, à peine en réſerve-t-elle quelques-uns pour les ſoins de ſon empire. Mais un bonheur ſi pur devoit faire

des jaloux. Un soir que la Princesse étoit retournée à sa Cour, une petite personne, haute d'une coudée, fort vieille, ayant des cheveux plus blancs que la neige, & un ajustement aussi antique qu'elle, se présente à l'heureux Berger. C'étoit la *Fée Mordicante*: elle lui offre une félicité plus grande que celle d'être aimé de *Jeune & Belle*. Et quelle est cette félicité? c'est de répondre à la folle ardeur de cette Fée dégoûtante. Pour prix de ses complaisances, elle lui promet le pouvoir de nuire à tous ses ennemis. *Alidor* n'en avoit pas. Les cœurs tendres ne sont ni méchans ni vindicatifs. Il se moqua des offres & de la passion de *Mordicante*; il en plaisanta même avec *Jeune & Belle*. La mauvaise Fée ne tarde pas à se venger des mépris du Berger cruel. Un jour qu'il se promène sur l'eau avec sa maitresse, le bateau qui les porte est tout-à-coup environné de Syrènes & de Tritons qui s'en approchent en formant un concert ravissant, le saisissent & l'entraînent au fond des mers. *Jeune & Belle* est reportée dans son palais, parce qu'une Fée n'a pas de pouvoir sur une autre Fée, quoique la puissance des vieilles Fées soit d'ailleurs supérieure à celle des jeunes (parce que plus on perd des avantages de la nature, plus on a besoin

d'avoir recours à l'art). Pour *Alidor*, il eſt conduit & enfermé dans une horrible priſon. Nos amans ſont ſéparés l'un de l'autre pendant un an entier. C'eſt tout le mal que *Mordicante* pouvoit faire à ſa rivale; mais le tourment de l'abſence étoit un ſupplice aſſez rude pour un cœur auſſi tendre que celui de *Jeune & Belle*. Pendant ce temps la vieille Fée met tout en œuvre pour rendre *Alidor* infidèle, mais inutilement: elle eſt prête à le ſacrifier à ſa flamme dédaignée, lorſque le Dieu Zéphyr vient l'enlever ſur ſon char de roſes, & le tranſporte au Château des Fleurs, où il retrouve *Jeune & Belle*. La ſéparation involontaire de ces deux amans n'a fait qu'augmenter leur ardeur réciproque. *Alidor* eſt initié aux ſecrets de la Féerie, doué du don de jeuneſſe éternelle comme la Reine, & reconnu Roi. Ainſi ce Berger fortuné conſervant tous ſes charmes, comme *Jeune & Belle*, on aſſure qu'ils s'aimèrent toujours, parce qu'ils furent toujours aimables.

Hélas! cet heureux tems n'eſt plus,
Où l'on avoit le don d'éternelle jeuneſſe;
Mais conſerver long-temps la douceur, les vertus,
C'eſt mériter celui d'éternelle tendreſſe.

TABLE du Volume de Mai.

LES amours d'Ismène & d'Isménias, *Pag.* 5
Les amours d'Abrocome & d'Anthia, 29
Isaïe le Triste, 58
Amours d'Aspasie de Milet; & autres Romans tirés de l'Histoire Grecque, 90
Charmante, 147

TABLE du Volume de Juin.

LES pieuses Récréations du Père Angelin Gazée, *Pag.* 5
Histoire du Comte de Vallebois & de Mademoiselle de Pontais, 38
Histoire du Comte de Livry & de Mademoiselle de Mancigny, 67
Histoire de M. de Salvange & de Madame de Villiers, 86
L'Oiseau Bleu, par Madame d'Aunoy, 114
Contes de Fées, par Madame de Murat, 137

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le premier Volume de Juin, de la *Bibliotheque des Romans*; & je crois que cet Ouvrage, qui, en donnant des Romans la plus exacte analyse, en sauve les longueurs, ne peut manquer d'être très-favorablement reçu du Public. A Paris, ce 31 Mai 1775. CRÉBILLON.

De l'Imprimerie de N. VALLEYRE Jeune.

Author
Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.15-16.
209674
LF.C.
B582u

University of Toront
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocke
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREA